

30
vendredi 26 avril 1940
vingtième année, n° 5

Bibliothèque de l'Université
de Liège — PÉRIODIQUES

29 AVR. 1940
publication hebdomadaire
un an : 75 frs; six mois : 40 frs
Le numéro : 2 frs

La revue catholique des idées et des faits

UT SINT UNUM!...

FONDÉE LE 25 MARS 1921
sous les auspices du
CARDINAL MERCIER

Directeur : L'ABBÉ R.-G. VAN DEN HOUT

SOMMAIRE

« Si la paix éclatait demain... »
Rubens et l'Italie
Fragments d'histoire de la politique vaticane
pendant la guerre 1914-1918
Qu'est-ce que l'Europe?
En quelques lignes...
En marge de la liberté de conscience
Lueurs sur le communisme russe
Le deuil des paysages
Une impératrice sans couronne : Catherine Schratt

TESTIS
Vicomte Charles TERLINDEN

Charles LOISEAU
Comte Gonzague de REYNOLD
* * *
Marcel DE CORTE
Valentin BRIFAUT
Camille MELLOU
Louis de QUATREFAGES

Bruxelles, 57, rue Royale

Tél. 17.20.50 Compte-chèque postal 489.16

Transports Maritimes et Terrestres
A. Natural, Le Coultre & C^o

(BELGIQUE)
Société anonyme

ANVERS, 4, Quai Van Meteren

Siège social : ANVERS

TÉLÉGRAMMES : « NATURAL » Codes Bentley's
A. B. C. — 5^e Edition — B08
TÉLÉPHONES : Numéro d'appel : 219.80 (6 lignes).

Transports à forfaits

pour toutes destinations

Connaissances terrestres délivrées sur demande.

Agents en douane. Commissionnaires-Expéditeurs.

ENTREPOSAGE ET MANUTENTION.

Transbordement de **COLIS LOURDS** et de **MATÉRIEL ROULANT**

EMBALLAGES COLONIAUX ET D'EXPORTATION

Importation et Exportation maritime
via ANVERS et les ports français MARSEILLE,
SÈTE, BORDEAUX, LE HAVRE, ROUEN, etc.

de et vers les BALKANS

par chemin de fer via la FRANCE, SUISSE et l'ITALIE

Trafic Franco-Belge

par Fer, Auto-camion et Bateau-moteur

Affrètements fluviaux et maritimes

Corderie SMITS-HENIN

Maison fondée
en 1894

Robert Smits-Mortier, successeur
15, rue de la Victoire, Bruxelles-Midi
Téléphone : 37.82.33

la seule maison possédant continuellement en
magasin un choix complet de tous les articles en

Cordages, Ficelles, Fils, Rubans, Sangles, Toiles

pour Entrepreneurs, Tapissiers, Garnisseurs,
Selliers, Relieurs, etc.

Matières premières pour Papeteries

∴ CLASSEMENT ∴

Destruction d'archives et de vieux Papiers

DÉCHETS de LAINE et COTON

A. GOREZ-RIGAUT

Rue Colompré, 109, BRESSOUX-lez-LIÉGE

Téléphone 15863

Chèques Postaux 107479

A chacun son chocolat.

MARTOUGIN

est celui des vrais amateurs.

N'écoutez pas ce que les concurrents racontent.
LA MACHINE A COUDRE

SINGER sera toujours
la meilleure

FACILITÉS DE PAIEMENT

La Compagnie **SINGER** assure le travail à 1,000 Placiers,
Employés et Ouvriers, uniquement BELGES

Plus D'UN MILLION DE machines à coudre **SINGER**
en activité en Belgique

Nos anciens clients peuvent s'adresser dans tous nos Magasins
et à tous nos Représentants pour l'obtention d'un BON pour la
réparation gratuite de leur machine à coudre **SINGER** de famille.

SIEGE SOCIAL : rue des Fripiers, 31, Bruxelles.

Fournisseurs brevetés de la Cour.

Succursales, dépôts et Agents dans toutes les villes du pays.



DIAMANT BOART S. A.

Outils diamantés

Affûtage des carbures métalliques
Travail du verre, du quartz, de la porcelaine, etc.
Sciage, débitage, polissage et forage du granit
Couronnes de sondage

Rue Royale, 42, BRUXELLES
Téléphone 126640

Demandez notre catalogue

Voici des Produits réellement bons :

LIANT-FIXATIF COVER pour peinture.
COVERMAT : détrempe lavable en pâte.
COVERINE : détrempe lavable en poudre.
COVERISOL : hydrofuge incolore et neutre.
COVEROLIN : couleur mate prête à l'emploi.
COVERCIM : peinture spéciale pour ciment.

Blanc gélatineux **COVER** — Blanc fixe **COVER**
Blanc hygiénique **COVER**

Demandez échantillons aux Fabricants-Spécialistes

COVER Products

82, rue de Molenbeek Bruxelles-Maritime

POUR LA COUTURE
N'EMPLOYEZ QUE

LA SOIE A COUDRE
CORDONNET POUR BOUTONNIÈRE

" Au Baton "

OU

LES SIMILI-SOIES

" La Bella "

ET **" Opera "**

2 fils

CE SONT LES MEILLEURES

POUR REPRISER

La Nouvelle

ET

" Sepco "

LAINES MAMY

CE SONT DES PRODUITS S, E, P,

Fabrication belge En vente dans toutes les merceries

MAZOUT



Le meilleur combustible pour votre

CHAUFFAGE CENTRAL

Qualité, Service, Conseils techniques

TOUT EST DE PREMIER ORDRE CHEZ :

BELGIAN GULF OIL C^y S^{TE} A^{ME}, 99, avenue de France, Anvers

PHENIX WORKS

Soc. Anon.

FLÉMALLE-HAUTE (Belgique)

TOLES GALVANISÉES ONDULÉES POUR TOITURES
TOLES GALVANISÉES PLANES, TOLES PLOMBÉES,
FEUILLARDS GALVANISÉS.
CHENEAUX, GOUTTIÈRES, TUYAUX DE DESOENTE
ARTIOLES DE MÉNAGE GALVANISÉS.
ARTIOLES DE MÉNAGE ÉMAILLÉS.

S.A. H. & O. DE CRAËNE

WAEREGHEM (Belgique)

Céruse par procédé hollandais

Blanc de Zinc — Minium de plomb

Litharge — Mine-orange

Couleurs - Vernis - Emaux

Établissements
M. DELVIGNE

Bureaux et Magasins : 38 à 42, rue Dewez, NAMUR

Usine : Saint-Marc (Namur)

Téléphone : 302 ADR. télégr. : Delvigne 302 Namur

Vernis gras et synthétiques

Vernis à l'alcool - Émaux gras
et synthétiques - Standolie à
l'huile de lin, à l'huile de Bois de
Chine - Couleurs broyées et pré-
parées - Siccatis - Gommés
ester - Copal ester - Antirouille
Linoléates, Résinates - Email :
LUXOR - BLANC AMÉRICAIN
Hydrofuge

LA CERUSITE blanc spécial, solidité
de la céruse, spécial pour extérieur, résiste
à l'air salin.

LUXORINE : Couleurs à l'eau lavables

Seul fabricant de l'email « LUXOR »

SOCIÉTÉ ANONYME DES ATELIERS DE CONSTRUCTION
ET DE GALVANISATION

SAUBLEINS

20, rue Wattelar, à JUMET Téléph. Charleroi 509.94

Tôles galvanisées, planes ou ondulées, droites ou cintrées. —
Toitures en tôles ondulées, droites ou cintrées. — Chéneaux,
gouttières, tuyaux de descente et tous les accessoires de toitures.
— Clôtures en tôles ondulées galvanisées. — Garage pour vélos.

Constructions métalliques. — Charpentes en fer.

Chaudronnerie en fer et en cuivre, réservoirs.

Tuyaux pour charbonnages (canars). Tuyauteries en toles
galvanisées.

GALVANISATION à façon de petites et grosses pièces.
GALVANISATION RICHE A CHAUD

SOCIÉTÉ ANONYME de Produits Galvanisés
et de Constructions Métalliques

Ancienne firme J.-F JOWA, fondée en 1851, LIÈGE

Bâtiments coloniaux en tôle ondulée galvanisée

Spécialité de toitures pour Eglises,

Missions, Bâtiments d'administration

ENVOI DE L'ALBUM ILLUSTRÉ SUR DEMANDE

Tôles galvanisées planes. — Tôles galvanisées ondulées
pour toitures, planchers, parois, tabliers de ponts, etc.

Fers marchands et feuillards galvanisés.

Réservoirs galvanisés.

S. A. Fonderie DEJAER

SCLESSIN

Télégr. : Dejaer-Sclessin

Téléphone : 314.55

Broyeurs — Mélangeurs — Malaxeurs
pour toutes industries

Système breveté PIRLET-BRASSINE. — Pièces de rechange
pour broyeurs. — Toutes pièces en fonte

PARACHÈVEMENT

CONSTRUCTIONS MÉTALLIQUES
ÉTABLISSEMENTS DELVAUX FILS

Rue Saint-Remacle, 40

VERVIERS

Télégr. : Delvaux Fils - Téléphone 104.66 - Chèques-postaux 477.89

Charpentes - Marquises - Grillages

Escaliers - Réservoirs - Monorails

Fenêtres Fer et Fonte - Articles en Fonte pour Bâtiments

Poutrelles - Fers et Aciers - Tôles - Feuillards - Boulons-Rivets

Câbles métalliques - Articles pour Maréchaux

Aciers pour béton, etc.

Fonderie JULES D'HEUR

69, rue Chapelle, Herstal

DIVISION CHAINES : Toutes chaînes genre Ewart, Gray, Ley, éprouvées à 3 fois, effort normal avant expédition

ACCESSOIRES : Roues, Godets, etc. GRAND STOCK

DIVISION FONDERIE : Toutes pièces en fonte malléable suivant plans ou modèles

Atelier de parachèvement

Société Anonyme Métallurgique d'ESPERANCE-LONGDOZ

Rue d'Harsoamp n° 60, à LIÈGE

Adresse télégraphique
Eldoz-Liège

Registre du commerce
Liège N° 12

Codes used : A.B.O. 4° et 5° éditions, Western Union Bentley

**Fours à coke - Hauts fourneaux
Fonderies - Aciéries et Laminoirs**

Les Nouvelles Fonderies St-Hilaire

LOUIS ANTOINE

RUE DE LA MOTTE, 47, HUY

Téléphone : 636 HUY

Compte Ohèq. Post. 97958

Fonte douce - Fontes spéciales - Petite mécanique
Ornements - Pièces suivant modèles
Tout pour la poterie

**MEILLEURES RÉFÉRENCES POUR LA QUALITÉ
MOULAGE SOIGNÉ PRIX MODÉRÉS**

Clouterie & Tréfilerie des Flandres, s.a.

Gendbrugge-lez-Gand (Belgique)

File de fer et acier clairs, recuits, galvanisés, étamés, ouivrés, pointes de Paris, clous de chaussure, crampons, rivets, boulons, articles de boulonnerie à chaud, à froid; fil barbelé, treillis, torons, grillages, feuillard, tous articles en fil de fer, toiles pour moustiquaires.
Treillarmé, treillis soudé pour béton armé et pour routes.

Adresse télégraphique : Clouterie Gendbrugge.
Téléphone : 174.40 (5 lignes).
Compte chèque postal : 9841. Registre Com. Gand : 283.

La Société Anonyme
des Ateliers de Construction de JAMBES-NAMUR
(Anciens Établissements Th. Finet)
à JAMBES-NAMUR

A MIS AU POINT :

Un abri individuel résistant et économique
Un abri collectif avec sas à air
Des dispositifs pour renforcement des
planchers de caves

PRIX SANS ENGAGEMENT

ATELIERS DE LA DYLE

LOUVAIN

CHARPENTES MÉTALLIQUES
RÉSERVOIRS

Toutes constructions métalliques

EMBOUTISSAGE :

Pièces de toutes formes et dimensions

Tôles embouties pour abris

Bouteilles à acide carbonique

S. A. G. DUMONT & Frères

Usines à Plomb et à Zinc
— à SCLAIGNEAUX —

SOLAYN (Province de Namur, Belgique).

Adresse télégraphique :

Téléphone

Dumfrer Sclaigieux Belgique.

Andenne 14 (quatre lignes)

ZINO OUVRÉ, en feuilles, tuyaux, couvre-joints, pattes, etc.
ZINC BRUT en lingots — PLOMB LAMINÉ — PLOMB,
TUYAUX — PLOMBES A SCELLER — SOUDURE D'ÉTAIN —
PLOMB BRUT en saumons — SIPHONS ET COUDES EN
PLOMB - LAINE ET FIL DE PLOMB - ACIDE SULFURIQUE
Arséniate de plomb - Sulfate de zinc - Cadmium électrolytique
Alun de potasse — Sulfate d'alumine

Carrières et Fours à Chaux de la Dendre à MAFFLES lez-ATH

PIERRES BLEUES - PETIT GRANIT - POUR BATIMENTS,
MONUMENTS
TRAVAUX D'ART. — SPÉCIALITÉ DE BLOCS FONCÉS
POUR MARBRERIE.
PIERRES BRUTES ET SCIÉES. — BORDURES. — PAVÉS.
CHAIX GRASSE POUR PLAFONNER, MAÇONNER
ET POUR L'AGRICULTURE

Produits chimiques purs et industriels
APPAREILS, VERRERIES ET PORCELAINES
POUR LABORATOIRES

Produits chimiques et appareils
POUR LES SCIENCES, LES ARTS ET L'INDUSTRIE

Maison ÉMILE DELAITE ET FILS

Pierre RADERMECKER

Successeur

16-18, rue David, Liège (Belgique)

Téléphone 240.66

MÉDAILLES AUX EXPOSITIONS : Bronze, Paris 1881; Argent,
Paris 1889; Or, Londres, 1884; 2 Médailles d'or Liège 1905.
Grand Prix Tourcoing 1906.

Établissements HUSTINX

Société Anonyme

Rue Chéri, 20, 22, 24 - LIÈGE

Serpentins pour brasseries
Accessoires en fonte malléable

TUBES EN FER POUR EAU, GAZ ET VAPEUR. — TUBES
GALVANISÉS. — TUBES SPÉCIAUX POUR CHAUFFAGE
ROBINETTERIE EN GÉNÉRAL

Téléphones : 101.79, 164.00.
Registre de Commerce Liège n° 628.
Exposition Liège 1930, Médaille d'Or.

STOCK IMPORTANT DE 1^{er} CHOIX

ALÉSOIRS DROITS, CONIQUES, CHAUDRON-
NIER, extensibles et façon Paris.

MÈCHES AMÉRICAINES, fondu et rapide.

FRAISES A MÉTAUX.

TARAUDS et FILIÈRES au pas SI, WW, SAE, BSF,
GAZ et SPÉCIAUX.

LAMES DE SCIÉS.

SCIÉS CIRCULAIRES, fondu et rapide.

Joseph Ghysens

Rue Paradis, 19bis, LIÈGE

Téléphone 144.32

Fabrication de tous types
d'agglomérés de liège, pour
isolation de tous genres

la quercine

s. a.

188, chaussée de Vilvorde
BRUXELLES (N. o. H.)
Téléphones : 26.28.70 et 26.59.70

ISOLATION DE :

Caves de brasserie - Salles de conservation des
fruits - Entrepôts frigorifiques - Tuyauteries d'eau
froide, d'eau chaude, de chauffage central. —

Isolation thermique et acoustique

Tapis de bain - Descentes de lit en liège Suberlino

SOUDOMÉTAL S. A.

ELECTRODES

Matériel de soudure

Bureaux et Ateliers : Ch^{sée} de Ruysbroeck, 107

Tél. 43.45.65

FOREST

TOUT CE QUI CONCERNE

la VERRERIE

Bocaux - Bouteilles - Verres - Gobelets - Carafes
Verres Pyrex - Verres à Vitres - Glaces

vous sera fourni rapidement, aux prix les plus réduits

Renseignements ou voyageur sur demande.

Verreries-Gobeleteries Havrenne Frères

Soc. de Pers. à Resp. lIm.

Téléph.
Charleroi : 512.06 - 512.48

JUMET



**Ancien
OU
MODERNE**

LE BEAU MEUBLE EST SIGNÉ :
Van Eynde

87-89, avenue
du Midi
BRUXELLES

MAWET

Matériel électrique en gros
Lampes à incandescence

SERT VITE SERT BIEN

Messieurs les Chefs de Communautés et Industriels
Consultez MAWET. C'est votre intérêt

Place du 20 Août, 32, LIÈGE - Tél. 155.71

Pompes "CORMA & SAVA"

67, rue Vieille Église — Tilleur-lez-Liège
Téléphone 30655 - Télégr. : Corma-Liège

Pompes pour toutes applications
Groupes moto-pompes électriques, à
essence ou Diesel
Presses hydrauliques

POUDRERIES RÉUNIES DE BELGIQUE

S. A. — 145, rue Royale, BRUXELLES


Dynamites
Gélatines — Gélignites
Explosifs de sûreté.
Poudres de mine.
Poudres de chasse.



Trinitrotoluène
Hexogène - Nitropenta
Poudres à la nitrocellulose
pour l'infanterie et
l'artillerie
Chargement de projectiles

ACCESSOIRES DE MINAGE

Détonateurs ordinaires et électriques. Mèches, cordaux.
Exploseurs.



Philippe M. PFLUGER

ingénieur
93, rue du Chant d'Oiseau, Woluwe-St-Pierre. Tél. 33.95.98
Agent général
de la Maison Fr. SAUTER, S. A., à Bâle

se recommande spécialement pour ses
THERMOSTATS

Représentant de la :
Maison Trüb, Täuber et Cie, S. A., à Zurich (Suisse);
fabrique d'instruments de mesure électriques et appareils scientifiques)
et de l'Aktiebolaget Kanthal, à Hallstahammar (Suède).
Fils et rubans pour résistances et fours électriques.

Établissements O. WAMBREUSE & C^{ie}

(SOC. COOP.)

41-43, rue Pasteur - BRUXELLES-MIDI
Reg. du Commerce de Bruxelles : 9.297 Compte Chèq. Post. : 490.66
Téléphones : Département Tôlerie : 21.60.94
Direction et Département Caoutchouc : 21.48.45

Métal inoxydable - Soudure - Chaudronnerie
Meubles - Articles industriels et d'entretien

Nous recommandons tout particulièrement aux pensionnats
et communautés religieuses notre extincteur d'incendie
PARAFEU SUFRO

Tôlerie Mécanique du Centre



S. A.

28, r. Edouard Anseele
LA LOUVIÈRE
Téléphone : La Louvière 539

Tuyaux à ailettes en acier pour
chauffage à eau chaude, par vapeur
à basse pression, par vapeur à hau-
te pression. — Grande facilité de
montage. — Adhérence parfaite
des ailettes au tube.
Prix et catalogue spécial sur demande.

AUTRES SPÉCIALITÉS
Armoires-vestiaires, casiers et
rayons brevetés, meubles métal-
liques, garages à vélos, etc.

TUYAUX EN ACIER

EMBOUTISSAGE
Tous travaux en tôle jusque
4 mm. d'épaisseur, en cornières,
tés, plats, jusque 60 mm.



LA ROYALE BELGE

SOCIÉTÉ ANONYME
d'assurances sur la Vie
et contre les Accidents
Fondée en 1853

FONDS DE GARANTIE :
plus de
900.000.000 de francs

SIÈGE SOCIAL EN SA PROPRIÉTÉ

74, rue Royale, et 68, rue des Colonies

Adresse télégraphique
Royabelass

BRUXELLES

Téléphones :
12.30.30 (6 lignes)

VIE — ACCIDENTS — VOL — PRÊTS HYPOTHECAIRES — RENTES VIAGERES

Assurez-vous aux conditions les plus avantageuses

sur la vie et contre tous les accidents

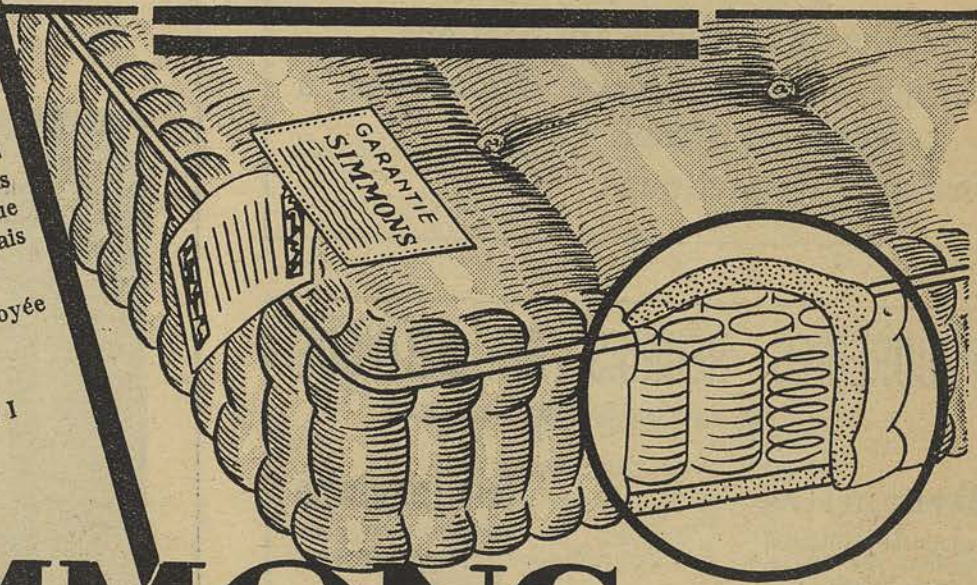
PRIX IMBATTABLES!

DU QUIETUDE À L'AZUR

Les matelas **SIMMONS** à ressorts ensa-
chés mettent la qualité **SIMMONS**
à la portée de tous.

Avec **SIMMONS**, dormez à « poings
fermés », ce qui vous permettra d'être
fraîs et dispos au réveil; vous remplirez
avec joie votre tâche quotidienne et vous
n'éprouverez plus ce sentiment de fatigue
qu'un matelas ordinaire ne réussit jamais
à faire disparaître entièrement.

Documentation spéciale n° 39 envoyée
gratuitement sur demande à la
SIMMONS BELGE,
Boîte postale n° 72, Bruxelles I



SIMMONS

*Pour
mieux dormir!*

La revue catholique des idées et des faits

SOMMAIRE

« Si la paix éclatait demain... »

Rubens et l'Italie

Fragments d'histoire de la politique vaticane
pendant la guerre 1914-1918

Qu'est-ce que l'Europe?

En quelques lignes...

En marge de la liberté de conscience

Lueurs sur le communisme russe

Le deuil des paysages

Une impératrice sans couronne : Catherine Schratt

TESTIS

Vicomte Charles TERLINDEN

Charles LOISEAU

Comte Gonzague de REYNOLD

* * *

Marcel DE CORTE

Valentin BRIFAUT

Camille MELLOU

Louis de QUATREFAGES

« Si la paix éclatait demain... »

« Si la paix éclatait demain, nous ne saurions qu'en faire... »! Confession effarante, à la vérité, tragique même, que j'ai entendu tomber tout récemment des lèvres d'une haute personnalité alliée de passage à Bruxelles. Paroles terribles et qui condamnent toute une politique et même toute une époque. Avez-vous senti que trop vrai et tellement atroce qu'il vous précipite dans un abîme d'épaisses ténèbres. Ainsi, en plein drame, les principaux acteurs, ceux dont on attend le salut, non seulement ne savent pas ce qu'ils veulent, mais paraissent ignorer jusqu'au sens même de l'affreuse tragédie et ne pas voir vers où s'orienter pour en sortir...

On ne saurait qu'en faire! Pas plus, hélas! qu'on ne sut tirer parti de la victoire de 1918. De là le plus lamentable spectacle qu'ait connu l'Occident : vingt années d'in vraisemblable gâchis, de fol aveuglement et de criminelle légèreté.

Certes, on reparle beaucoup — comme il y a un quart de siècle! — en public tout au moins, de civilisation humaniste et chrétienne, de primauté de l'esprit, de culte du droit et surtout de démocratie, mais nous voulons croire que la leçon, l'autre leçon, est encore trop récente pour que tout esprit un peu réfléchi n'oppose un sain scepticisme à cette marée de propagande souvent inepte, à cet opium néfaste qui noie la réalité dans le rêve, suscite et entretient les pires confusions et dresse comme un écran opaque d'idéalisme fumeux derrière lequel certains maîtres de l'heure ne craignent pas de se livrer aux plus dangereuses tentatives.

C'est ainsi, si nous sommes bien informés (et nous avons tout lieu de le croire, car les recoupements ne manquent pas), que la politique alliée voudrait, en ce moment, acculer l'Italie. Plus que l'acculer même. La briser au besoin. On l'estime très vulnérable. On croit qu'elle pratique une politique de chantage

qu'elle est bien incapable de soutenir. D'aucuns ne penseraient à rien moins qu'à couler sa flotte, à envahir son territoire. Est-ce pourtant bien *cela* que demande la civilisation occidentale? Est-ce *cela* qui servira la chrétienté? Si l'Italie fait, d'une certaine manière, partie de l'Axe, à qui la faute? Et qu'a-t-on tenté depuis sept mois pour la gagner? Pourtant, même en Angleterre et surtout en France, il ne manque pas de bons esprits pour admettre qu'avec une Italie nouvelle, comptant plus d'habitants que la France, il est impossible et absurde de prétendre maintenir le *statu quo* en Méditerranée. Malheureusement à Londres comme à Paris les vieilles idéologies ne sévissent encore que trop. On veut abattre — dit-on — LES totalitarismes, trop heureux de pouvoir mettre sous une même étiquette fascisme et nazisme et de les dénoncer également au nom des droits de la personne humaine. Et la politique des sanctions, celle aussi du soutien aux Rouges d'Espagne, se promet une belle revanche. Certes, il y a loin de la coupe aux lèvres, mais comment ne pas trembler pour l'avenir de l'Europe devant de pareilles folies?

Il est vrai on n'a pas souvent vu des nations « possédantes » renoncer volontairement à certains avantages. Trop généralement ce n'est que par l'emploi de la force que les peuples jeunes et pauvres réussissent à arracher à des rivaux « vieux » et riches ce qu'il leur faut pour vivre ou pour mieux vivre. Mais on voudrait, à une heure aussi grave que celle que nous vivons et qui, pour la deuxième fois en vingt-cinq ans, met en cause toute l'Europe, tout ce qu'elle fut et tout ce qu'elle sera, on souhaiterait, dis-je, voir surgir des hommes d'Etat qui placent au-dessus de tout, le destin de cette civilisation européenne. Au-dessus des préoccupations mercantiles de l'Angleterre; au-dessus de l'amour-propre colonial français...

Est-ce trop attendre et trop espérer? Pourtant, *seul* le souci



de l'avenir de cette civilisation qui nous a fait ce que nous sommes paraît capable de faire considérer le problème italien comme il devrait l'être. Non pas en fonction des sympathies ou des antipathies qu'inspire la personne et les idées du Duce, non pas surtout en fonction de la force que l'Italie est déjà capable de mettre au service de revendications raisonnables et fondées, mais avant tout en fonction de l'Europe dont le sort commande notre sort à tous. Or, la Méditerranée de 1940 est un élément essentiel de l'Europe de demain. Un grand homme d'Etat européen, Anglais ou Français, et qui saurait faire là, je ne dis pas seulement les concessions appropriées, mais les « arrangements » nécessaires, celui-là aurait vraiment sauvé l'Europe.

* * *

Donc, on songe à brimer l'Italie. On veut « l'avoir ». Ce n'est pas tout. Il y a plus et il y a mieux. On nous assure, et très sérieusement, croyez-moi, que les Soviets sont de mèche! Que l'aventure finlandaise est bien terminée et qu'elle n'aura pas de lendemain. Que Moscou ne gênera plus le jeu des Alliés. Moscou soutien des démocraties occidentales! Le plus totalitaire des Etats totalitaires participant d'une certaine manière, ne serait-ce que par une « passivité » favorable, à la croisade contre les totalitarismes! Ceux qui, à Paris et à Londres, — et MM. Paul Reynaud et Mandel en furent et en sont restés, dit-on, des plus ardents sans parler de MM. Churchill, Eden, etc. — avaient, avant leur trahison, plaidé pour une alliance avec les Soviets, se remettent à espérer. Une expérience ne leur suffit donc pas! On croit rêver... Et ces gens-là, ces grands politiques anglais et français qui s'obstinent à loucher du côté de Moscou, s'estiment très forts. Les leçons ont beau s'accumuler, le machiavélisme russe allié au machiavélisme allemand a beau multiplier les preuves, rien n'y fait. On est démocrate, que diable, ou on ne l'est pas. Que si on l'est, il faut gagner à sa cause « la grande démocratie soviétique ». Qui ne demande pas mieux, d'ailleurs.

Pourtant, cette fois encore, les avertissements n'auront pas manqué. En Angleterre, mais surtout en France, ils sont nombreux à crier : Casse-cou! Voici ce qu'écrivait ces jours-ci M. J. Delebecque, un disciple de Jacques Bainville, le « prophète », de ce qui se déroule actuellement sous nos yeux :

Mais ce qui, dès à présent, saute aux yeux de tout homme de bon sens, expert ou non, c'est que les Soviets poursuivent imperturbablement leur manœuvre. Il s'agit d'entretenir les naïfs Alliés dans l'illusion que la liaison germano-russe est plus apparente que réelle et que le jour n'est pas éloigné où Moscou reprendra sa liberté d'action. Qui sait même? Peut-être la « grande démocratie soviétique », exécutant une savante volte-face, se joindra-t-elle aux démocraties d'Occident! Il y a des gens chez nous pour l'espérer de bonne foi et d'autres pour tâcher de persuader au public que le moment approche. Ces derniers font leur métier avec zèle.

L'amitié d'un grand homme est un bienfait des dieux.

Celle de Staline est un bienfait d'ordre probablement beaucoup plus concret.

On ne se lassera pas de le répéter : l'Allemagne et la Russie soviétique mènent une partie commune, chacune avec des moyens différents. La première fait à la France et à l'Angleterre la guerre ouverte, la seconde la guerre larvée et secrète. Installés à l'intérieur de la place, disposant de points d'appui, d'intelligences, de complaisances, les Soviets sont en mesure de fournir à leur allié de l'extérieur les indications les plus précieuses. Soyons-en sûrs, ils n'abandonneront pas bénévolement cette position de choix. Ils nous amuseront au besoin, comme ils l'ont fait le printemps et l'été derniers, avec des

amorces de négociations. Ils propageront des bruits de nature à laisser supposer un retournement de leur politique à brève échéance. Demain on rasera pour rien. Demain Moscou rompra avec Berlin. Ils continueront ce petit jeu jusqu'à la dernière extrémité. Ils ne sont pas assez sots pour l'interrompre, puisque nous avons l'air de nous y prêter.

* * *

Voilà donc comment on prétend servir la civilisation européenne. Non pas en « jouant » l'Italie, berceau ai-je dit déjà de cette civilisation, contre la barbarie russe et le paganisme prussien, mais, au contraire, en essayant d'abattre Rome avec la complicité de Moscou.

J'allais oublier une donnée essentielle. Pour réussir ce beau coup, pour opérer ce salut — à l'envers... — de l'Europe, on se déclare certain d'une très prochaine entrée en guerre des Etats-Unis. Dieu sait si l'évangile wilsonien a ravagé l'Europe d'après l'autre guerre! Le ridicule idéalisme d'outre-Atlantique fut pour beaucoup dans les erreurs énormes des Traités de paix. Il ne manquerait plus, pour parfaire la catastrophe et pour aider à consommer la perte de notre vieux monde, qu'une coopération américaine à la destruction des peuples méditerranéens. Ce serait assurément complet.

On en serait là... Mais l'homme propose et Dieu dispose. Et on peut croire que le génie politique de Mussolini ne laissera pas facilement compromettre son œuvre. On est souple et patient à Rome. Et d'une habileté légendaire. Sans doute, les humains sont à même d'accumuler les plus invraisemblables sottises et il suffit de lire, par exemple, le volume : *D'une guerre à l'autre*, que vient de publier Bertrand de Jouvenel, pour s'en convaincre si besoin était. Nous voulons espérer, toutefois, que même au sein des gouvernements français et anglais il se trouvera des hommes d'Etat assez avisés pour se rendre compte que cette Europe, pour le salut de laquelle on prétend se battre, et même faire se battre les neutres, si elle demande instamment — comme elle le demandait en 1918... — que le monde germanique ne reste pas unifié sous l'hégémonie d'une Prusse militariste et païenne, exige tout aussi impérieusement qu'il soit fait droit aux besoins trop légitimes d'une Italie nouvelle et d'une Espagne qui renaît. L'avenir de notre civilisation est là. Le sort de la Chrétienté est là. La « sauvegarde de la personne humaine » est là. Notre destinée à tous est liée à la compréhension de cela.

Que s'il s'avérait que Paris et Londres ne comprennent pas cela, s'il s'avérait que ce qui se chuchote maintenant est bien vrai, à savoir que ce sont toujours les idéologues de gauche qui tiennent les leviers de commande, qu'on rêve encore d'avoir la peau du Duce, de s'unir aux Soviets, de réintroduire chez nous les puériles et incompréhensives conceptions américaines, s'il s'avérait que les mortelles erreurs démocratiques et les non moins nocives emprises capitalistes continuent à diriger la politique alliée, alors, alors... il ne resterait plus qu'à craindre le pire. Et à se garer plus que jamais de la sinistre bagarre...

TESTIS.

P.-S. — C'est vraiment un très beau et un très bon discours que M. Pierlot a prononcé l'autre soir à Bruxelles. Et je partage entièrement l'avis de Robert Poulet : oui, en des heures aussi graves le bon sens, la solidité, la grande honnêteté, le parfait désintéressement de notre Premier ministre sont bien précieux pour nous.

Aussi l'approbation est-elle unanime. Ou quasi unanime. Ce ne sont évidemment pas les méchancetés de la *Cité nouvelle* qui ont quelque importance. Et, soit dit en passant, les dirigeants

du mouvement ouvrier chrétien et, en particulier les prêtres conseillers moraux, feraient bien de surveiller quelque peu « l'échotier » de leur journal. Car ce fantaisiste, ce marchand de « bric à brac » n'exagère que trop souvent. C'est ainsi qu'à propos précisément des critiques qu'il adresse à MM. Pierlot et Spaak, dont, à l'en croire, « les faiblesses menacent d'attirer la guerre », il ne serait pas inutile de prier l'auteur de cette accusation de vouloir bien la préciser.

Et notre critique de prodiguer au Premier ministre sa pitié... Il paraît que « pour penser et pour penser juste il suffit d'avoir une tête ». Quelle erreur, cher confrère, et comme votre prose fournit chaque matin la preuve du contraire!

Par ailleurs, M. Pierlot a réalisé un miracle! Un vrai miracle. Pour la première fois, la *Libre Belgique* approuve sans réserve un discours gouvernemental. Nul ne s'en réjouit plus que nous..

* * *

Nous avons eu connaissance trop tard pour en parler aujourd'hui de l'article de L. de Saint-Martin dans la *Libre Belgique* d'avant-hier. Ce journaliste italien, antifasciste, réfugié à Paris (M. Domenico Russo) s'emploie à servir la politique anti-italienne exposée plus haut et à discréditer celui qui, fin 1935, sauva la France et l'Europe du pire, M. Pierre Laval, dont d'ailleurs la chute jeta Rome dans les bras de Berlin. Ne retenons pour le moment que la preuve fournie par M. Domenico Russo de la politique anti-italienne qui paraît être actuellement en honneur à Paris.

T.

Rubens et l'Italie ⁽¹⁾

En dépit de la distance et des difficultés qu'offraient au voyageur des routes en général mauvaises et peu sûres, les relations artistiques, intellectuelles et commerciales avaient toujours été intenses entre l'Italie et la Belgique.

Depuis le Brugeois Jacques Coene, qui travaillait à Milan en 1399, pour continuer par Roger van der Weyden, qui, séjournant à Ferrare, en 1450, y avait œuvré pour Lionel d'Este, par Juste de Gand, peintre attitré du duc d'Urbino, Frédéric de Montefeltre, et par Jean Gossart, dit de Mabuse, qui accompagna l'ambassade envoyée en 1508 par l'empereur Maximilien au pape Jules II, le voyage d'Italie était devenu en quelque sorte obligatoire pour tout peintre belge désireux d'acquérir quelque renom. Vasari avait déjà pu dresser une liste imposante de ces artistes qui étaient allés au delà des Alpes s'initier aux chefs-d'œuvre des écoles italiennes. Depuis lors, de nombreux travaux, et tout spécialement ceux de Mgr Vaes, secrétaire de l'Institut historique belge de Rome et de la Fondation Princesse Marie-José, et de divers membres de ces deux grandes institutions scientifiques, ont été consacrés aux artistes belges en Italie. Plusieurs y étaient restés et y avaient fait d'honorables carrières, mais tous en avaient conservé une empreinte profonde, qui n'avait pas été sans inconvénient au point de vue du développement de notre art national. Seule une personnalité de génie, comme Pierre Bruegel, dit le Vieux, était parvenue, en dépit du voyage qu'il fit dans la Péninsule en 1552 et dont il rapporta d'abondantes

notations, à conserver son originalité au milieu du flot des italianisants et des romanisants, pâles et insipides imitateurs de Raphaël et de Michel-Ange.

On peut même dire que l'art flamand de cette époque fut sauvé par le portrait, qui, mettant l'artiste en présence du modèle vivant, lui faisait, du coup, retrouver cet amour de la vérité, poussé parfois jusqu'au réalisme, qui reste une des caractéristiques de notre tempérament national. Rien ne le montre mieux que le triptyque de la famille Haneton par Bernard van Orley au Musée de Bruxelles, dans lequel une fade déploration du Christ, inspirée de figures de Raphaël et visant sans l'atteindre au pathétique, est entourée, sur ses volets, des portraits saisissants de vérité du vieil audencier et secrétaire du Grand Conseil de Philippe le Beau, de sa femme Marguerite Numan et de leurs douze enfants.

Ce n'était pas seulement l'exemple des peintres et spécialement de deux de ses maîtres van Haecht et Otto Venius qui devait inciter Rubens à faire, lui aussi, le voyage d'Italie. Tous les lettrés, tous les intellectuels voyaient dans un séjour dans la Péninsule un complément indispensable à leur éducation. Il s'attachait une sorte d'infériorité dans toutes les branches de l'activité intellectuelle à ceux qui n'avaient pas pendant quelque temps respiré l'air « de la noble Ausonie ». Tous les Belges qui avaient eu ce bonheur se considéraient comme des privilégiés et, afin d'entretenir en eux, au retour, le feu sacré du souvenir, il s'était formé à Anvers le « Cercle des Romanistes », qui avait son autel particulier dans l'église Notre-Dame.

Une famille d'intellectuels comme celle de Rubens devait tout naturellement sacrifier à cet usage. Son père, Jean Rubens, avait été chercher à l'Archigymnase de la Sapienza, à Rome, le bonnet de docteur *in utroque jure*; le frère aîné de Pierre-Paul, Jean-Baptiste, mort en 1600, avait aussi fait le voyage d'Italie; son second frère, Philippe, y fera deux séjours de plusieurs années et Albert Rubens, fils aîné du peintre, continuera la tradition.

* * *

Les archives sont muettes sur les péripéties du voyage de Rubens entre la Belgique et l'Italie. Seul son passeport, délivré par le Magistrat d'Anvers, le 8 mai 1600, nous indique la date approximative de son départ. Il semble, d'après une attestation qu'il délivra plus tard à son élève et ami Déodat van der Mont ou del Monte, originaire de Saint-Trond et fils d'un orfèvre établi à Anvers, qu'il eut ce jeune homme pour compagnon de voyage. Il paraît aussi résulter d'une lettre écrite d'Espagne en 1603 que Rubens se rendit en Italie en traversant la France, car il y dit avoir déjà été dans ce pays et y avoir même noué des relations. Des termes : « informations particulières » qu'il emploie en parlant des affaires de ce royaume, on peut inférer qu'il séjourna quelque temps à Paris, déjà à cette époque « cœur et cerveau » de la France.

En tout cas, cette capitale, encore à cette époque d'aspect médiéval, n'avait pas dû lui procurer de grandes jouissances esthétiques et bien qu'il fût très éclectique dans ses goûts, comme le prouve la composition de ses collections où deux tableaux de van Eyck figuraient avec d'autres primitifs, les transformations apportées au Louvre par Pierre Lescot, Jean Goujon et Paul-Ponce Trebatti, élève de Michel-Ange, tout comme les majestueuses ordonnances de Philibert de Lorme au palais des Tuileries, durent l'intéresser davantage que le portail de Notre-Dame.

De Paris, Rubens rejoignit, au travers des plantureux côtes de la Bourgogne, la vallée du Rhône. Le « coché d'eau », moyen

(1) Conférence faite à l'Institut de Culture italienne en commémoration du troisième centenaire de la mort de Rubens. Cet article fait suite à celui publié dans la *Revue catholique des idées et des faits*, dans les numéros 1-2 du 5 avril 1940.

de transport confortable et sûr, lui permettait de descendre le fleuve. Avignon, avec son grandiose palais des Papes, décoré par les meilleurs artistes du *trecento* italien, et le prestigieux panorama du haut du rocher des Doms sur Villeneuve, avec ses harmonieuses collines couvertes d'oliviers et de cyprès, pouvaient lui donner un avant-goût de l'Italie, tandis que les monuments romains si bien conservés de la Provence : le pont du Gard, la Maison carrée et les arènes de Nîmes, révélaient au voyageur venant du Nord l'élégance et la force de l'architecture romaine. Puis s'embarquant à Marseille, Rubens pouvait débarquer en Italie par Gênes.

Peut-être prit-il un autre chemin, et traversant la Bresse et la Savoie, arriva-t-il par le col du Mont-Cenis à Turin, cette ville austère, où Charles-Emmanuel I^{er} de Savoie préludait à l'unité italienne en empêchant les Français de prendre pied en Italie par l'acquisition du marquisat de Saluces.

* * *

Il est en tout cas certain que Rubens dut passer par Milan, cette porte magnifique que l'Italie ouvre sur les pays du Nord. Il put y admirer le Dôme, dont Pellegrino Tibaldi avait, vingt ans plus tôt, achevé la façade dans le style de la seconde Renaissance. Il s'arrêta longuement, la contemplant passionnément de ses yeux d'artiste, la *Cène* de Léonard de Vinci, encore dans tout l'éclat de son coloris. Bramante, Léonard de Vinci, Boltraffio, Solario, Cesare da Sesto, Luini, le Sodoma, que de noms évocateurs parlaient au jeune Flamand par leurs œuvres, tandis que Giovanni-Battista Crespi, dit le Cerano, bon imitateur des Carrache, lui révélait un des nouveaux courants de l'art italien.

Puis, continuant sa route par la vallée du Pô et ses villes d'art, par Vérone, avec ses glorieux vestiges de la civilisation romaine, ses splendeurs communales et ses palais de la Renaissance, par Vicence, où triomphaient les architectures du Palladio, et par Padoue, où la basilique de Saint-Antoine lui était une première révélation de l'art byzantin, Rubens, et ici les documents nous permettent de sortir du domaine de l'hypothèse, atteignait dans la première moitié de juillet 1600, la « reine des Lagunes ».

S'il ne devait plus y rencontrer que de faibles épigones de la grande école vénitienne, tels que Palma le Jeune, Domenico Robusti, et le dernier des Bassan, par contre il y trouvait, toute fraîche encore, l'empreinte de Paul Véronèse, du Tintoret et surtout du Titien, pour qui il allait conserver, toute sa vie durant, une admiration presque filiale.

On se plaît à voir le jeune Flamand se promener, les yeux grands ouverts, dans les salles du palais des Doges, s'arrêtant, le crayon à la main, prenant des notes et des croquis, sous les plafonds de Paul Véronèse, et contemplant, dans la salle du Grand Conseil, le *Paradis* du Tintoret, avec cette foule extraordinaire, pourtant si harmonieusement ordonnée, de plus de 500 figures toutes traitées avec un égal souci de beauté. Nous le suivons en imagination, errant le long des canaux et dans les ruelles, découvrant du haut des ponts ces aspects imprévus et toujours si pittoresques qui sont un des charmes de Venise, entrant dans ces églises toutes, à cette époque plus encore que de nos jours, de véritables musées, restant en extase à la *Scuola di San Rocco* devant la puissance décorative du Tintoret, plus près de lui que les compositions plus statiques de Carpaccio à la *Scuola di San Giorgio degli Schiavoni*.

Tandis qu'il découvrait ainsi l'une après l'autre les merveilles de Venise, il rencontra par hasard, dans son logement, un noble mantouan, attaché à Vincent de Gonzague, duc de Mantoue et de Montferrat. Il lui fit voir quelques-unes de ses œuvres, probablement des études ou copies qu'il venait de faire d'après les

grands maîtres vénitiens. Ce gentilhomme les montra à son maître et celui-ci, enthousiasmé, prit immédiatement le jeune Flamand à son service et l'attacha à sa cour.

* * *

Singulier personnage que ce duc de Mantoue, que Rubens allait représenter dans un tableau peint vers 1604 sous les traits d'un héros couronné par la victoire (Musée de Dresde). Il incarne un des derniers mécènes princiers de la Renaissance. Le bien et le mal se mélangent de telle façon en sa personne qu'il est difficile de dire lequel des deux l'emporte. Doué d'une vive intelligence, il a au plus haut degré l'amour des lettres et des arts. Sa curiosité d'esprit lui inspire la plus profonde admiration pour les savants comme pour les artistes et les poètes et l'un de ses premiers soins lorsqu'en 1587 il succède à son père, le duc Guillaume, est de faire venir à sa cour l'illustre auteur de la *Jérusalem délivrée*, Torquato Tasso, que son prédécesseur avait fait interner, sous prétexte de folie, au monastère de Sainte-Anne, à Ferrare. Malheureusement, le jeune duc se livra bientôt avec plus de frénésie encore au plaisir qu'à l'étude. Sa cour devint la plus magnifique, mais aussi la plus galante, de la Péninsule et, trop souvent, son mécénat décelait l'amour du luxe et de l'ostentation plus qu'un goût éclairé. Il avait ses peintres, ses poètes, ses musiciens et ses savants, comme il avait ses maîtresses, ses comédiens, ses danseuses, ses nains et ses chevaux, les plus beaux d'Italie. Tout cela devait faire partie de son faste princier. Sa galerie de tableaux s'enrichissait sans cesse, tant par le travail des peintres attachés à sa cour que par des achats continuels; les fêtes qu'il donnait en toute occasion étaient des merveilles de goût, de fantaisie et de prodigalité; sa troupe de comédiens, où brillait la célèbre Isabelle Andreini, était réputée dans toute la Péninsule et même en France. C'était surtout aux noces princières qu'il aimait d'étaler son luxe, et lorsqu'en 1598 il s'était rendu à Ferrare, pour assister aux fêtes du double mariage de l'archiduc Albert avec l'infante Isabelle et du roi d'Espagne Philippe III avec l'archiduchesse Marguerite, il avait amené avec lui une suite de deux mille personnes.

Ses mœurs déréglées s'alliaient à des actes de dévotion et à des velléités guerrières qui s'accusaient surtout, comme en toute autre chose, par l'étalage et l'ostentation. Ainsi en 1608 il fonda en grande pompe l'ordre du Précieux Sang ou du Divin Rédempteur et, à trois reprises, en 1595, en 1597 et en 1601, il fit campagne contre les Turcs en Hongrie, tant pour faire montre de son incontestable bravoure que pour impressionner l'Empereur et les princes allemands par ses troupes parfaitement équipées et magnifiquement habillées de blanc et de rouge.

Ses prodigalités de tout genre lui causèrent de grands embarras financiers. Comme ses domaines de Mantoue et du Montferrat n'étaient pas considérables et que ses sujets ne pouvaient être taxés au delà des possibilités fiscales, il dut recourir à toutes sortes d'expédients : vente de titres à des étrangers, mise aux enchères des charges publiques, dilapidation des domaines, emprunts usuraires. C'est ce qui explique pourquoi ce souverain s'était fait le protecteur des Juifs. Ceux-ci formaient à Mantoue une colonie importante, dont le *Ghetto*, loin d'avoir un aspect sombre et triste, formait le quartier le plus riche et le plus animé de la ville. La jalousie qu'inspiraient les faveurs dont les comblait le duc, notamment en les autorisant à exiger des intérêts de 15 et de 17 1/2 %, et la façon dont, en monopolisant le commerce, ils exploitaient le reste de la population aboutirent en 1602 à un véritable pogrom et au massacre de plusieurs d'entre eux.

Lorsqu'il mourut en 1612, Vincent de Gonzague était abominablement endetté et détesté de ses sujets, à la seule exception

— *panem et circenses* — du menu peuple, qui l'aimait pour ses largesses et pour ses fêtes.

Vincent de Gonzague connaissait la Belgique. Quelques infirmités que lui avait valu sa vie galante l'avaient amené à faire en 1599 une cure à Spa. Il s'en était bien trouvé et faisait venir, chaque année, des centaines de bouteilles de l'eau bienfaisante des Pouhons. Au cours de ce voyage dans les Pays-Bas, il avait passé par Anvers; peut-être y avait-il entendu parler de Rubens, dont la réputation avait commencé à se faire jour, ce qui expliquerait la rapidité de l'engagement du jeune Anversois rencontré à Venise; en tout cas, Vincent avait déjà engagé à Anvers un autre peintre flamand, François Pourbus le Jeune, qui allait devenir plus tard le peintre attitré de la cour de France et qui rejoignit son concitoyen à Mantoue dès septembre 1600.

* * *

Lorsque, en cette fin de juillet 1600, Rubens arriva à Mantoue par la route de Venise, la ville qui lui apparut, derrière le miroir calme de ses lacs, dut lui faire une profonde impression, avec à l'avant-plan la masse sombre et imposante du *Castello di Corte*, le vieux château fort des Gonzague, et de l'immense palais ducal, plus vaste même que celui de Versailles, assemblage de bâtiments les plus divers, mais soignés jusque dans les moindres détails comme le montrent les écuries construites par Jules Romain. Mais l'intérieur du palais devait l'intéresser davantage encore. La *Camera degli Sposi*, avec ses fresques de Mantegna représentant la famille et la cour des vieux Gonzague, la *Sala dello Zodiaco* et celle *degli Specchi*, avec les peintures de Jules Romain, les délicieux appartements d'Isabelle d'Este, durent immédiatement l'attacher à sa nouvelle résidence. Bien certainement il fut captivé par le charmant palais du Té avec son élégante loggia, avec sa salle des Géants, d'architecture fantastique, avec les fresques de Rinaldo Mantovano, tant vantées par Vasari, où des personnages de grandeur colossale sont écrasés, dans toutes les attitudes possibles, entre d'énormes masses de rocs et d'édifices croulants, et surtout avec le prestigieux ensemble décoratif de l'histoire de Psyché et la *Bacchanale* par Jules Romain. Ces peintures décoratives qui, malgré leurs défauts et leur caractère parfois tapageur, n'en ont pas moins, par la richesse des motifs et la magnificence de l'exécution, formé des peintres comme le Primatice et Niccolò dell' Abbate, appelés plus tard à Fontainebleau, devaient aussi exercer une grande influence sur Rubens. Le séjour de plusieurs années qu'il fit dans le centre d'art de Mantoue, appelée, non sans raison, la « ville de Jules Romain », devait laisser dans son esprit une empreinte ineffaçable. Mais c'était surtout la galerie du palais ducal aménagée en musée et aujourd'hui lamentablement vide, qui, avec ses tableaux de Mantegna, de Raphaël, du Giorgione, du Titien, du Corrège, aujourd'hui pour la plupart au Louvre, ses statues, bustes, bas-reliefs antiques, pierres gravées, bijoux et tapisseries, devait absorber son attention.

C'est que Rubens était venu en Italie pour étudier. Certes, son art était déjà formé lorsque, avant de quitter Anvers, il avait été reçu maître dans la Confrérie de Saint-Luc. Il ne cherchait plus sa voie, mais il voulait l'éclairer. La noble conception qu'il s'est formée de l'art, il la garde intacte, comme il veut se garder intact lui-même dans le milieu si capiteux de cette cour voluptueuse. C'est la contemplation des chefs-d'œuvre et le commerce des beaux esprits qu'il recherche, plus que les intrigues et les plaisirs d'une vie facile. C'est une gloire pure qu'il veut se préparer et, pour l'atteindre, il sait que l'ordre, la maîtrise de soi, le souci de la dignité personnelle doivent commander sa vie. Cette dignité, il la défendra jusque dans ses relations avec les grands qu'il est

appelé à fréquenter. Aucune bassesse, aucune servilité n'entre dans son attitude à leur égard. Il a le sens de sa valeur, et sans orgueil ni vanité, il veut s'imposer par ses seuls mérites. Rien de plus caractéristique que la phrase écrite à l'intendant du duc de Mantoue qui l'avait envoyé en mission en Espagne avec des ressources insuffisantes : « En vérité, si Son Altesse se défie de moi, elle m'a donné trop d'argent, mais si elle a confiance en moi, elle m'en a donné trop peu. »

* * *

Pour cet esprit clairvoyant, solide, moralement fort et intellectuellement formé, était-il, dans tous les domaines, d'école plus précieuse que l'Italie? Rubens va pouvoir l'étudier sous un jour éblouissant, mais qu'il continuera toujours de considérer avec son imperturbable calme de Flamand.

Quelques semaines après son arrivée à Mantoue, il verra Florence dans toute sa splendeur en accompagnant son maître au mariage par procuration du roi de France Henri IV avec Marie de Médicis, célébré, le 5 octobre 1600, par le cardinal-légat Aldobrandini, neveu du pape Clément VIII. Rubens assiste à toutes les fêtes, cérémonies et cortèges; il figure même parmi les convives du banquet de noces.

Quelle occasion unique d'entrer en rapport avec l'élite de cette ville que l'on a surnommée avec raison l'Athènes de l'Italie et de voir exposer en grande pompe les trésors d'art accumulés depuis des siècles par la maison de Médicis et par les grandes familles florentines. Si, depuis Jules II et Léon X, la primauté artistique avait passé de Florence à Rome, où ces papes avaient appelé les plus grands artistes, la cité des fleurs n'en était pas moins restée un centre de première importance, où Rubens a pu voir dans leurs ateliers son compatriote le grand sculpteur Jean de Bologne, dit aussi Jean de Douai, qui ne mourra qu'en 1608, et des peintres comme Cristofano Allori, auteur de la belle Judith du palais Pitti, et comme le Cigoli, continuateur des grandes traditions de l'école florentine. Les impressions enregistrées au cours de cette visite à Florence ne devaient pas être perdues et lorsque, vingt ans plus tard, Rubens décorera pour Marie de Médicis, qui ne cessa de lui témoigner sa vie durant une bienveillante sympathie, le palais du Luxembourg des vingt-deux compositions allégorico-historiques actuellement réunies au Louvre, il pourra parfaitement recréer l'atmosphère pompeuse de la cour des grands-ducs de Toscane et c'est en témoin oculaire qu'il représentera la scène du mariage de la reine.

* * *

Chose curieuse, aucune indication ne nous permet de préciser quelle fut l'activité artistique de Rubens à Mantoue après son retour de Florence; les documents sont muets à cet égard. On sait, par l'esquisse conservée au Musée de Stockholm, représentant don Ferdinand de Gonzague, deuxième fils du duc et futur cardinal, qu'il faisait des portraits. Il peignait aussi des copies de tableaux célèbres, en y ajoutant toujours une touche personnelle. Mais le duc, ayant constaté toutes les qualités de Rubens, n'allait pas tarder à l'employer à d'autres tâches encore. Au cours de l'été 1601 il le faisait débiter dans la diplomatie en l'envoyant en mission à Rome avec une lettre de recommandation pour le cardinal Montalto, neveu du pape Clément VIII. Apparemment il n'était question que d'obtenir l'autorisation de copier quelques tableaux, mais, en réalité, il s'agissait de négociations secrètes. La diplomatie de l'époque excellait à employer, à côté des agents officiels, des agents officieux et Rubens, en qui le duc pouvait avoir pleine confiance, était adjoint, pour une mission dont nous

ne connaissons pas exactement la portée, à Lelio Arrigoni, résident du duc près le Saint-Siège.

C'est ainsi que Rubens prit contact avec la Ville Eternelle. Elle était alors en pleine transformation. Sous l'influence de la réforme réalisée par le Concile de Trente, la Renaissance s'était faite nettement catholique. La mythologie avait été bannie des palais pontificaux, les nudités avaient disparu des églises et les « culottiers » s'étaient attaqués au *Jugement dernier* de Michel-Ange. Un style nouveau, calme et sévère, inauguré par Giacomo Barozzi, dit Vignola, et par Giacomo della Porta, avait fait son apparition avec l'église du Gesu et les fantaisies du Bernin n'étaient pas encore venues tempérer la sévérité du « Traité des Ordres », appelé à remplacer le Vitruve.

Le jubilé de l'année 1600, où trois millions de pèlerins se pressèrent devant le tombeau des Apôtres, avait témoigné de la vigueur de ce mouvement de Renaissance catholique. Les constructions, tant religieuses que civiles, qui se multipliaient dans la ville sainte confirmaient ce renouveau dans le domaine de l'art, tandis que disparaissaient sous la pioche des démolisseurs les derniers restes de la nef et de l'atrium de l'ancienne basilique de Saint-Pierre. La peinture qui, depuis la mort de Michel-Ange, avait montré dans les entreprises les plus ambitieuses une pauvreté lamentable, avec Zuccari, proclamé « prince » de l'Académie romaine de Saint-Luc, et avec Vasari, l'historien d'art, est renouvelée par des peintres de talent, venus de l'Italie du Nord, s'inspirant à des sources bien différentes : l'observation de la vie, avec Michel-Ange de Caravaggio, et l'imitation des grands maîtres des débuts du *seicento*, avec les trois Carrache, qui vont faire revivre la mythologie héroïque de la Renaissance. Entre *naturalistes* et *éclectiques* va éclater une querelle semblable à celle qui, dans la littérature du premier tiers du siècle dernier, a mis aux prises en France les classiques et les romantiques. La *Mise au tombeau* du Caravage, aujourd'hui à la Pinacothèque du Vatican, et les fresques du *Cortège triomphal de Bacchus et d'Ariane* par Annibal Carrache, au palais Farnèse, représentent excellemment ces tendances opposées. Rubens sera le témoin désintéressé de ces querelles d'atelier et si sa sympathie va plutôt au Caravage, comme le prouve le conseil qu'il allait donner en 1607 au duc de Mantoue d'acheter la *Mort de la Vierge*, aujourd'hui au Louvre, et refusée à cause de son réalisme par les fabriciens de S. Maria della Scala, au Transtévère, il se gardera cependant de tout exclusivisme et prendra dans l'une comme dans l'autre des écoles rivales ce qu'elles ont de meilleur.

Vicomte CH. TERLINDEN,
Professeur à l'Université de Louvain.

(A suivre.)

VIENT DE PARAÎTRE :

La cinquième édition des **Responsabilités de la guerre de 1939**, par FABRICIUS. « Chronique d'une faillite » sans précédent dans les annales de l'humanité. Lisez ce livre de vérité et de justice. Ce livre de haute utilité, de charité supérieure : car nommer le mal, c'est déjà le guérir à demi.

Aux Editions des *Cahiers corporatifs*. L'ouvrage sera expédié contre virement de 10 francs au compte-chèques « Fernand de Radiguès, compte spécial n° 396.001 ».

Fragments d'histoire

de la

politique vaticane

pendant

la guerre 1914-1918⁽¹⁾

ANNÉE 1917 (suite).

Novembre.

Les nouvelles du front sont meilleures. L'armée du duc d'Aoste s'est repliée en bon ordre. Les renforts français sont à pied d'œuvre. Je rapporte du Vatican l'impression que si l'alerte a été chaude, on se montre rasséréiné.

Quelqu'un me dit : « Après tout, si les choses avaient tout à fait mal tourné, nous disposons d'une *arme défensive* (sic) Nous étions en mesure d'exhiber des informations sûres et des rapports d'après lesquels nous savions que, dès le mois de juillet dernier, l'Allemagne préparait une offensive de grand style contre l'Italie. Rappelez-vous le discours menaçant du ministre Kuhlman, qui remonte à cette époque.

» Nous ne devions pas de confidences au gouvernement royal. Mais nos propositions de paix faisaient justement état de ce qui était parvenu à notre connaissance. Qui donc pourrait nous reprocher à présent de les avoir avancées ? Si elles avaient reçu meilleur accueil, peut-être l'Italie aurait-elle fait l'économie d'une invasion. »

Ainsi l'*arme défensive* est restée dans le fourreau. Mais la présence d'une armée austro-allemande en Vénétie a déterminé au Vatican un sentiment nouveau de solidarité, non pas à vrai dire *nationale*, mais *italienne*, avec le pays en danger. N'est-ce point, pour tout le monde, le pays natal ? Au premier moment, de trop nombreux curés, et même un évêque, s'étaient enfuis devant l'envahisseur. La Secrétairerie d'Etat a fort mal reçu l'évêque et intimé l'ordre à tous les membres du clergé paroissial de rester à leur poste. Il n'a pas manqué non plus de faire parvenir des secours aux réfugiés.

Sûrement des contacts discrets ont été pris avec le gouvernement royal.

La commotion avait été si forte que des déserteurs de l'armée s'étaient répandus jusque dans la province romaine. Le gouverneur militaire de cette province les a invités à faire une prompte soumission et admis les autorités ecclésiastiques au nombre de celles qui avaient qualité pour la recevoir.

Le *Corriere d'Italia*, qui a l'habitude de passer alternativement du pacifisme surnois au patriotisme éperdu, vient de relever avec indignation une phrase de la *Reichspost* d'après laquelle l'Italie « n'est pas digne de son unité nationale ». On assure que Benoît XV a été mécontent de cette sortie. Il a trouvé inopportun qu'un organe de sa politique parût présenter l'unité italienne pour ainsi dire placée sous la garantie du Pape.

Que de souci d'équilibre dans cette maison !

* * *

M. Lénine peut se flatter d'avoir déchainé un bel orage au Vatican en livrant à la publicité l'article 15 du traité secret

(1) Voir la *Revue catholique* du 22 mars, des 5 et 19 avril.

conclu à Londres, en avril 1915, entre la France, la Grande-Bretagne, la Russie et l'Italie. Par cet accord, les trois premières puissances s'engagent, vis-à-vis de la quatrième, à soutenir leur alliée dans son opposition *a qualsiasi passo diplomatico di rappresentanti della Santa Sede, tendente alla soluzione di questioni che abbiamo rapporto con la guerra*. Je cite le texte tel qu'il vient d'être rapporté par la *Stefani*, sans être certain de l'exactitude. Mais le sens général n'est pas douteux : il s'agit d'une exclusive formelle dirigée contre le Saint-Siège.

L'*Osservatore Romano*, sous le regard de la censure aux aguets, se borne à écrire :

« Tout le monde comprendra la gravité d'une pareille révélation. C'est la clef qui permet d'expliquer tant de choses. »

« Mais, à l'intérieur du Vatican, on donne libre cours à des commentaires indignés. On s'en prend d'abord à l'Angleterre : son cas paraît moins digne d'excuse que celui de la France, non représentée auprès du Saint-Siège.

» Comment, dit-on, nous avons accueilli avec toutes sortes de prévenances sir Henry Howard, que son gouvernement avait désiré accréditer auprès de nous pour des raisons bien connues, irlandaises et australiennes. Et le même cabinet de Londres, quatre mois plus tard, prend, vis-à-vis de l'Italie, des engagements secrets, blessants pour nous, qui enchaînent son indépendance! »

Après l'Angleterre, vient le tour de M. Sonnino. C'est de lui, à coup sûr, que part l'idée de tenir le gouvernement pontifical à l'écart de tout ce qui a trait à la guerre! « Nous comprenons à présent pourquoi nous avons trouvé des obstacles jusque dans l'accomplissement de notre œuvre humanitaire (échange de prisonniers, envoi de secours au Liban, etc...). Nous comprenons mieux encore pourquoi l'Entente s'est bornée à répondre à la note pontificale par un simple accusé de réception. Tout devient clair. »

Le cardinal Gasparri, à qui je viens de rendre visite, me tient un langage d'une éloquente vivacité :

« Nous nous sommes toujours attendus à quelque trait d'hostilité du gouvernement italien : mais que deux grandes puissances, la France et l'Angleterre, s'y soient associées, voilà ce qui nous étonne. Voyons : une guerre sans précédent suit son cours; l'issue en est incertaine; le Saint-Siège peut avoir une opinion, une inspiration, si vous voulez, dont l'effet serait de mitiger, ou tout au moins d'abrèger cette calamité générale. A l'avance, la France et l'Angleterre se retirent le droit de prendre acte de cette inspiration, et de l'apprécier librement... »

Il répète : deux grandes puissances!

Puis :

« On nous a fait grief de nous dérober à une sorte de magistère moral, en refusant de porter un jugement sur des cas particuliers imputables à l'Allemagne. Et voici que, d'autre part, on nous ferme systématiquement toutes les portes par où pourrait passer une contribution de caractère général à l'apaisement du conflit... Nous avons une conception différente du rôle de la Papauté. Nous ne pensons pas qu'il ne consiste qu'à se tenir *au bout du téléphone* (sic) pour répondre aux appels précipités et contradictoires tantôt de l'un, tantôt de l'autre belligérant. »

* * *

Le passage de M. Joseph Caillaux à Rome fait éclore un nombre prodigieux de suppositions, de commentaires, comme aussi de

racontars qui portent ici, formant onomatopée, le nom de *pettegolezzi*.

Un point surtout paraît à beaucoup de gens (je n'en suis pas) d'un intérêt capital. Est-il allé au Vatican? Pourquoi faire? Comment l'a-t-on reçu? Est-il vrai qu'il avait dans sa poche un projet de concordat?

La rumeur prend une telle consistance que l'*Osservatore Romano* juge à propos de faire paraître un démenti catégorique : M. Caillaux n'a passé ni par la Porte de Bronze, ni par une porte secrète : Mgr Pacelli, à qui la presse italienne attribue d'avoir servi d'introduit ou d'intermédiaire, proteste en des termes qui sentent, outre la sincérité, les habitudes de précision du théologien. J'en ai pris note.

« A aucun moment M. Caillaux n'a eu de colloque, soit sous son nom, soit sous un nom d'emprunt, avec quelque personne que ce soit relevant du Vatican, ou autorisée par le Vatican à pareil entretien. Personne n'a jamais rien demandé, ou proposé, ou rapporté de sa part, soit à moi, soit à mes collaborateurs de la Secrétairerie d'Etat, soit à un intermédiaire officieux. En un mot, ces prétendus contacts sont de pure invention. En ce qui me concerne, je vous saurai le plus grand gré de démentir en toute occasion cette légende. »

Par contre, il peut se trouver des gens, même au Vatican, de qui le personnage est altéré de publicité, et qui souffrent de ce qu'on ne pense pas à eux. Témoin ce propos attribué à un prélat : « On cite tel ou tel qui aurait ouvert la porte à M. Caillaux. Pourquoi pas moi? Me prend-on pour un imbécile? »

Pettegolezzi, probablement.

* * *

La presse vaticane fait un accueil honorable à l'avènement au pouvoir de M. Clemenceau. Bien que le nom de cet homme d'Etat figure depuis longtemps sur la « liste noire » des parlementaires ou des journalistes français francs-maçons ou réputés tels, il bénéficie d'un traitement de faveur. Sa farouche résolution de « gagner la guerre » au moment où les Austro-Allemands occupent la Vénétie y est pour quelque chose.

Du *Corriere d'Italia* :

« A la différence de M. Lloyd George, M. Clemenceau s'est abstenu de critiques sur le passé, peut-être parce que dans son journal il en avait été prodigue. Il s'est contenté d'affirmer la nécessité de pousser la guerre jusqu'au bout. On ne contestera pas l'importance de cette déclaration, adressée à un pays d'où a surgi une meilleure floraison d'héroïsme, à côté de la plus audacieuse floraison de scandales. »

* * *

Les Alliés viennent d'entrer à Jérusalem. Les cloches de toutes les églises de Rome sont en branle, sauf celles de la basilique de Saint-Pierre. Cette abstention paraît étrange. On est presque scandalisé de ce que le Vatican prenne si peu d'intérêt à cette revanche de la chrétienté sur l'Islam.

Le cardinal Gasparri, à qui je fais part de cet émoi, commence par me demander si je suis bien sûr que les Britanniques se sont lancés à l'assaut des Lieux Saints dans l'esprit des Croisades? Je dois avouer que la question fait doute. « Alors, continue-t-il, mettons les choses au point. Nous imputer à nous, qui célébrons la messe et disons notre bréviaire tous les jours, de n'avoir ni compris, ni senti la valeur historique d'un tel événement, c'est tout simplement ridicule. S'ensuit-il que nous soyons dans le cas de nous associer avec éclat à la célébration d'une victoire

sur les Turcs? Nous ne sommes pas belligérants. Le Saint-Siège reste une Autorité supra-nationale, qui n'a pas à manifester sa jubilation à propos d'un épisode de la guerre.

« D'autant que nous ne nous rendons pas encore bien compte de l'avantage réservé par cet épisode aux intérêts catholiques. L'état des choses à Jérusalem, laissait beaucoup à désirer. Mais enfin nous en avons contracté l'habitude. Ce qui le remplacera vaudra-t-il beaucoup mieux? Les puissances se mettront-elles d'accord sur un nouveau statut? En attendant, vous vous imaginez aisément que nous ne nous sentions pas très réconfortés par la fondation d'un « foyer national juif en Palestine ».

» Ajoutez que, si nous avions fait sonner les cloches de Saint-Pierre, note en aurait été prise à Constantinople. Vous savez combien est déjà délicate la situation de notre délégué apostolique Mgr Dolci. On s'adresse à nous de toutes parts pour qu'il couvre de sa protection, souvent illusoire, les personnes et les établissements catholiques en Orient. Veut-on lui rendre sa tâche plus difficile, sinon impossible? Quant à l'avenir, nous n'avons vraiment pas de raison d'hypothéquer nos relations avec la Sublime Porte par un geste inamical. »

ANNÉE 1918.

Février.

Les illusions qu'avait fait naître l'établissement, en Russie, d'un régime « libéral » s'évanouissent à vue d'œil. La séparation de l'Eglise et de l'Etat, qui figure au programme *maximaliste*, se présente entachée d'un esprit nettement hostile aux intérêts religieux.

La presse qui reçoit l'inspiration du Vatican consacre de nombreux articles aux questions qui surgissent en Europe orientale : signature de la paix entre l'Autriche-Hongrie et la *Rada* ukrainienne; déclaration de l'indépendance de la Lithuanie au Congrès de Lausanne; sort réservé à la Pologne surtout.

Le *Corriere d'Italia* avance une proposition plus ingénieuse que pratique, et surtout plus digne de considération en ce qui concerne l'avenir que dans le présent, lorsqu'il écrit : « — Il nous sera permis d'affirmer que seule une Fédération (*sic*) des peuples polonais, ukrainien, lithuanien et blanc-ruthène fournirait une assiette définitive à la paix stable dans cette partie de l'Europe. »

Il se peut, en effet, que le Saint-Siège, attentif désormais aux progrès du bolchevisme, tourne ses vœux du côté d'une solution qui réserverait, à côté des Empires centraux, une sorte de « bloc » d'Etats en majorité catholiques, qui servirait de digue contre une Russie soviétisée.

Mars.

Mgr Pacelli, nonce à Munich, de passage à Rome pour affaires personnelles, m'entretient des services que, de son poste, il a été à même de rendre aux Français prisonniers, blessés, rapatriés des régions envahies. Il me dit avoir visité à plusieurs reprises les camps d'internement, et obtenu, au nom du Pape, quelques adoucissements au sort de ceux qui s'y trouvaient consignés. De nombreuses familles françaises lui en ont témoigné leur reconnaissance et il reste prêt à répondre à leur appel.

Avril.

Je vois souvent Mgr Cerretti. La conversation avec lui est toujours substantielle.

« — Vous devriez, me dit-il, entrer en relations avec Mgr Ratti, préfet de la Bibliothèque vaticane. C'est un homme éminent qui jouit de la pleine confiance du Pape. Vous avez sans doute appris qu'il est à la veille de partir pour la Pologne, en qualité de Visiteur apostolique. Je vais le prévenir que vous désirez le voir. Vous pourrez causer tout à votre aise avec lui, dans cette salle de la Congrégation des Affaires extraordinaires, où vous serez seuls. Je me charge d'organiser le rendez-vous. »

Mgr Ratti est un homme entre deux âges, mais vigoureux, de mine résolue et réfléchie. Il commence par me dire qu'il est loin d'avoir sollicité une mission dans la Pologne occupée, que même il ne s'y est résigné que pour obéir au Pape. Mission religieuse? En principe, oui. Mais c'est beaucoup demander à un bibliothécaire que de l'astreindre à faire un inévitable tour d'horizon politique à travers l'Europe orientale où tout est, à pareil moment, confusion, incertitude et compétitions de nationalismes.

Nous passons en revue quelques-uns des sujets qu'il est chargé d'étudier ou de traiter sur place.

Le plus urgent et le plus adéquat à sa mission c'est la réorganisation de l'Eglise de Pologne. Depuis la fin du XVIII^e siècle, le gouvernement impérial russe s'est acharné à bouleverser les rapports normaux de juridiction entre l'épiscopat et le clergé. Il a mis obstacle au recrutement des séminaires, confisqué la plupart des biens ecclésiastiques pour les confier à l'Eglise orthodoxe, supprimé même quelques évêchés. C'est toute une restauration à entreprendre. Le gouvernement de la Régence trouvera intérêt à y contribuer, semble-t-il.

« D'autant, ajoute Mgr Ratti, que la Pologne — il ne s'agit toujours que de la Pologne occupée — se trouve dans une situation nouvelle, qui peut mettre à l'épreuve l'intégrité de sa foi, gardienne des traditions nationales. Si l'invasion allemande a refoulé l'« Orthodoxe », est-on bien sûr qu'elle ne sera point cause d'infiltrations protestantes? Si la révolution russe a chassé l'ancienne bureaucratie, si hostile au catholicisme, elle paraît bien avoir son origine dans des passions violentes et subversives. De là, conclut-il, une grande importance, une influence préservatrice s'attachent à ce que nous appelons l'*Action catholique*. J'entends une forme d'organisation à la fois religieuse, morale et sociale, qui associe étroitement les fidèles à l'œuvre du clergé. »

A l'égard de la Lithuanie, je retrouve dans sa bouche un langage très voisin de celui que j'ai déjà entendu au Vatican. Il parle en termes sceptiques du droit des peuples à disposer d'eux-mêmes.

« Ce droit, appuie-t-il, fait luire des espérances qu'il ne sera pas toujours facile de satisfaire; si on le satisfait, il sera générateur de petits Etats qui n'auront qu'une vie un peu factice soumise aux influences rivales des grands. Tel me paraît le cas de la Lithuanie, placée entre la Russie et l'Allemagne. Elle serait peut-être plus sage de s'agréger, si possible, à la Pologne. »

Nous passons à l'Ukraine, et je me permets de toucher un point délicat : savoir si le Saint-Siège est toujours disposé à utiliser, en vue de l'apostolat catholique dans cette région, des éléments *uniates* prélevés sur le clergé blanc-ruthène de Galicie. Ce serait, en quelque manière, faire appel à l'Autriche pour convertir des Russes. Les Polonais, exclusivement attachés au rite latin, dont l'observance leur a valu tant de persécutions, pourraient en prendre ombrage. Il leur paraît trop naturel d'être choisis comme apôtres, après avoir été martyrs.

Mgr Ratti n'en disconvient pas, mais l'entretien, qui a duré plus d'une heure, se disperse sur une foule de questions d'un intérêt plus actuel. En somme, il me paraît mieux préparé que sa modestie l'avoue à assumer une tâche qui tient de l'observa-

Chauffez-vous au

COKE de TERTRE

(100 % belge)

le meilleur et le moins cher

des combustibles

Spécialement recommandé aux

Communautés religieuses,
Pensionnats et Instituts

Demandez-le à votre fournisseur
habituel ou écrivez à

Coke & Sous-Produits de Tertre
(Comptoir Commercial) S. A.
48, rue de Namur, Bruxelles



DEVROYE-FRÈRES

ORFEVRES

AVENUE DE LA COURONNE 368

BRUXELLES

Maison SAINTE-ANNE

Clinique chirurgicale - Maternité
dirigée par les Sœurs du Très Saint-Sauveur

14, place de la Vaillance - ANDERLECHT

Téléphones 21.35.19—21.45.90.

Salles communes et Chambres particulières

Tailleur - 1^{er} Ordre

DUPAIX

RUE DE LA TRIBUNE, 7, BRUXELLES

(Près du Sénat)

Spécialité de
Costumes, Habits et Habits de Cour



LE "MOSAN"

Poêle breveté dans tous les pays

SÉCIELEMENT construit pour
le chauffage des grands locaux
**ÉGLISES, ÉCOLES
SALLES DE FÊTES**



Le "Mosan"

est le plus

Propre

Économique

Hygiénique

Pratique

Solide

Élégant

est absolument sans
danger

Société Anonyme

LES FONDERIES DE LA MEUSE
HUY (Belgique)

LA CROIX BLANCHE

ANTIDOULEUR
UNE SYNERGIE ANALGESIQUE - FEBRIFUGE - TONIQUE

**MAUX DE TÊTE ET DE DENTS - NEURALGIES - DOULEURS PERIO-
DIQUES - SURMENAGE - GRIPPE - DOULEURS RHUMATISMALES**

L'efficacité toute spéciale de l'anti-
douleur "LA CROIX BLANCHE",
trouve sa source dans la "synergie
des composants", c'est-à-dire
l'exaltation des propriétés parti-
culières de chacun des ingrédients
par leur association mutuelle.
Grâce à elle chacun d'eux ap-
porte à l'ensemble son effica-
cité propre et pleine tout en n'y
figurant qu'en dose très réduite
d'où toxicité nulle, tolérance par-
faite, absence de toute réaction
secondaire désagréable. Les cal-
mants exercent souvent
un effet dépressif sur le sys-
tème nerveux et circula-
toire, et provoquent de
la fatigue ou de la som-

nolence. Cela n'est pas le cas
pour l'antidouleur "LA CROIX
BLANCHE", qui compte aussi par-
mi ses ingrédients un élément
tonifiant, dont la présence a pour
effet d'annihiler l'influence dépri-
mante des éléments calmants de
l'ensemble.

L'antidouleur "LA CROIX BLAN-
CHE", a maintenant plus de 35
ans d'existence. Grâce à ses
qualités réelles il a su conquérir
la confiance des malades et
s'imposer dans la majeure
partie du monde civil-
lisé. Quiconque en a fait
l'essai, continue à en faire
son calmant favori.



LES COMPRIMÉS



LES CACHETS



LES POUDRES



C'EST UN PRODUIT BELGE
LABORATOIRES PHARMACEUTIQUES TUPÈNS ST NICOLAS-WAES
DANS TOUTES PHARMACIES

Banque Dubois

Société Anonyme

41, rue de l'Université, 41, à LIÈGE

Maison fondée en 1778

Capital : Frs 25.000.000

Réserves : Frs 9.000.000

Registre du Commerce de Liège : n° 236

Téléphone : N° 129.10 (5 lignes)

Adresse télégraphique :
Banque Dubois, Liège

TOUTES OPERATIONS
— DE BANQUE —

NOUVELLE GALERIE
DE COFFRES-FORTS

ENTREPRISES GÉNÉRALES DE TRAVAUX

Maurice Lemaine

Maison fondée en 1876

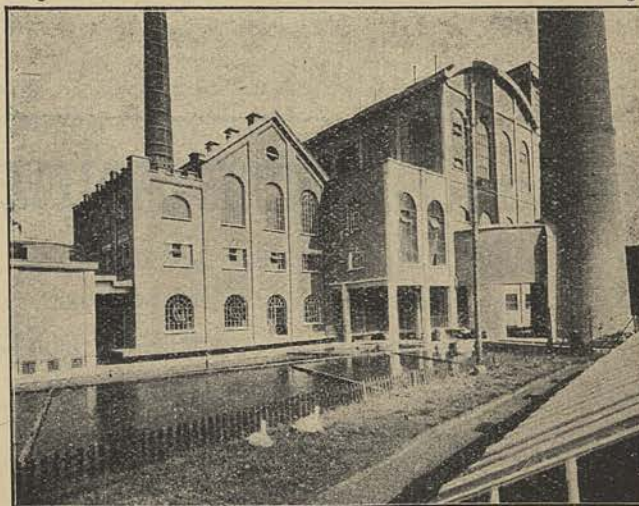
Toutes constructions :

Béton armé — Maçonneries — Parachèvement
Travaux Industriels — Habitations — Sillos à fourrages

**Abris en béton armé
contre gaz et bombardements**

ÉTUDES ET DEVIS SUR DEMANDE

130-132, avenue de Schaerbeek, VILVORDE — Tél. 51.02.43



Papeteries de Saventhem — 1938-1939

Chaufferie - centrale électrique - cheminée de 64 mètres
Cabines pour transformateurs

teur politique autant que du Visiteur apostolique. Je garde une forte impression de sa personnalité.

Mai.

On commence à se préoccuper au Vatican de la participation publique et croissante du clergé catholique au mouvement des nationalités, en Bohême, en Slovénie, en Croatie et en Dalmatie. Le gouvernement de Vienne s'en émeut. Il a même pris des mesures de rigueur contre Mgr Mahnitch, évêque de l'île Krk (Cherse).

La Secrétairerie d'Etat serait assez disposé à prêter le concours de son autorité spirituelle à la défense des intérêts de l'Empire. Mais le risque de s'aliéner des populations en général attachées à l'Eglise la porte plutôt à l'expectative.

Juillet.

Depuis la publication du livre de M. Anatole de Monzie, *Rome sans Canossa*, on aborde volontiers au Vatican le sujet de l'éventualité d'une reprise de relations diplomatiques avec la France.

Bien des gens s'imaginent que c'est déjà chose faite et les candidatures au poste d'ambassadeur auprès du Vatican surgissent de tous côtés. Il en vient du Nord et du Sud, du Levant et du Ponent, de laïques et d'ecclésiastiques. Certaines se font vraiment un peu trop voyantes. Le nombre est vraiment inouï des gens qui se décernent des titres à ce poste et qui se trouvent des mérites à utiliser.

Novembre.

La nouvelle de l'Armistice produit au Vatican une impression qui ne peut que participer du soulagement général. Toutefois on laisse voir que la défaite des Empires centraux, bien que prévue depuis plusieurs mois, est une cause de perplexité, pour ne pas dire de déception. Les intérêts catholiques dont on se borne à parler, sans trop d'allusions au reste, semblent engagés dans une épreuve, dont il est difficile de prévoir les péripéties. Deux dynasties, qui entretenaient avec le Saint-Siège des rapports utiles et stables viennent de s'effondrer. Qui prendra leur place? La Russie reste une énigme. Il se peut même que l'attitude d'un gouvernement révolutionnaire fasse regretter le régime impérial.

Pour ce qui regarde l'Allemagne, je tiens d'une personnalité de l'entourage immédiat du Pape que Benoît XV appréhende l'avènement de la Social-Démocratie en ce qu'il soit suivi de quelque brutale Séparation de l'Eglise et de l'Etat. Le pays est, en effet, fort peu préparé à l'expérience d'un pareil régime, qui mettrait en question non seulement l'autorité morale du clergé, mais sa subsistance matérielle.

On me dit cette préoccupation assez vive pour que des instructions soient déjà parties de Rome à l'adresse des dirigeants du Centre catholique afin de les mettre en garde contre un danger suspendu à la fois sur les intérêts d'Eglise et sur ceux qui sont particuliers au clergé allemand.

On voudrait pouvoir espérer que la Bavière ne se soumettra pas aisément à un régime qui, sous n'importe quelle étiquette, aboutirait à l'absorber dans une Allemagne unitaire et socialisante. Si elle se séparait de la Confédération, elle pourrait servir de refuge à une tradition constitutionnelle-catholique, et, qui sait? devenir un foyer d'attraction pour certaines provinces détachées de l'Empire des Habsbourg. Ce n'est pas qu'on entretienne à Rome d'illusions sur le caractère intégral du catholicisme bavarois. Il reste, depuis l'opposition de Dollinger au Concile du Vatican, sous Pie IX, et la résistance dirigée contre

les instructions de Pie X, suspect de tendances modernistes. Mais les classes populaires paraissent ne pas avoir été touchées par ces défaillances, et jusqu'à présent, sous la dynastie des Wittelsbach, les institutions et les mœurs se sont trouvées adaptées à ce qu'exige le bien de la religion.

Comme la même remarque peut s'appliquer à l'Autriche proprement dite et au Tyrol, on se demande si, de la catastrophe des Empires centraux, ne pourrait pas surgir quelque nouveau groupe d'Etats, entre lesquels le conformisme catholique pourrait ménager des points de suture. On a pensé même au Vorarlberg, de telle sorte que les contours d'une Allemagne catholique et distincte se précisent sous la forme d'une image ou plutôt d'un mirage assez séduisant.

Je n'ai pas l'impression qu'à la Secrétairerie d'Etat ces espoirs soient caressés sans de fortes réserves. On y serait plutôt déçu de ce que la tournure des événements n'ait pas permis de poser à nouveau la question des rapports entre le Saint-Siège et le gouvernement royal, pour ainsi dire immobilisée par la Loi des garanties. L'Italie semble en bonne posture pour dire à ses interlocuteurs de l'autre rive du Tibre : « De quoi vous plaignez-vous? Vous avez joui pendant toute la durée du conflit d'une indépendance qui a confiné souvent à la contradiction de la politique nationale. Si l'on met à part l'exercice normal de la censure, aucune atteinte n'a été portée aux droits dont vous vous réclamez. »

Décembre.

Avant même que s'ouvre la Conférence de la Paix, la presse catholique italienne se donne le tort d'oublier que la période qui s'ouvre devrait être imprégnée, comme celle de la guerre, de l'esprit interallié. Elle qui, depuis 1914, a mis si peu de sincérité à épouser la cause nationale et qui, pendant quatre ans, n'a cessé d'appeler de ses vœux une paix équivoque et prématurée, enchérit à présent sur les exigences d'un patriotisme qui conteste à la France sa part de fruits dans la victoire commune.

C'est ainsi que, dans une série d'articles signés *Blessiels* — un pseudonyme probablement — le *Corriere d'Italia* élève de pressantes objections contre l'occupation par la France de la rive gauche du Rhin : « — La France campée sur le Rhin, c'est dit-il, en propres termes, un fait générateur d'impérialisme, susceptible d'entraîner le vasselage de l'Italie. »

Quant à ceux qui, dans le même groupe catholique, ont donné des gages assez rares à la politique de guerre du gouvernement royal, il semble que le succès leur ait un peu tourné la tête. Par exemple, le P. Semeria, qui s'est toujours classé parmi les religieux patriotes, appelle de ses vœux une cérémonie solennelle dans la Basilique de Saint-Pierre en l'honneur de la prochaine visite à Rome du président puritain des Etats-Unis.

En ce moment qui participe à la fois à l'ivresse et au désarroi, la Secrétairerie d'Etat au Vatican paraît se relâcher de la stricte surveillance qu'elle a l'habitude d'exercer sur la presse à ses ordres. Sans doute, elle y reviendra plus tard.

CHARLES LOISEAU.

Comme de coutume, à l'occasion de la fête de l'Ascension, LA REVUE CATHOLIQUE DES IDÉES ET DES FAITS ne paraîtra pas la semaine prochaine.

Qu'est-ce que l'Europe?

LA RÉPONSE GÉOGRAPHIQUE (1)

Les Alpes forment la charpente de cet Occident. A part les montagnes atlantiques dont la façade est tournée vers le nord et qui semblent perdues dans leur isolement, toutes les autres montagnes s'ordonnent aux Alpes et n'en sont que les compléments. Les Pyrénées et les sierras ibériques, à l'ouest, les Balkans, à l'est, sont les deux ailes des Alpes. Les Carpathes sont leurs bastions avancés, le bouclier rond qu'elles opposent à l'Asie. Le Jura n'est qu'un rameau plus ancien des Alpes, greffé à la jonction des Alpes occidentales ou françaises et des Alpes centrales ou suisses. Enfin, tous ces vieux massifs de France et d'Allemagne — le Massif Central, les Ardennes, l'Eifel, le Hartz, les Riesengebirge, les Monts Sudètes — sont les gradins circulaires qui permettent de monter lentement jusques à elles.

Le rôle, la mission du système alpin en Europe occidentale, sont une mission humaine et un rôle civilisateur.

Comme tout système de montagnes, les Alpes sont d'abord des protectrices. Elles recouvrent avec leurs Préalpes, au centre de l'Europe, de 350 à 400.000 kilomètres carrés. Encore faut-il ajouter à cette épaisseur celle des Carpathes et la surface occupée en gays germanique et en pays français par les vieux massifs secondaires. C'était dresser un obstacle infranchissable aux invasions venues d'Asie et ne leur laisser pour s'écouler que les trois canaux en bordure de la Baltique et de la mer du Nord. Le vaste demi-cercle, décrit par le système alpin et ses compléments, couvraient, donc le monde méditerranéen c'est-à-dire les foyers de la civilisation européenne.

Cependant, les Alpes ne sont point infranchissables. Ni plateaux glacés, comme ceux du Thibet, ni altitudes où l'homme ne peut plus respirer comme dans l'Himalaya, ni déserts comme dans les cordillères des Andes. Mais toute une série de passages en éventails qui, du Tendre au Brenner — avec le Saint-Gothard au centre — convergent sur la plaine du Pô, mettent en communication l'Italie, les Gaules et la Germanie, le monde atlantique et le monde méditerranéen. Mais, dans l'intérieur même des Alpes, ce sillon central qui — vallée du Rhône, val d'Urseren, vallée du Rhin — a tant facilité le peuplement et les échanges. Mais, dès le Brenner, ce mol abaissement des Alpes orientales, au point que les passages ne sont plus que de simples routes de montagne et n'opposent plus d'obstacles à la circulation.

Les Alpes ont ainsi déterminé, en collaboration avec les cours d'eau et la mer, les grandes routes naturelles de l'Europe occidentale, ces routes que la civilisation suivra, perfectionnera, complétera sans jamais les abandonner.

Aujourd'hui même cinq grandes voies ferrées du réseau transcontinental passent les Alpes du nord au sud et deux de l'est à l'ouest. Déjà deux siècles avant Jésus-Christ, l'historien grec Polybe, qui avait vu les Alpes, écrivait : « Nul besoin de dieu, ni de héros, pour aider à les franchir. »

C'est que Polybe était un civilisé du monde méditerranéen. Or, comme le fait observer Elisée Reclus, si les Alpes présentaient un obstacle presque infranchissable aux barbares venus du Nord et de l'Asie, elles étaient incapables d'arrêter des civilisés. Au contraire, elles attiraient leur curiosité, excitaient leur audace. Mais ces civilisés, qui étaient-ils aux temps antiques? Des Méditerranéens, c'est-à-dire des marins : ne faut-il pas être assez

avancés déjà en civilisation, assez *audax omni perpeti*, comme s'écrie Horace, pour se construire des vaisseaux et se hasarder sur la mer? Les Carthaginois étaient une race de marins, de colonisateurs : l'armée d'Annibal franchit les Alpes avec ses éléphants. Car, une fois établies sur les côtes, au pied même des montagnes, des Alpes, les grandes civilisations méditerranéennes étaient contraintes de les franchir. Raisons commerciales, raisons politiques, raisons stratégiques, raisons scientifiques aussi. Rome ne se sentit en sécurité dans sa péninsule que lorsqu'elle eût réussi à occuper les Alpes, à vaincre les *Retii immanes*. C'est ainsi que les Alpes ont fait pénétrer la civilisation méditerranéenne, la civilisation gréco-latine du sud au nord. Elles ont donc été les grandes formatrices de la civilisation méditerranéenne en civilisation européenne.

Les Alpes, les montagnes sont, parmi les causes et les conditions naturelles qui ont présidé à la naissance et au développement de cette civilisation européenne, l'élément d'unité, de stabilité. Elles unissent, en effet, et coordonnent toutes les parties vitales, essentielles de l'Occident : au nord, le monde germanique, au sud, le monde latin; à l'ouest, le monde gallo-français; à l'est, le monde slave et le monde grec. Elles les rapprochent et les relient sans les forcer à se confondre. Leurs passages et leurs vallées sont les canaux distributeurs des échanges et des influences. Ce n'est pas un hasard — l'histoire ignore les hasards — ni un accident, si, dans les Alpes centrales, autour de ce Saint-Gothard d'où les eaux se séparent, mais où les langues et les races se rejoignent, s'est formée la Confédération suisse, avec ses quatre langues, l'allemand, le français, l'italien et le réto-roman. La Suisse, par son fédéralisme de vallée, sa culture intermédiaire et composite, est le nœud même de l'Occident.

Enfin, les Alpes sont un élément de conservation. Sans elle, l'Europe belliqueuse et dynamique, toujours en mouvement, toujours en transformation, se serait défaite et dispersée. Les quelque huit millions d'Européens qui peuplent la région des Alpes appartiennent à des races, à des nationalités différentes; ils parlent des langues différentes. Mais on retrouve chez ces Alpicoles, comme on eût dit au XVIII^e siècle, un fonds commun. Ce fonds, c'est la fidélité, l'attachement parfois routinier à la tradition, l'enracinement au sol natal, la prudence et le courage réunis, une certaine lenteur d'esprit, un réalisme parfois terre à terre, la méfiance à l'égard de ce qui est étranger et de ce qui est nouveau, le particularisme local, la volonté de défendre son originalité propre, ses vieux privilèges et ses vieilles libertés. Ce sont là, précisément, les vertus conservatrices, les aspects humains de la stabilité.

* * *

Ne chantons point la seule louange des Alpes. Les autres montagnes européennes attendent aussi la leur. Mais qu'en dire, sinon encore citer Reclus :

« Comparé à celui des Alpes, le rôle des autres chaînes de montagnes, dans l'histoire de l'Europe, est tout à fait secondaire et n'a qu'une importance locale. D'ailleurs, l'action qu'elles ont exercée sur les destinées des peuples n'est pas moins évidente. Ainsi les Norvégiens et les Suédois ont pour mur de séparation les plateaux et les glaces des Alpes scandinaves; au centre de l'Europe, le bastion quadrangulaire des montagnes de la Bohême, tout peuplé de Tchèques et presque entouré d'Allemands, ressemble à une île qu'assiègent les flots de la mer. En Angleterre, les monts du Pays de Galles et ceux de la Haute-Ecosse ont protégé la race celtique contre les Anglo-Saxons, les Danois et les Normands; de même en France, c'est à leurs rochers et à leurs

(1) Voir la *Revue catholique* des 12 et 19 avril 1940.

landes que les Bretons doivent de n'avoir pas été complètement francisés, et le plateau du Limousin, les monts d'Auvergne, les Cévennes sont la principale cause du frappant contraste qui existe encore entre les populations du nord et du midi. Après les Alpes, les Pyrénées sont de toutes les montagnes d'Europe celles qui ont offert le plus grand obstacle à la marche des nations; elles eussent été jusqu'à nos jours l'infranchissable rempart de l'Espagne, si elles n'avaient été faciles à tourner par leurs extrémités voisines de la mer.

Quant aux vieilles montagnes centrales, dont la surface de la France et celle de l'Allemagne sont toutes incrustées, elles décrivent des Cévennes aux Sudètes, en passant par les Ardennes, l'Eifel, le Westerwald et le Hartz, un vaste demi-cercle : le dernier remous des Alpes. En effet, le plissement des chaînes alpines a eu pour effet, pour citer une fois de plus M. Blanchard, de relever, ressusciter et rajeunir un certain nombre d'anciens massifs depuis longtemps arasés et réduits en pénéplaines. L'image est celle d'une lourde plaine tombée au centre d'un étang et provoquant jusqu'aux extrémités de celui-ci des cercles concentriques dont le dernier vient mourir en se brisant sur les bords. Le rôle de ces montagnes faciles à contourner, aisément pénétrables, est d'assurer autour d'elles la fertilité du sol, fécondé par leurs dépôts, de maintenir les plaines voisines à l'abri des vents, d'enrichir le sous-sol de minerais, et de permettre, grâce à leurs faibles altitudes à la vie humaine de s'installer souvent jusques sur leurs sommets. « Ce sont, dit encore M. Blanchard, les montagnes les plus humaines de l'Europe. »

Le climat

La dernière des conditions naturelles qui ont rendu possible la civilisation européenne, c'est le climat. La dernière, et la plus importante.

Ce climat, c'est encore à la mer que ce continent en est redevable, à la Méditerranée, mais surtout à l'Atlantique.

On a reconnu depuis longtemps qu'un climat tempéré, humide, relativement égal, est le seul propice à la naissance et au développement d'une civilisation complète, supérieure. Dès le XVIII^e siècle, l'abbé Dubos, Montesquieu, Albert de Haller — pour ne citer que ces trois noms — avaient esquissé une théorie du climat. Ils avaient essayé d'expliquer son influence sur les formes de gouvernement, sur les arts et sur les mœurs. Plus tard, les historiens et les géographes ont relevé que les grandes civilisations orientales : Egypte, Asie mineure, Mésopotamie, Perse et même les Indes, et même la Chine, eurent pour berceaux, pour zones de développement, des régions subtropicales ou tempérées. En effet, ces régions conviennent à l'agriculture intensive, grâce à laquelle on passe de l'existence pastorale et nomade à la vie sédentaire qui est seule créatrice, on quitte la tente pour la cité, on s'élève du clan à l'empire.

Le fait qu'elle est à égale distance du Pôle et de l'Equateur, entre les trente-sixième et soixante-dixième parallèles place déjà l'Europe dans la zone tempérée. Mais un renforcement exceptionnel lui est venu de la mer. La Méditerranée est une mer chaude à température constante : d'où, en hiver, le réchauffement souvent intense de la région côtière. Humide en hiver, le climat méditerranéen est sec en été. En revanche, celui de l'Atlantique est constamment humide. L'Atlantique est une nappe d'évaporation beaucoup plus étendue et active que celle de la Méditerranée. Les vents d'ouest s'y chargent d'humidité. Cette humidité vient se résoudre en pluie jusqu'aux plaines de l'Europe orientale où un autre climat défavorable à l'homme, celui-là, commence. Enfin, grâce au Gulfstream, l'Atlantique se trouve être, elle aussi une mer chaude.

C'est pourquoi l'Europe occidentale connaît une température plus égale et une humidité plus grande que ne le comporterait sa latitude extrême. D'où un contraste frappant avec l'Amérique du Nord. A latitude égale, la côte atlantique de celle-ci est longée par un courant froid d'origine polaire, cependant que la côte atlantique de l'Europe est baignée par un courant d'eau tiède. Pour l'Europe septentrionale, ce phénomène supplée à la chaleur directe des rayons solaires.

Dans la température annuelle comme dans le régime des pluies, l'Europe présente une unité de climat qui ne se rencontre nulle part ailleurs sur le globe. Elysée Reclus écrit : « Le climat de l'Europe est donc celui qui offre le plus d'unité dans son ensemble et de pondération dans ses contrastes. Les courants océaniques, les vents, les froidures, les pluies et les cours d'eau ont sur ce continent des allures régulières et modérées qu'ils n'ont point dans les autres parties du monde. Ce sont là de grands avantages dont les peuples ont profité dans leur histoire passée et dont ils ne cesseront de bénéficier dans l'avenir. Tout petit qu'il est, le continent d'Europe est pourtant celui qui présente de beaucoup la plus grande surface d'acclimatation facile. De Russie en Espagne, de Grèce en Irlande, les hommes peuvent se déplacer sans grand danger; grâce à la douceur relative des transitions, les nations venues du Caucase ou de l'Oural ont pu traverser les plaines et les montagnes jusqu'au bord de l'Atlantique et s'accommoder partout au milieu qui les entourait. Le sol et le climat, également propices aux hommes, les maintenaient dans la plénitude de leurs forces physiques et de leurs qualités intellectuelles; dans toutes les contrées de l'Europe, le peuple en marche retrouvait une patrie. Ses compagnons de travail, le chien, le cheval, le bœuf, ne l'abandonnaient point en route, et la semence qu'il avait apportée levait en moisson dans tous les champs où il la déposait. »

D'une manière toute rustique, en son allemand du XV^e siècle que je m'essaie à reproduire ici, le vieux Sébastien Münster avait déjà écrit en 1567 dans sa *Cosmographie* : « Europa est un pays merveilleusement fertile et a un air naturellement tempéré, un ciel doux, et il n'y a dedans nulle pénurie de vin et d'arbres fruitiers. En sus, c'est un beau pays, bien orné de villes, châteaux, villages, et a un peuple viril, qu'elle surpasse Asia et Africa. Elle est partout habitée par les hommes, excepté une petite partie où à cause du froid on n'aime pas volontiers à demeurer, du côté de minuit. Il y a aussi des régions occupées tout à la ronde par d'âpres montagnes, et là il est dur de rester. Mais là où c'est plat, c'est un bon pays, et y croissent toutes les choses avec une telle abondance qu'on peut avec cela venir au secours des gens qui sont dans les montagnes. »

Conclusion

Qu'est-ce l'Europe, géographiquement ?

Le plus petit des continents. Le plus petit, mais le mieux situé : le centre, le foyer du monde.

Un continent qui n'en a point les dimensions. Mais le seul qui soit à la mesure de l'homme.

Un continent mal détaché de l'Afrique et de l'Asie; une péninsule, une presqu'île de l'Asie. Mais, de toutes les parties du monde, celle qui a le plus de force et de caractère.

Les dimensions de l'Europe, la notion d'Europe se réduisent encore par ce fait de géographie physique et humaine : ce plus petit des continents est divisé en deux parties physiquement égales, mais inégales humainement, celle de l'Orient et celle de l'Occident.

L'Europe orientale n'est qu'un prolongement de l'Asie : l'Eurasie. Le seul foyer de la civilisation européenne, la seule Europe européenne, c'est l'Occident.

Unité dans la diversité, équilibre entre les forces, mesure entre les contrastes, nuances entre les extrêmes, personnalité des composants dans la personnalité de l'ensemble : tels sont les traits essentiels de l'Occident.

L'Europe occidentale est la fille de la mer : la mer l'a libérée de l'Asie. Elle a reçu sa civilisation de la Méditerranée; elle l'a répandue sur le monde par l'Atlantique.

Merveilleuse coopération entre la mer et la montagne, et les plaines, et les fleuves; et ce climat tempéré qui féconde le sol sans jamais l'épuiser, qui permet à l'homme de vivre partout et partout de faire vivre : ces conditions naturelles qui ont fait de l'Europe la terre de l'homme, le milieu le plus propice à la naissance et au développement d'une civilisation supérieure, universelle.

L'Europe, dit Auguste Himly, est « le chef-d'œuvre artistique de la création. »

Physiquement, l'Europe, qui est le seul continent articulé semble déjà l'œuvre de l'intelligence plus que de la nature.

L'Europe, c'est le continent de l'esprit, le continent qui doit sortir de soi-même, celui de l'expansion et de la conquête, de la découverte et de la colonisation. L'Europe est née impériale. Elle a été créée pour être le globe. Voyez sa ligne de force sortir de l'Asie pour se tendre vers l'infini par dessus l'océan.

Les autres continents sont lourds et immobiles. Même sur la carte, l'Europe semble bouger. Son dessin est évocateur. Strabon la comparait à un dragon; Camoens, à un corps humain dont la péninsule ibérique serait la tête avec le Portugal pour front. Les anciens géographes, durant l'époque de transition entre le Moyen-âge et la Renaissance, voyaient en elle une image de la Vierge : une Vierge couronnée, pour tête l'Espagne, pour cœur la France, pour bras et mains la Grande-Bretagne et l'Italie, l'une avec le globe et l'autre avec le sceptre; une Vierge dont la plaine russe se perdant au fond de l'Asie obscure, représentait la robe aux vastes et vagues plis.

La Vierge chrétienne qui a conçu par l'Esprit.

GONZAGUE DE REYNOLD,
Professeur à l'Université de Fribourg,
Membre suisse de la Commission
de Coopération intellectuelle
de la Société des Nations.

En quelques lignes...

Premier soleil

Et quel soleil dominical!

Le matin, comme nous revenions — très tôt — de la messe, des brumes prometteuses découvraient, en s'effilochant, un large ciel bleu. Dans un parterre flambant neuf des jacinthes mettaient leur bigarrure. Le facteur apportait ces lettres du Bon Dieu dont parle la chanson d'avril.

Aussi, pour assister à l'éveil des buissons et des nids, tous les vélos, tous les tandems, tous les nickelages de ces machines bien réglées à deux, à trois, à quatre roues faisaient des éclairs et prouesses dans la même direction du Bois.

Le Bois est en retard sur cette invasion pacifique. Tout ce qu'il peut donner, c'est quelques anémones sylvies et de toutes jeunes pousses vernissées d'hier. Mais les Scouts, Guides et Lutins n'ont que faire des frondaisons. Il leur suffit que, pour les

parties de cache-cache, le bûcheron ait abattu le hêtre droit et empilé les rondins par décastères. C'est alors que Loup bleu peut jouer des niches à Cigogne agile et que Lapin sauteur a tout loisir de dépister les ruses de Furet tracassant.

Il faut avouer que ce programme d'éducation du caractère en pleine nature nous change avantageusement des après-dîners interminables dans le salon naphthaliné de la tante Amélie. La « vie de famille » ne doit point signifier, pour l'enfance en geôle, privation d'air, de soleil, des petits amis prompts au jeu. Précisément, tout au fond de la combe où craquent sous le pied les feuilles mortes, les grandes ailes de la cornette d'une Sœur de Saint-Vincent volètent, agiles, entre les troncs. D'une main sûre, la Petite Sœur des orphelines lance la balle au loin. Et ce sont des cris joyeux, des rires, des appels à tue-tête. Il est bon de se dire, en voyant défiler, au pas, derrière le panonceau de la patrouille, douze Louveteaux aux joues rougies par l'air de Boitsfort, que les taudis de la rue Haute et de la rue Blaes feront moins de prétuberculeux, moins de rachitiques.

Vers les 6 heures, c'est, par tous les sentiers, le retour — à sens unique — vers les tramways qu'envahiront des relents fort définissables de sueur chaude et d'eau de Cologne à bon marché. Toutes les guinguettes font, pour un dimanche, fortune. Le fromage blanc est épuisé; inutile de commander l'anguille au vert! Cependant, les gosses, résignés aux suprêmes taloches et gronderies, aspirent, par petites gorgées, la limonade citronnée qui rallie — miracle de l'acidulé et du colorant combinés! — la quasi unanimité de leurs préférences.

On aura bien dormi, dedans Bruxelles, la nuit du dimanche 21 au lundi 22 avril 1940.

Sur un portrait

On me l'a remis, ce matin. C'est, en hors-texte et pour l'illustration d'un pieux *In memoriam*, la photographie du chanoine Remy, notre vieux maître.

Etonnant document, arraché à la modestie presque agressive de celui que nous regrettons par l'objectif aussi indiscret que bien inspiré du chanoine Draguet!

On sait à quel point le professeur de philologie classique dont les leçons subjuguèrent des générations d'étudiants louvanistes poussait le scrupule de l'effacement volontaire. De même qu'il s'était dérobé à tout ce qui pouvait ressembler, de près ou de loin, à une manifestation d'hommage académique, le fidèle servant du *decet* de la *puccitia* s'était toujours refusé à poser devant le photographe. Il fallut user de ruse. Mais lui qui connaissait sur l'ongle toute la liste des « stratagèmes » antiques recueillis par Frontin, sans doute eût-il froncé les sourcils, plissé le front, s'il avait pu deviner que l'offrande d'une *editio princeps* ne devait servir qu'à détourner — un instant — son attention des préparatifs de l'insidieuse mise au point.

Le voici devant nous, *sub specie æternitatis*! Le voici, inoubliablement fixé dans cette quête de la vérité philologique — et de la vérité morale, aussi — par le truchement du beau livre! Et son front est plissé : mais par l'effet de quelque ferveur qui s'étonne. Les sourcils froncés disent, par-dessus les verres ronds du binocle légèrement incliné, la « disponibilité » du savant en face des mystères du texte.

Ce qui est admirable, dans cette photographie plus éloquente que n'importe quel portrait, c'est la lumière. Elle vient tout entière, dirait-on, du livre tenu à pleines et fermes mains. C'est le texte latin qui irradie. Et le vieillard n'est plus dans l'ombre de la vie, du moment qu'il se retrempe et se rajeunit aux sources les plus pures de l'humanisme qui n'a point de rides.

Mais j'aime aussi le pli, un tantet sarcastique, de la bouche.

Et j'évoque (et tous ceux qui eurent la joie d'entendre le commentaire de Tacite, l'année même où Louvain la martyre se relevait de ses ruines, l'évoqueront avec moi) le patriote sans peur et sans reproche qui prenait prétexte du chapitre de la *Germania* pour clouer au pilori les Barbares toujours pareils à eux-mêmes, à leurs vexations et exactions.

Charles Péguy a fait dire, quelque part, à Dieu (*Dieu et les Français*) : « ... *J'aime mieux un saint qui a des défauts qu'un neutre qui n'en a pas.* » C'est cette phrase que je retrouve, il m'a semblé, sur les lèvres du chanoine Remy, l'honnête homme qui savait encore mépriser.

Eloge de la sérénité

Je recopie, sans y changer une virgule, ces quelques phrases de Montherlant :

« *A Paris, devant mon domicile, il y a une librairie. Sur les six heures du soir, elle est envahie, non seulement en temps d'événements exceptionnels, mais en tout temps, par des personnes aux visages avides. Le trésor que convoient ces personnes, c'est la sixième édition d'un journal du soir. Il ne s'agit pas de la quatrième; elle est là; ils la méprisent. Il n'y a que la sixième qui vaille quelque chose. Mais elle n'est pas arrivée. Alors les gens s'assoient dans le magasin, certains attendent devant la porte, d'autres s'en vont, puis reviennent après un instant, et demandent avec un air égaré « : Elle n'est pas encore là? » Enfin apparaît le cycliste; il est entouré, assailli. Les gens s'en vont, retranchés de tout, faisant des arrêts sur le trottoir, la tête enfoncée dans leur feuille, comme celle d'un cheval dans sa musette. Mais qu'en dirait le cheval? »*

Ceci est daté du 8 mars 1935. N'avez-vous pas retrouvé, à travers la caricature cinglante qu'en fait Montherlant, les lecteurs hâtifs, passionnés et dangereux des communiqués sur la bataille de Scandinavie?

Tout ce que nous savons, depuis bientôt quinze jours que l'Allemagne déclencha son nouveau coup de force, c'est que nous ne savons rien. Des plans mirifiques ont été couchés sur le papier par les stratèges des salles de rédaction. Tel qui n'a jamais vu un fjord que dans les Actualités cinématographiques de Pathé-Journal (cocorico!) se flatte d'amener de Narvik à Trondjhem et de Nasos à Elverum des centaines de tanks multipliés par des douzaines d'illusions. Comme si nous n'avions pas payé (car la moindre gazette vaut ses huit ou dix sous) pour apprendre que l'imposture est le pain quotidien des agences internationales — de toutes les agences — faites pour assouvir, au gré des passions politiques ou des intérêts ou des deux, les curiosités intempestives du lecteur moyen!

« *Si l'on veut admettre* », dit encore Montherlant, « *que la plupart des informations que nous recueillons dans le monde ne nous viennent pas de première, mais de seconde ou de troisième main, et qu'en cours de route elles se sont vidées à chaque relais d'un peu de vérité, on appréciera ce qu'il reste de la précieuse substance dans l'opinion qu'au bout du compte nous faisons nôtre.* »

L'homme heureux n'est plus celui qui n'a point de chemise : le plus heureux des hommes, en ces temps de disgrâce, serait celui qui, ayant renoncé à l'invention diabolique du Journal parlé, n'ouvrirait plus, pendant six semaines ou six mois, les gazettes...

... Ce qui ne m'empêchera pas (je m'en accuse et, d'avance, j'en rougis) de me poisser les doigts, tout à l'heure, à l'encre humide de la « dernière » : la sixième chère aux gogos de Montherlant, celle qui vient, comme s'égosille le crieur malin, de sortir de presse...

L'importance économique des pays scandinaves

Le Cheval pâle de l'Apocalypse a, pour la seconde fois, pris son affreux galop vers le Nord. Nous plaignons, après les Finlandais héroïques, les Danois submergés, les Norvégiens qui se sont ressaisis. Notre vœu de meilleure chance s'adresse aux Suédois à qui, depuis Astrid, la Reine au sourire, nous lient tant de souvenirs.

Il est intéressant de faire le point de la situation économique. Que peuvent espérer les belligérants d'une main mise sur la Scandinavie?

C'est la question du minerai de fer qui, au tout premier plan, commande, chacun le sait, la bataille du Nord. La Suède, à elle seule, produit 14 millions de tonnes (contre 1,5 million de tonnes, pour la Norvège) d'un minerai d'une teneur exceptionnellement élevée. Les trois quarts de cette production viennent du fameux Malmberg, en Laponie. L'Allemagne importait, tant de Norvège que de Suède (mais dans des proportions infiniment différentes), 12 millions de tonnes de ce minerai de fer sans quoi la guerre moderne est une impossibilité. On voit donc quel est le jeu hitlérien : il s'agit — tout simplement — d'alimenter les forges de Vulcain.

Les pays scandinaves sont les grands fournisseurs (pour les 85 % de l'exportation mondiale) de la pâte de bois et de la cellulose. Ici encore, l'Allemagne est un de leurs principaux clients. Et si elle faisait venir de Scandinavie les 60 % de son minerai de fer importé, elle était tributaire du Nord pour les 80 % du bois et de la cellulose qu'elle consomme. On n'ignore pas que cette dernière matière entre dans ce que les économistes appellent, d'un euphémisme ingénu, les « fabrications de guerre ». Sans doute l'Allemagne caporalisée pourra-t-elle réduire le nombre et le format de ses journaux, comprimer ses livres : il lui suffira des rodomontades de Ferdonnet et de lord Haw-Haw. Toujours est-il que la privation des quatre cinquièmes du bois et de la cellulose importés influencerait fâcheusement sur l'économie du Reich.

On en peut dire autant pour l'huile de baleine. C'est encore la Scandinavie (la Norvège surtout) qui la fournissait à l'Allemagne, dans la proportion de 98 %. Or les enfants perdus du commodore Bonte, isolés à Narvik, ne réussiront pas à ramener dans les ports de la Baltique les précieuses cargaisons de lubrifiant.

En faisant main basse sur le Danemark, Hitler a conquis du beurre et des œufs. Mais il fut un temps où la propagande s'ingéniait à démontrer aux estomacs allemands qu'un peuple qui monte se satisfait plus volontiers de canons que de tartines beurrées. Pour fabriquer des canons il faut avoir accès au Malmberg. Si le slogan allait se retourner contre l'agence Goering-Goebbels?... L'histoire du boomerang, quoi!

La revue catholique des idées et des faits

la revue belge d'intérêt général la plus vivante,
la plus actuelle, la plus répandue.

Elle renseigne sur tous les problèmes religieux,
politiques, sociaux, littéraires, artistiques
et scientifiques

En marge de la liberté de conscience

Le très bel article que TESTIS a publié la semaine dernière en cette revue, et où les faits sont analysés avec tant de souplesse objective qu'ils fleurissent spontanément en méditation philosophique sur la situation présente, nous incite à nouveau à faire porter la réflexion sur le problème de la neutralité. *On en reparle* aujourd'hui : les grosses unités du vocabulaire philosophique : droit, civilisation, conscience universelle, liberté, sont lancées contre les petits pays assez neutres, c'est-à-dire *assez forts*, pour ne point subir le sort du Danemark ou de la Norvège et se laisser attirer dans l'orbite des grandes puissances. Une fois de plus, le « bourrage de crânes », en ce qu'il a de plus abject, recommence : intoxiquer la raison, la griser de mythologie, profiter de sa déchéance — proclamée « héroïsme » du sommet de l'ivresse — pour déclencher en nous, en chacun de nous, et particulièrement en cette masse amorphe, passive et explosive, qui sert en démocratie décadente aux louches manœuvres politiques, *le réflexe exclusivement sentimental qui nous entraînera dans la guerre.*

Il faut distinguer en effet trois espèces de neutralités que certains esprits s'obstinent à brouiller à plaisir, en fonction d'ailleurs de ce confusionnisme intégral qui caractérise l'intelligence déviatisée :

1° *La neutralité sentimentale* qui toucherait nos affections, nos goûts, nos tendances, nos inclinations, disons même les instincts enfouis dans notre subconscient héréditaire, et qui nous tournent, avec une sorte d'automatisme, vers l'un — vers un seul — des belligérants : la France. Cette espèce de phototropisme humain est la conséquence directe de notre position géographique et historique : c'est la matérialisation de multiples facteurs dont les plus importants sont la langue, la religion et, à un titre plus évanescent mais essentiel, un certain style de vie, qui nous sont communs avec la France et qui composent, avec d'autres éléments, ce qu'on pourrait appeler, pour faire bref, notre mentalité belge originelle. Depuis deux millénaires nous avons subi, Flamands et Wallons, à des degrés divers, l'influence de Rome, puis de la France : nous avons filtré et intégré ce rayonnement à notre substance nationale, nous nous sommes nourris de cette lumière et, sans altérer notre originalité, elle s'est incorporée à nous. Actuellement encore, en dépit de son affaiblissement et des absurdes conditions sociales et politiques qui l'accablent et la pervertissent de plus en plus depuis un siècle ou deux, nous nous tournons instinctivement vers elle. De ce point de vue, il est évident que, dès avant les hostilités, les Belges ne pouvaient pas être sentimentalement neutres. Nos sympathies vont vers la France d'abord, puis, indirectement, vers son alliée la Grande-Bretagne. Il n'est guère de Belges qui souhaiteraient la victoire de la Germanie. Nous *sentons* (j'insiste sur le mot) que des influences germaniques — surtout d'ordre physiologique ou somatique — agissent sur nous, font partie de notre être, mais nous devinons aussi ce que leur triomphe nous ferait perdre. Nous savons qu'elles ont contribué, elles aussi à notre formation, mais nous nous gardons de les laisser prendre un empire souverain sur notre esprit.

La cause est entendue. Elle le serait encore, même si 1914-1918 n'avait pas eu lieu et malgré les brimades françaises, les appétits de Napoléon III, la guerre des Paysans, et le reste. Nous commu-

nions avec la France dans telle couche profonde, invisible à l'œil nu (quelle que soit la pénétration de l'analyse), de l'espace et du temps. Toutefois, le propre du sentiment, si noble soit-il ou si profondément humain, est d'être dirigé par la raison. Dès qu'il s'isole, il se pervertit : tel est le sens de l'aventure romantique. Une non-neutralité sentimentale qui se refuserait aux contraintes de l'intelligence et du réel *différencié* serait rapidement pernicieuse. Dès lors, cette solidarité incontestable ne va pas jusqu'à l'identité : deux plantes qui poussent dans la même terre ne sont pas nécessairement les mêmes, en dépit des traits communs dus à leur alimentation commune. Ensuite, et quelque bel apologue, à la manière de Platon, pourrait ici nous symboliser l'idée, un sol exige d'être cultivé selon certaines règles inspirées de sa nature; s'il prend au jardinier la folie de le négliger, de le farcir en tel endroit d'engrais étrangers qui l'excitent et le stérilisent, s'il lui plaît même de transplanter l'arbre dont le feuillage tamisait sur l'autre la lumière, dirons-nous encore que persiste et se prolonge indéfiniment la solidarité? Tel est cependant le rôle du jardinier révolutionnaire en France (1).

2° *La neutralité morale*, ou celle qui s'incarne dans nos mœurs, dans notre comportement public, dans nos attitudes, nos réflexions, nos relations sociales, etc..., et qui est *raison* immergée dans notre vie quotidienne : raison nationale, raison civique, raison qui envisage, en un problème qui met en jeu l'existence même de la patrie, toutes les données, raison attentive non pas à l'Idée abstraite, mais à l'Action concrète où la Morale commence seulement à vivre. Or, placée *hic et nunc* devant l'Événement tragique, que dit cette raison? La réponse n'est pas douteuse : « Je ne suis pas née au terme d'un long enfantement pour périr en ma fleur, je suis née pour être *ce que je suis*, pour persister dans mon être, pour réaliser ma destinée. Un peuple, une nation, un pays n'ont pas les mêmes devoirs moraux qu'un individu parfois obligé au sacrifice de sa vie : le soutenir, c'est verser dans l'erreur totalitaire, abîme où vient s'engouffrer tout individualisme politique. La loi morale à laquelle je me sou mets et que j'incarne est plus complexe et plus souple : l'individu est destiné à mourir; ma fonction est de *durer*, de lier génération à génération, d'assurer les possibilités de tous ceux que j'abrite. Il n'est rien pour moi au delà du *bien commun* où tous se joignent. Mon devoir suprême est de préserver cela et rien que cela. La société internationale et ses lois ne sont rien si moi, nation, je n'existe d'abord en perfection. Toute fédération m'exige, comme la famille exige des hommes achevés et non des êtres mutilés, amputés d'organes essentiels. Je ne suis à tous que si je suis moi. »

Salus patriæ suprema lex. Qui ne comprend que la neutralité morale, c'est-à-dire délibérément acceptée par la raison et voulue comme règle de nos mœurs, répond à l'essentielle conscience nationale de *soi* et coïncide avec le *patriotisme*? On le devine : des « libéraux » ou soi-disant tels qui ne veulent aucun intermédiaire réel entre leur individualité hypertrophiée et l'Idée pure qui masque leurs désirs égoïstes; des socialistes chez qui l'internationalisme idéologique a obturé la vigueur personnelle; des démocrates chez qui les remous viscéraux tiennent lieu d'intelligence; des chrétiens dévoyés qui sacrifient la nature à une véritable idole surnaturaliste et qui croient que Dieu parle par

(1) N'insistons pas sur ce point névralgique qui fait souffrir notre sympathie pour la France. Faute d'avoir opéré l'essentielle discrimination entre le message de la France tout court et le message de la France révolutionnaire, un certain Victor Larock, professeur d'athénée, paraît-il, insulte dans *Alerte* (n° 3) l'auteur des *Responsabilités de la guerre de 1939*, Fabricius. Renonçons à débrouiller l'écheveau qui tourbillonne en cette tête confuse, mais signalons que ce fonctionnaire de l'Etat en profite pour attaquer de biais notre neutralité. Posons-lui les trois questions que le chef du gouvernement nous prescrit : 1° Etes-vous mobilisable? 2° Vous êtes-vous battu en 1914-18? 3° Combien avez-vous de fils à l'armée? Les réponses sont, paraît-il, négatives. Il s'agirait d'un jeune célibataire excité.

leur bouche. Leur tactique est partout semblable : *confondre* et en l'occurrence *confondre la neutralité sentimentale et la neutralité morale pour atteindre et blesser à mort la neutralité juridique*. Sans doute notre bon sens national est solide, mais il est nécessaire, il est souverainement utile de voir clair aujourd'hui en sa conscience afin de résister à l'universelle tentative d'obscurantisme moral qui pousse vers nous sa pointe et qui vise à *désincarner* toutes nos vertus, à les détacher de la réalité concrète où elles vivent, à les transformer en d'enivrantes abstractions. La confusion du sentiment et de la morale s'opère *toujours* par le truchement d'une morale abstraite et prétendument universelle. Grattez les « principes », disait brutalement tel doyen de Faculté de chez nous, et vous trouverez « la pièce de cent sous ».

Est-ce à dire que la neutralité morale nous interdit de *juger* les adversaires en présence? Ce serait absurde de le supposer. C'est notre droit, c'est notre devoir. Mais en gardant toujours les yeux fixés *sur l'objet : la patrie*. Voilà notre critère humain, notre seul critère humain. La vérité à dire n'exclut pas la prudence, car encore une fois, seul l'objet compte. Notre jugement s'inspire de lui et, en ces circonstances qui le menacent, de sa sauvegarde.

3^o *La neutralité juridique*, position adoptée par un gouvernement en cas de conflit, et dont la claire notion ne demande aucun commentaire, du moins chez ceux qui ne font point partie des sphères dirigeantes : vous et moi.

* * *

Notre neutralité morale commande notre non-neutralité sentimentale et notre neutralité juridique : elle les plie à ses injonctions, elle détermine leur expression et leurs limites, car sa règle est la raison — non point la raison logique et vide, mais la raison plongée dans la réalité concrète qui nous entoure et qui va jusqu'à la racine de notre être — et le propre de la sage raison est d'ordonner. C'est clair. C'est précis. C'est, croyons-nous, irréfutable. A la lumière de cette distinction, nous pouvons *juger* l'offensive que livrent chez nous certains journaux dont le moins qu'on puisse dire est qu'ils paraissent intéressés à l'un ou l'autre camp plutôt qu'à la Belgique. Les uns exagèrent au delà de toute mesure notre non-neutralité sentimentale; les autres durcissent notre neutralité juridique; les uns et les autres méconnaissent, à des titres divers, notre neutralité morale et les liens qui l'unissent aux formes accessoires qu'elle peut prendre.

Le cas d'*Alerte*, évoqué par TESTIS est à cet égard significatif. Il retiendra notre attention, car le confusionnisme que cet hebdomadaire stimule n'a sans doute, du moins en Belgique, rien de comparable. *Alerte* veut nous faire aimer la cause des Alliés. Mais la manière? Remarquons qu'il existe deux façons de souhaiter la victoire de la France et de l'Angleterre, dont l'une n'entre pas dans les vœux d'*Alerte* et aboutit d'ailleurs en fin de compte à ruiner la non-neutralité sentimentale qu'elle s'acharne à exalter. La première revient à dire : aussitôt après la victoire, et même dès maintenant, « on recommencera » l'entreprise avortée de 1918. Les belles utopies apparaissent de tragiques erreurs parce qu'elles n'ont pas réussi. On n'y a pas mis assez de ferveur. On sera plus énergique cette fois. Le « droit », la « civilisation », la « liberté », au sens bien entendu démocratique des mots et avec tout leur arôme jacobin, quarantehuitard, wilsonien, seront restaurés partout, même et surtout en Allemagne. La seconde consiste à espérer que l'épreuve actuelle qui s'abat sur la France et sur l'Angleterre leur dessillera les yeux et débarrassera les deux plus beaux pays du monde, ici d'un capitalisme égoïste, là d'une clique parlementaire, ici et là des chimères pseudo-idéalistes dont le seul rôle est de cou-

vrir la corruption de leurs adeptes. Une paix de compromis, en dépit de son instabilité, est indubitablement préférable pour tous les pays neutres à la première de ces solutions. L'attitude franco-britannique à l'égard de la Russie n'a fait que confirmer en beaucoup d'esprits cette impression naissante : elle a créé en eux la conviction que la neutralité constitue un cordon sanitaire nous isolant de l'hypocrisie idéaliste d'une part, de la brutalité matérialiste de l'autre, ou, en mettant les choses au mieux, de l'indécision érigée en système et de la violence considérée comme un dogme. Il faut avoir le courage de le dire : un triomphe rapide — d'ailleurs exclu — de la France et de l'Angleterre, demeurées infestées par une idéologie libérale qui dissimule les pires turpitudes, ne serait guère moins désastreux pour les petits pays neutres que la victoire — tout aussi improbable — de la barbarie prussienne. Dans les deux cas, ce serait la mort : ici par étranglement, là par décomposition interne et par recrudescence d'une maladie dont déjà nous sommes atteints et que son extension rendrait plus virulente encore.

Ces réflexions ne sont pas une parenthèse. Elles soulignent la persistante maladresse de la propagande franco-britannique dont *Alerte* est un des meilleurs spécimens. Tout homme qui réfléchit est immédiatement convaincu, dans un éblouissement d'évidence, que la guerre ne sera gagnée et surtout la paix intérieure de l'après-guerre ne sera maintenue que par de massives restrictions ou, pour mieux dire, par un changement radical de cette *liberté* dont on nous dresse devant les yeux le mirage trompeur. Si les hommes politiques français et anglais ne s'en sont pas aperçus, il est fort à craindre que leur aveuglement ne conduise leur pays à un désastre dont l'Europe et le monde pâtiraient pour des siècles. Tout se passe comme si la France, l'Angleterre à un titre moindre (car elle est restée traditionnellement aristocratique) et la plupart des nations neutres tels que ces pays les souhaitent, étaient semblables à un malade, en proie à une grave crise d'éthylomanie, qui verrait dans son délire les fantômes menaçants (trop réels, hélas! en l'occurrence) *suscités par ses abus*, et qui prétendrait se guérir, sinon par des perspectives d'ingestion d'alcool, du moins par une apologie de l'ivresse publique.

La déclaration d'*Alerte* sur l'impossible neutralité morale et sur la possible neutralité politique relève du même déconcertant et mortel libéralisme. Non seulement elle fournit des armes à un adversaire qui peut se trouver un jour en mal de prétextes pour nous attaquer, mais encore elle contribue à nous faire perdre cette conscience de soi et de nos propres intérêts sans laquelle il n'est point de patriotisme. Rien ne paraît plus clair dans l'abstrait que pareille distinction. Mais résiste-t-elle à l'examen? Si on l'incarne dans le concret où elle doit vivre et engendrer des conséquences qui dépendent de son principe, — à peine d'être un pur *flatus vocis* —, elle revient à placer la vie publique de l'homme sous le signe de l'hypocrisie : en se plaçant alternativement sur le plan du citoyen et sur le plan de l'individu, on prétend échapper aux effets qu'entraîne l'attitude adoptée. En d'autres termes, je me refuse à prendre les responsabilités que j'assume comme citoyen d'un petit pays exposé à tous les périls de la guerre totale qui l'anéantirait, et je proclame comme individu que *moi* (souligné, évidemment, avec un petit sourire satisfait), et *x, y, z, etc...* ne sommes points neutres, et faisons en sorte, par nos déclarations et notre influence, que les autres Belges ne le soient plus. D'autre part, en m'estimant non-neutre, c'est-à-dire belligérant, en tant qu'individu, je déclare que mes paroles et mes actes n'ont aucune importance et aucun retentissement sur la vie de l'Etat ou sur la situation de la Belgique. On trouverait difficilement, si l'on s'en tenait à cette palinodie inconsciente, une psychologie moins démocratique et moins rousseauiste.

Affirmer que les écrits des journalistes et des députés collaborateurs d'*Alerte* n'ont aucune signification politique et sont œuvre de dillettantes serait toutefois leur faire injure. La plupart d'entre eux ont une mission politique à remplir et veulent jouer un rôle dans la cité présente ou future. La plupart d'entre eux rougiraient d'être assimilés à ces pauvres gens des pays totalitaires obligés d'établir une cloison étanche entre leur conscience et leurs activités publiques. Seul les en sépare le fait que leur « conscience » s'exprime librement au dehors. Distinction purement accidentelle, dirait un philosophe, car le propre de la conscience est précisément l'intériorité : il ne lui est nullement essentiel de s'exhiber. Mais, en fait, cette hypocrisie, consciente ou inconsciente, qui consiste à échanger le masque du citoyen pour celui de l'individu et inversement, prépare une manœuvre qui crève les yeux. Quand tous les Belges auront confondu la non-neutralité sentimentale et la non-neutralité morale, il est trop clair qu'en régime démocratique la conséquence doit suivre : la neutralité juridique devra disparaître. Et là encore la conséquence devra suivre!

C'est donc M. Max Buset, à qui Oxford a dû dispenser les lumières de la logique, qui a raison (1). Pourquoi, se demande-t-il, citoyen d'un pays neutre, ne suis-je pas moralement neutre? Parce que je suis socialiste, répond-il. Il n'est point nécessaire d'invoquer d'autres motifs. Le propre du socialisme est en effet de ne pas distinguer entre l'individu et l'Etat. Seulement, cette identification prend concrètement deux formes : avant l'instauration de la Cité socialiste, l'individu associé à l'individu tend à la conquête de la majorité dans l'Etat de manière à former l'équation : individu = Etat; c'est le stade démocratique; après la réalisation de l'utopie, l'équation se retourne sans changer de sens et devient : Etat = individu; c'est le stade dictatorial. Il est aisé de transposer ce processus dans l'actualité qui nous occupe : de conscience en conscience, la non-neutralité « morale » (fruit de la confusion que nous avons dénoncée) tend à devenir non-neutralité juridique jusqu'au moment où celle-ci engendrera parfaitement celle-là, s'il le faut par la force.

Si nous généralisons encore le problème, nous voyons que la liberté de conscience ainsi comprise tend à dégénérer en pur automatisme sentimental. C'est bien là le cœur de la question. Rien n'est plus rare que cette liberté de conscience pour l'universalisation de laquelle on voudrait nous faire mourir, et qui se mue en son contraire dès qu'elle s'étend au delà de certaines frontières strictement déterminées. Car rien n'est plus rare que la raison attentive à son objet, rien n'est moins aisé à découvrir qu'une volonté morale adéquate aux exigences de sa fin, ouverte, par exemple, s'il s'agit du bien commun de la vie en société, à la lumière prismatisée, polyvalente, hiérarchisée en ses nuances, qui en découle. Paradoxe et scandale pour la raison abstraite, mais vérité de bon sens pour la raison concrète. Car enfin la liberté est dans la raison, et la raison dans la conformité à la réalité. Or dans le domaine politique et particulièrement dans le domaine de la politique internationale, la réalité est si complexe et intègre tant de facteurs qu'elle exige pour lui correspondre une raison soucieuse de toutes les nuances et qui répugne aux schémas simplificateurs de l'intelligence abstraite. Idéologie et diplomatie sont termes qui s'excluent. De deux choses l'une alors : ou la « croisade » actuelle fondée sur de sonores abstractions est bien l'âme de la politique extérieure des Alliés, et elle subira échec sur échec, ou le « droit » de la « civilisation » n'est qu'un camouflage destiné à masquer une manœuvre. Que les Belges aimant la France — et nous en sommes! — se soumettent sans réflexion à l'inspiration qui parcourt l'une ou l'autre branche de ce

dilemme, est incompréhensible : dans un cas ils nuisent à la France, et dans l'autre à la Belgique.

C'est cependant le cas. C'est cependant l'exemple. La loi qui veut que toute exaltation de la liberté aboutisse à la servitude se concrétise magnifiquement ici. Manquer l'objet, c'est manquer de raison et se trouver esclave de ses sentiments et de ses passions. L'atteindre, mais sous la lourde nuée de la propagande, c'est renier sa qualité de Belge et se vendre ou se donner à autrui. Il est vrai qu'on peut cumuler... La confusion de la non-neutralité sentimentale et de la neutralité morale a sa rançon inévitable : le sentiment et ses réflexes remplacent la raison et sa prudence.

* * *

On l'a souvent remarqué : la Liberté est un mot, comme l'Homme et ses droits; ce qui existe, ce sont des hommes infiniment divers et inégaux entre eux, ce sont des libertés variables. Etendre de la même manière la liberté à tout et à tous équivaut à l'asphyxier. Rappelons simplement ici, pour ne point paraître sortir de notre sujet, la trop fameuse égalité des droits revendiquée par l'Allemagne. Où a conduit cette frénésie, à quel désastre, à quel cataclysme peut-elle encore nous mener? Chacun le sait et le dit tout bas qui s'est dépouillé de cette écœurante morale internationale dont nous périrons tous si nous ne l'extirpons en sa racine. La vérité aveuglante, terrassante, est, d'abord, que toute la morale internationale — fondée sur l'histoire, la tradition, la réalité, le souci du présent et de l'avenir — est à refaire, ensuite, et dans le cas particulier qui nous occupe, que tous les peuples ou tous les Etats ne jouissent pas des mêmes droits au libre épanouissement de leur destinée. Les uns, en dépit de toutes leurs défaillances, ont fait la preuve de leur rôle civilisateur. La France est de ceux-là : c'est sans doute la dernière chance qu'elle a de poursuivre sa mission en se régénérant. L'Allemagne, sous l'égide de la Prusse, n'en est pas : rien ne nous permet de prévoir, sauf sa dissolution et son retour au pluralisme politique, qu'elle en sera jamais.

Qui ne voit que l'alternative : liberté, esclavage; culture, barbarie, bien et mal, dont on nous rebat les oreilles, constitue, en fonction même des relents *moraux* qui en émanent, le plus terrible danger de l'après-guerre? Supposons, en effet, que « l'esclavage », « la barbarie », « le mal », soient vaincus. Il s'en suit que leurs contraires étendront leur empire partout, même là où l'on niait qu'ils fussent : l'Allemagne vaincue deviendra la bonne Allemagne. Pourquoi? Mais simplement parce que sa soumission forcée équivaudra à la disparition du mal qu'elle incarnait. Rien d'autre ne pourra essentiellement compter que cela dans le règlement final : les problèmes strictement et rigoureusement politiques seront tenus pour accessoires au regard du triomphe, du vain triomphe de la « moralité ». On restituera la liberté à l'Allemand, aux Allemands, et donc à l'Allemagne. Qu'en feront-ils, qu'en fera-t-elle de cette liberté vide? Ils en useront pour panser leurs plaies et conquérir à nouveau par la guerre le monde extérieur. Telle est historiquement la maladie allemande depuis les « lumières » du XVIII^e siècle. Chaque peuple a sa courbe de fièvre spécifique due à la liberté qu'on lui inocule? L'Angleterre aura le mercantilisme et, au terme, le capitalisme, corruption de la vie économique; la France aura, comme tous les peuples latins, l'anarchie, la vénalité, la fraude, la corruption politique intérieure. Répandre la mort à l'extérieur est le lot de l'Allemagne. La trêve de vingt ans est-elle donc déjà si loin pour qu'on en oublie les enseignements? Et pour prendre un exemple qui se voudrait illustre, l'histoire du byzantinisme serait-elle exclusive de l'histoire tout court?

Prôner la liberté de conscience dans un pays neutre placé par la nature au flanc d'un volcan revient à enseigner l'usage de l'équilibrisme au bord d'un abîme. Si nous examinons d'ailleurs

(1) Il est comique de voir le camarade Max Buset invoquer ses « études » en l'aristocratique Oxford et se targuer de connaître de ce fait « la démocratique Angleterre » (sic). O Hilaire Belloc!

INSTITUT DES DEUX-ALICE
**École d'Infirmières
 SAINT-JOSEPH**

sous la direction des
 Sœurs de la Charité J.M. de Gand

Pour les inscriptions et
 renseignements,
 s'adresser à la
MÈRE SUPÉRIEURE
 57, Groeselenberg, Uccle
 ou par téléph. n° 44.70.13

OUVERTURE DES COURS
 fin septembre

EDGARD GRIMARD

MATÉRIEL DE GUERRE
 ARMES — MUNITIONS
 OPTIQUE

USINE : Quai du Roi
 Albert, 106, Bressoux
 Téléphone : 252.32

BUREAUX :
 90, rue Louvrex, Liège
 Téléphones : 139.39 263.65

Ancion-Marx Fabrique d'armes

Société Anonyme

28 et 30, rue Grandgagnage, LIÈGE (Belgique)

Adresse télégr : Anciomar-Liège

Téléphone N° 100.02

Armes et Matériel Militaires-Fusils et Carabines de chasse - Carabines et Pistolets de tir-Fusils militaires de réforme transformés en armes de chasse Munitions de toutes espèces-Spécialité de Revolvers fins.



Achats et vente de toutes espèces d'armes p^r collections et panoplies



ADDRESSOGRAPH

ELLIOTT-FISHER ORGANIZATION COMPANY

4, BOULEVARD ÉMILE JACOMAIN — BRUXELLES
 Succursales : Anvers-Liège-Gand-Charleroi-Luxembourg

SA PLAQUE POUR FICHIERS VISIBLES

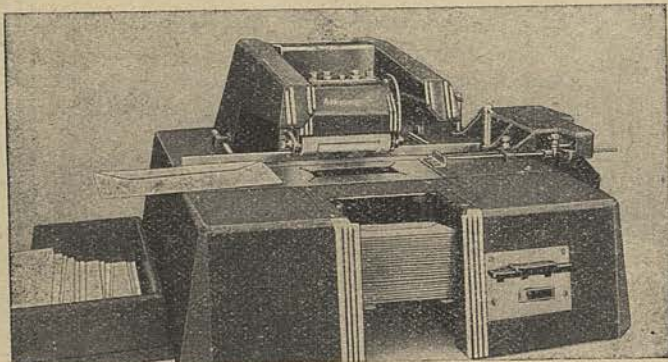
FICHE VISIBLE →



← PLAQUE (ZINC)

SA MACHINE A ADRESSER ÉLECTRIQUE
 SILENCIEUSE

(SON PRIX PERMET DE LA SUBSTITUER AUX MACHINES A MAIN)



ARMES

de
 toutes espèces



Fabrique d'Armes Fs.
Dumoulin & Cie, Liège
 2, rue Thier de la Fontaine, 2

Fondée en 1849

Belgique

NEUMANN & Co

LIÈGE, rue Saint-Remy, 5 et 7 (Place Saint-Paul)

TÉLÉPHONE 100.32

Compte Chèques Postaux 305.812

A B C Code 5^me et 6^me Ed.

Registre du Commerce N° 90

GROS — DÉTAIL

JOUETS

Vous y avez droit!

Tootal vous offre non seulement une splendide collection de tissus antichiffonnables, mais également un bon de garantie qui constitue pour vous une protection totale. Lisez-le et exigez-le avec tout achat de tissus Tootal.



La mode nouvelle

est affirmative: vous porterez des unis, des écossais ou bien des grandes fleurs imprimées. Vous en trouverez un choix inépuisable dans la superbe collection des nouveaux antichiffonnables Tootal. Et puis, avec Tootal, aucune déception possible: la garantie est formelle! N'est-ce pas là un précieux avantage par les temps difficiles que nous traversons?

Exigez donc la marque
TOOTAL sur la lisière



Tissus antichiffonnables

TOOTAL

LYSTAV ROBIA TOOTAMA LUXORA

TOOTAL - 18, AVENUE DE LA TOISON D'OR - BRUXELLES

de quel côté et en fonction de quelle fin se prend la liberté, nous constatons immédiatement — pour prendre un cas précis, celui de la liberté de la presse, que me suggère un illisible prospectus de propagande britannique signé par un ancien rédacteur en chef du *Times* : Mr Wickham Steed — qu'elle est essentiellement relative au bien commun. Ce dernier la commande aussi bien en temps de paix qu'en temps de guerre. La presse est au service du bien commun au même titre que le gouvernement lui-même, mais avec cette énorme différence que le gouvernement a des responsabilités concrètes (en fait, en démocratie, il n'en a plus) et que la presse n'en a aucune. Or la responsabilité créée avec la fin dont on répond un état d'intimité qui rend plus aiguë et plus exacte l'adaptation des moyens à la fin poursuivie. En un régime autre que la démocratie, un homme d'Etat qui n'est point soumis aux influences délétères de l'électoratisme, et qui supporte le poids de responsabilités définies susceptibles d'atteindre concrètement et matériellement sa vie publique et privée, en sait infiniment plus sur le bien commun que le journaliste le plus intelligent et le mieux informé. S'il a la vocation d'homme d'Etat (en fait, en démocratie, cette vocation est pratiquement subordonnée à d'autres aspirations), son action sera conforme au bien de la cité, selon la mesure humaine toujours imparfaite. Un tel homme d'Etat — nous disons *un tel* — a le droit et le devoir de contrôler la liberté de la presse en fonction du bien commun dont il assume la charge. Ce n'est pas au gouvernement que la presse doit être soumise — comme en régime de dictature — ce n'est pas à un idéal abstrait qui voile mal certaines influences occultes — comme en régime démocratique, c'est à cette réalité concrète qu'est le pays, et en occupant un rang inférieur et subordonné à celui de l'Etat. L'individu n'a nullement le droit imprescriptible de penser, de parler ou de rendre publiques ses opinions. Il doit s'incliner devant le bien commun et devant les organes du bien commun. Son droit est limité par cette borne infranchissable. On rougit de rappeler pareilles vérités élémentaires qui seraient immédiatement admises si elles n'impliquaient la réforme d'un régime qui favorise le parasitisme et le profitariat de l'individu : la démocratie.

Est-ce dire, pour en revenir à notre propos, que la liberté et la moralité n'aient pas à intervenir dans le conflit actuel et dans sa solution? La réponse n'est pas simple. En effet, la France et l'Angleterre semblent se battre pour leur restauration dans le monde, et l'immoralisme de la politique allemande avant et pendant le conflit paraît donner raison aux Alliés. Mais quel visage déformé nous présente cette liberté trois fois sainte avilie par la haine de la réalité! Quel dégoût ne suscite pas cette caricature du Vrai! L'équivoque ne surgit-elle pas, poignante, en présence d'une lutte où des hommes se battent et se tuent, les uns pour maintenir un régime qui nie les valeurs morales, les autres pour sauver un régime qui les corrompt? Immoralisme, moralisme frelaté, le rôle des pays neutres qui ont gardé *la faculté de juger* et que le souci de la paix quotidienne contraint merveilleusement au réalisme n'est-il pas de les dénoncer et d'opérer l'indispensable *sanatio in radice*, pour autant qu'elle puisse encore être effectuée? Les assises d'une authentique *paix morale* pourront ainsi être sauvées, car la moralité ne se sépare pas des conditions qui la rendent possible et qui, inscrites dans la nature des choses et dans l'histoire, risquent d'être ensevelies sous l'idéologie: ce n'est pas à la morale de préparer la paix politique future, c'est à la paix politique future, dont on doit disposer dès maintenant les fondements, d'être assez avvertie et assez respectueuse des enseignements de l'histoire pour fournir à la morale ses chances humaines du duré.

MARCEL DE CORTE,
Professeur à l'Université de Liège.

Lueurs sur le Communisme russe.

La masse des volumes parus depuis 1918, ne fut-ce qu'en langue française, est impossible à dénombrer. Mais qu'en restera-t-il? Le livre dont on puisse dire : « C'est un livre », qui donne à penser et pousse à agir parce qu'il sert au développement des idées et des sciences ou, mieux encore, défend une cause utile, est rare. Il importe d'autant plus de promouvoir la diffusion d'ouvrages vraiment dignes d'attention comme celui que vient de publier aux Editions Payot, M. John D. Littlepage, sous le titre *A la recherche des mines d'or de Sibérie* (1928-1937).

Né aux Etats-Unis, âgé de trente-trois ans, d'une prestance qui en impose avec un mètre quatre-vingt-dix de taille, l'auteur, marié, père de deux enfants, menait en Alaska, comme surintendant d'une importante entreprise de mines d'or, une existence libre, active, heureuse, dans un pays magnifique, mais aux hivers rigoureux. Il y était venu à dix-neuf ans, ses études d'ingénieur des mines terminées, et avait réussi. Sa femme y était née et n'en était jamais sortie. Il avait pris rang de volontaire dans l'aviation de guerre. Ils croyaient tous deux continuer leur vie et même la terminer dans ce pays hospitalier et sûr, mais leur destin leur réservait une bifurcation inattendue.

Un jour, en effet, M. Littlepage fut prié de rencontrer à son débarquement dans un port voisin, un professeur de l'Ecole des Mines de Moscou, M. Alexandre P. Serebrovski, désireux de se livrer, en Alaska, à des explorations et des études sur l'exploitation de l'or, pour lesquelles M. Littlepage lui était signalé comme un guide de choix. Entre ces deux hommes, sincères et compétents, la compréhension faite de sympathie et de confiance réciproques, fut instantanée. Par coup de foudre, se produisit ce que plaisamment le maréchal Lyautey appelait « l'accrochage », se souvenant de quelques tournants brusques de sa glorieuse carrière.

Le professeur ne l'était que de nom et par besoin d'anonymat. M. Serebrovski se révéla être un des dirigeants les plus représentatifs du soviétisme russe, comme directeur du trust de l'or, sous les ordres directs d'Ordjonokidze, proche collaborateur de Staline et Géorgien comme lui. Littlepage eut tôt fait de reconnaître l'exceptionnelle valeur de Serebrovski en science, clairvoyance, sens pratique, facilité d'assimilation, esprit de décision, volonté indomptable, maniement des hommes. Sa puissance de travail lui permettait, au soir de journées surchargées de démarches et de travaux pénibles, d'utiliser ses nuits à compiler ses notes et à former ses dossiers.

Tout cela enveloppa Littlepage d'une atmosphère de séduction telle que, sans plus se défendre, il céda à de pressants et flatteurs assauts et signa un engagement de deux ans comme ingénieur aux mines d'or de l'U. R. S. S. Les émoluments assurés et les conditions d'existence promises dépassaient ses espérances. Ajoutons que le goût d'aventures que tant d'Américains portent en eux, ne fut pas étranger à sa décision.

Des milliers d'ingénieurs, de directeurs, de contremaîtres, américains et allemands surtout, ont cédé aux mêmes séductions. Combien s'en sont félicités ou ne gardent que la rancœur de terribles déboires? Combien y sont morts ou ont disparu sans laisser de traces? Quelle enquête le révélera jamais?

En tout cas, rares, parmi eux, sont ceux qui ont renouvelé leur engagement pendant dix années et occupé des postes leur

permettant de circuler librement dans le labyrinthe mystérieux de l'U. R. S. S. si jalousement interdit aux curiosités indiscretes. Littlepage a eu, de plus, la chance de participer à la période de bouleversements inouïs de la seconde révolution bolchevique, moins connue de nous que la première, et cependant plus profonde et plus générale. De là ce récit fascinant, fortement pensé et vécu qui respire la loyauté et l'objectivité. Littlepage, spécialisé dans l'extraction et le traitement de l'or, se défendit d'abord de s'improviser auteur. Cette activité nouvelle lui paraissait futile et hors de sa compétence. Heureusement celui qui le harcelait de ses appels pour l'avoir connu dans la colonie russe de Moscou, M. Demarée-Bess, écrivain de métier, Américain lui aussi, et ayant à son actif un long contact avec les Soviets, était un homme obstiné. Leur collaboration nous vaut aujourd'hui sur ce problème trop peu connu et si contesté du communisme lié à l'avenir de la civilisation chrétienne, un témoignage dont personne ne pourra contester la valeur documentaire et morale.

* * *

Pendant des années, la Russie inonda le monde d'une propagande multiforme déchaînée à travers tout. Pourquoi ce torrent s'est-il tari, au point de ne plus laisser filtrer dans notre presse, que des nouvelles intermittentes? L'indifférence progressive du public belge trop souvent dupé mais défendu par son bon sens, a-t-il découragé les émetteurs du Kremlin et leurs associés de chez nous? Du reste, pour ce qui nous concerne, à quoi bon prêter son attention à des événements lointains, travestis à dessein, parfois spécifiquement russes, qu'on ne peut analyser avec certitude? Littlepage en fait l'observation. Avant de connaître Serebrovski au début de l'automne de 1927, il était tout à fait étranger aux choses de cette Russie incompréhensible; il ne lisait même plus ce qui s'y rapportait, dans les quotidiens et les périodiques, mais à voir de près la personnalité avenante, d'une politesse raffinée, de ce bolchevik convaincu et pourtant sympathique, donnant l'impression d'une parfaite bonne foi, les préventions de M. Littlepage se dissipèrent. Il avait, heureusement, en M^{me} Littlepage une compagne digne de lui, par la vaillance, l'endurance physique et morale, l'optimisme et l'art de se débrouiller, quoiqu'il advint. Il lui doit en partie son succès; car si l'aventure valut d'être vécue, par ailleurs, elle comporta des heures douloureuses et déprimantes qui faillirent plus d'une fois mener au découragement et au désastre.

Dans son livre, Littlepage ne l'esquisse que sobrement sans passion ni orgueil, au point de donner par endroit, par sa sécheresse et sa concision, l'impression du rapport présenté par un directeur d'entreprise à son conseil d'administration.

Mais le cadre dans lequel, dix années durant, Littlepage eut à se débattre, disons même à combattre, plaît par son amplitude, sa diversité, ses dangers.

Cadre vaste, car il s'agit de cette Russie dont l'ensemble représente le sixième du monde habitable, la Sibérie figurant, à elle seule, pour une superficie largement supérieure à celle de l'Europe: douze millions de kilomètres carrés. Cadre aux aspects variés car Littlepage y a parcouru quelque cent et cinquante mille kilomètres par tous les moyens, — plus souvent ultra-lents qu'ultra-rapides, — de l'Oural jusqu'aux frontières de la Chine, des froids douloureux (-60° en hiver) du plein nord aux chaleurs tropicales malsaines, ce qui mesure en distances extrêmes 6.700 kilomètres de l'Ouest à l'Est et 3.200 kilomètres du Nord au Sud.

On peut juger de l'amplitude du thème, bien que Littlepage ne se perde pas en descriptions et en récits dans le détail de ses péripéties de route, sauf pour un épisode isolé, comme ce trajet,

en avion ouvert, durant l'hiver sibérien, où il s'en fallut de peu qu'il ne périt de froid. Ce sont des faits de sa vie technique, dans le contre-coup incessant des événements politiques, qu'il nous rapporte avec quelques-unes des leçons maîtresses qui s'en dégagent. Il faut avoir assisté, en Russie, à ce gigantesque et universel bouleversement de la liquidation des Koulaks et des gens du N. E. P., combiné avec la crise sanglante de la dénomadisation des populations sibériennes, pour s'imaginer l'espèce de séisme délibérément déclenché par les gouvernants soviétiques.

Littlepage n'a pas développé ce qui s'est passé dans une étude théorique en chambre ou consécutive à un de ces périples express, en petit troupeau, d'après un itinéraire imposé *ne varietur* par l'agence touristique russe rattachée directement aux autorités policières. Ce qu'il dit, il l'a vu de ses yeux, à des centaines d'endroits séparés par des milliers de kilomètres, agissant d'après ses inspirations avec une connaissance étendue de la langue, de la psychologie et des institutions russes, en observateur expérimenté, sagace et vigilant, à la fois indépendant d'esprit et uniquement préoccupé de ses devoirs personnels.

Littlepage ne juge pas en homme de parti et de doctrine. Sa politique, il le proclame, « a consisté à ne jamais se mêler de politique ». Jamais « il ne s'est intéressé aux subtilités des idées politiques qui ont la Russie comme champ d'action, sauf ce qu'il ne pouvait ignorer ». Il s'est toujours défendu de pénétrer, si peu que ce soit, dans « le dédale des luttes politiques en Russie ». Sa ferme attitude, son ignorance au moins apparente en ces matières, sa loyauté et son désintéressement, la maîtrise de soi que manifestait son silence expliquent ses engagements renouvelés comme aussi les fonctions supérieures, les marques de confiance et jusqu'aux grades et aux distinctions honorifiques dont il fut comblé au milieu de perturbations sociales et politiques dont l'instabilité et la terreur n'étaient pas les moindres caractéristiques. Sa qualité d'étranger aggravait son cas, en un temps et dans un pays où l'épidémie de l'espionnage et de la délation empoisonnait les esprits dans tous les domaines et alors que ses fonctions lui imposaient des déplacements continus et le contact de milieux toujours nouveaux le plus souvent prévenus et malveillants, travaillant ouvertement ou secrètement contre lui.

Sa seule préoccupation fut la production de l'or. A cela il s'était attaché par des engagements sacrés pour lui jusqu'au don complet de toutes ses activités, mais, en bon Anglo-Saxon, il ne perdait pas une occasion de voir, d'enregistrer. Par lui, l'œil du maître était partout avec un don inné de pénétration subite et d'analyse rapide des causes de ce qu'il rencontrait en bien ou en mal. Aussi ne fut-il pas long à s'apercevoir que le sabotage prémédité et ramifié à l'infini sévissait en Russie comme un des maux les plus incurables du régime.

Nous touchons là un aspect inattendu et dramatique révélé par Littlepage en dépit des opinions et affirmations contraires de tant de diplomates et journalistes mêlés aux affaires russes.

Le sabotage, sans le chercher il en a eu des manifestations dans les domaines les plus divers. Ailleurs il l'a pressenti par des déductions qui ne trompent pas. Comment expliquer autrement le sable quartzueux mêlé en forte quantité au graissage des machines; « les ravages de directions incroyablement stupides ou délibérément hostiles »; les malfaçons évidentes qui suivaient le passage de certaines commissions de contrôle; la volonté délibérée de certaines directions de mines d'en revenir aux méthodes néfastes et d'appliquer précisément, point par point, tout ce que, par écrit, il avait ordonné d'éviter sous peine de destruction des machines et parfois des précieux gisements d'or, de cuivre ou autres; le gaspillage insensé en machines et outils, en matières premières, en main-d'œuvre?

« Je sais, par ma propre expérience, formule-t-il, que des sabo-

tages se sont produits constamment dans les mines soviétiques et que certaines de ces manœuvres n'auraient pu se produire sans la connivence de directeurs communistes haut placés. »

Il estime, dès lors, que les procès spectaculaires d'épuration, dont les assises de Moscou furent le théâtre, ne sont pas, d'après ce qu'il y a vu et entendu, de simples manœuvres de la police d'Etat, pimentées par des aveux déconcertants dans leur volonté d'aggraver spontanément les charges que la loi pénale frappait de la peine de mort. Il y avait réellement un vaste complot des meilleurs lieutenants de Lénine dans sa destruction de l'ancien régime, les Zinoviev, Kamenev, Smirnov et autres. Furieux d'avoir vu Staline, aux dépens de Trotsky, s'emparer habilement du pouvoir et trahir la ligne gouvernementale et les institutions conçues et imposées par le fondateur du bolchevisme, ils avaient tramé dans l'ombre le renversement de la nouvelle idole. Nous avons là, sous les yeux, la même lutte des factions rivales acharnées à s'entre-détruire dont la Convention nous a donné le spectacle au cours de la Révolution française. Léninisme, Stalinisme, Trotskisme : autant de coteries qui se prétendent, avec l'infailibilité de la doctrine et le droit de tout régenter, le glaive à la main, dans le sens que leur chef respectif décrète, appelées à assurer à longue échéance le bonheur des Russes et, par eux, de l'humanité.

* * *

Mais le triomphe est pure question de force et dans l'U. R. S. S. celle-ci appartient, formidable et irrésistible, à l'écrasante machine bureaucratique qui se confond avec la police d'Etat.

Il est à souligner, comme un indice de sa psychologie, que Littlepage ne parle ni de Tcheka ni de Guépéou, ni même de police d'Etat ou de Sûreté générale, la nouvelle appellation officielle adoptée par Moscou. Les termes qu'il emploie à dessein sont atténués : police fédérale, police politique, police tout court. Visiblement il se défend d'une caractéristique américaine : le qualificatif péjoratif et en tout cas sensationnel, l'interprétation excessive à la recherche d'émotion et de passion violente. Chez lui, ni prévention, ni ressentiment. Il ne veut que du réel et du documentaire exact. Les Russes se sont donné des institutions conformes à leur tempérament et à leurs traditions. Il suffit pour s'en convaincre d'un tour d'horizon dans la Russie d'avant la révolution communiste. Littlepage s'incline devant ce fait. Il ne marquera de l'étonnement et de la désapprobation que quand il se heurtera à des fautes graves contre le bon sens et contre les droits essentiels et la dignité de la personne humaine, à des actes et des réglementations qui ruinent ce qui est indispensable à l'individu ou à la collectivité pour subsister et pour progresser.

Peu importe que les bolcheviks s'entre-dévorent ! Si, par une loi inexorable dont 1793 nous a donné de saisissants exemples, les hommes jadis au pinacle et abreuvés de la pire tyrannie sont tout à coup mués en victimes et sont fauchés sous les accusations — toujours les mêmes — de sabotage, de concussion, de contre-révolution, avec, au front, la qualification homicide d'« ennemi du peuple », Littlepage négligera les détails du procès ou l'arbitraire d'une simple mesure administrative assurant leur disparition.

Les curieux mis en éveil par lui, qui veulent en connaître davantage, devront recourir à d'autres sources. Il n'est pas sans utilité, quand on a l'occasion de pénétrer dans le monde du communisme russe, de ne rien perdre des leçons qui se dégagent, notamment dans le domaine des choses les plus sacrées, le droit à la vie entre autres, d'un régime que d'aucuns veulent nous imposer comme devant être, dans un avenir plus ou moins proche, la terre des hommes, le nouveau monde universel.

Le procès des Seize — Zinoviev, Kamenev, Smirnov et autres, — arbitrairement rattaché à l'affaire Kirov (1) — qui s'ouvrit, le 19 août 1936, à la Maison des Syndicats de Moscou, et qui offre comme tragédie judiciaire le plus impénétrable et contradictoire tissu d'intrigues qu'il soit possible d'imaginer, se termina le 24 août, par la condamnation à mort des seize accusés. L'exécution eut lieu dès le lendemain, dans la nuit, à la prison modèle, la Loubianka, ingénieusement machinée pour ces « réalisations » immédiates, du plus parfait huis clos, celles-là !

Un écrivain russe révolutionnaire, évadé on ne sait comment en Belgique des geôles de là-bas, et dont l'autorité en la matière ne se discute pas, nous offre sur la fin de ses anciens compagnons d'armes soviétiques une page qui mérite d'être retenue.

« De coutume, le condamné est appelé la nuit pour un déplacement. Il ne sait pas où il va, le gardien ne sait pas où il le conduit. L'ascenseur le descend au rez-de-chaussée. Là, quand on lui fait prendre un escalier de ciment puissamment éclairé, il peut comprendre... Il suit un couloir de ciment bordé de rigoles. Il ne sait rien; il ne savait même pas d'habitude, quand le Guépéou appliquait administrativement la peine de mort, qu'il était condamné à mourir. Un homme — qui ne sait, lui, qu'une chose et c'est qu'il doit tuer celui qu'on lui amène — surgit à pas feutrés, derrière lui et lui envoie une balle dans la nuque. Les chasses d'eau jouent, le corps roule dans une trappe ou est poussé dans un réduit. Au suivant ! Il se peut qu'on n'ait même pas jugé nécessaire d'apprendre aux Seize le rejet du recours. Appelés par surprise, avant l'expiration des délais légaux, ils n'ont saisi qu'à la dernière minute; mais cette dernière minute, ils ont aperçu bien des choses, et peu d'hommes sont morts avec une aussi effroyable amertume — trahis et joués... Pas de témoins; la cave étouffe les bruits; quelques exécutants sûrs agissent sans rien savoir de précis. Le silence, le secret. J'étais enfermé à la Loubianka quand y furent exécutés les trente-cinq fonctionnaires du Commissariat de l'Agriculture d'une bizarre affaire de sabotage et d'intelligence avec la Pologne (mars 1933). Aucun bruit ne troubla le silence de la prison parfaite. »

Ceci n'est pas du genre Littlepage, mais de Victor Serge, dans son livre : *Destin d'une Révolution, U. R. S. S., 1917-1937*, dont les recoupements sont précieux pour qui réclame plusieurs cloches avant de se rendre à l'évidence de ce qui heurte le jugement ou la sensibilité.

Victor Serge, lui aussi, constate l'existence du sabotage relevé par Littlepage, mais sans nous expliquer le mystère des révélations apportées spontanément au procès par les accusés. Leurs réquisitoires font pâlir celui de Vychinski, procureur général de l'U. R. S. S. Ils s'accusent eux-mêmes et les uns les autres, avec une frénésie que l'on a cru devoir imputer au magnétisme, à du chantage, à un « dopage » de drogues secrètes ou à une mise en scène combinée par la défense et l'accusation, à des fins indéchiffrables. Comment expliquer du reste que les accusés aient

(1) Le 1^{er} décembre 1935, Kirov, homme de confiance de Staline et représentant du Bureau Politique à Leningrad, fut assassiné d'un coup de revolver dans la nuque par un jeune communiste, Léonide Nicolaev. Était-ce un fou, un désespéré ou un exécuteur désigné par un groupe de conjurés ? La chose reste obscure. Mais dès « le 1^{er} décembre, jour de l'attentat, paraît un décret du Comité Exécutif Central des Soviets prescrivant d'instruire dans les dix jours les affaires de terrorisme et de les déférer aussitôt à des tribunaux militaires jugeant à huis clos sans admettre de défense. Les sentences de mort devront être exécutées immédiatement après le verdict ». En vertu de quoi 114 personnes qui étaient incarcérées bien avant le 1^{er} décembre et totalement ignorantes de l'attentat futur sont condamnées et exécutées les 5, 10, 11 décembre. Le 30 décembre 14 jeunes communistes de Leningrad supposés amis de Nicolaev sont secrètement jugés et exécutés et ainsi de suite. Des dizaines de milliers d'hommes, femmes et enfants seront voués à expier par des souffrances et une mort atroce la disparition d'un des servants fidèles du Moloch bolcheviste. Les tyrans apeurés convertissent souvent leur peur en crise de terrorisme.

refusé, dès l'ouverture des débats, le concours d'avocats? Parmi les Seize, on y connut d'étranges comparses entrés en U. R. S. S. en dépit de toutes les barrières et venus se livrer par plaisir à la peine capitale. Sont-ce des agents provocateurs dont la condamnation ne fut qu'une comédie pour perdre ceux dont la mort était décidée d'avance?

Une chose frappe en effet, Serge a raison de la mettre en lumière :

« Tous les membres survivants du Comité Central qui fit la révolution d'octobre 1917, Staline excepté, sont mis en accusation. Toute la vieille garde bolchevique est compromise. C'est le procès d'une génération et d'une époque. Un autre voile tombe du coup, la machination policière apparaît dans toute sa hideur. Pourquoi seize accusés sur ces bancs? Qui les a choisis? Comment? Le procureur Vychinski déclare que douze accusés du même complot font l'objet d'une instruction distincte. Pourquoi? Trente-huit autres complices sont mentionnés au cours des débats. »

Quelle que soit la culpabilité des conspirateurs, on voit dans toute cette instance un raffinement de duplicité et une cruauté inhumaine à la mode asiatique, se rattachant à un crime autrement affreux : l'abatage en tas, au revolver, de la famille impériale, dans la cave de la maison Ipatieff, à Ekaterinbourg, dans la nuit du 16 au 17 juillet 1918. On comprend que, sous la honte d'un forfait aussi bestial, les Soviets aient voulu faire oublier cette cité. Ils l'ont rebaptisée Sverdlovsk, du nom d'un de leurs chefs disparus.

* * *

Cette ville provinciale assez laide, en voie de développement industriel et chef-lieu de la région montagneuse de l'Oural, est précisément celle où, avec sa femme et ses deux filles, Littlepage débarqua de l'express de Moscou au printemps de 1928 pour gagner les mines de Kockbar, premier gisement d'or dont il avait à assurer l'exploitation à l'américaine « afin d'obtenir une production effective aussi rapidement que possible ».

La situation n'y était pas brillante, en dépit de la richesse du minerai, de l'accueil aimable et de la vie relativement confortable. Littlepage ne mit pas beaucoup de temps à découvrir qu'il avait devant lui un travail formidable, car la production quotidienne par homme n'atteignait pas un dixième de la production dans les mines américaines équivalentes.

Avec son expérience de l'Alaska et son esprit réaliste, la cause du mal ne lui fut pas longtemps étrangère : la connaissance insuffisante du maniement des machines tant chez les ingénieurs, les vieux surtout, que chez les ouvriers. Il lui fallut à chacun montrer son travail précis sans oublier le soin à prendre de l'outillage, chose totalement ignorée là-bas. Suivant la coutume de son pays, il se vêtait comme un simple ouvrier et, dans la mine comme à la surface, il enseigna par l'exemple. Stupeur générale. Jusque là tout ingénieur et dirigeant bolchevik qui se respectait n'abordait son personnel qu'en costume de ville et bien ganté. Obtenir que cela change et que les bolcheviks se conduisent, vis-à-vis des ouvriers et dans l'organisation du travail, comme dans la république démocratique des Etats-Unis, ce fut une première réforme à imposer. Elle exigea du temps et de l'obstination. On protesta jusqu'à Moscou, mais Moscou donna raison à Littlepage.

Puis ce fut l'adoption du travail aux pièces ou *de bonus*, qu'il fallut substituer, avec un bon contrat de travail, au système du salaire quotidien. Réforme plus difficile encore, parce qu'opposée au principe communiste jusqu'alors intangible de l'égalité

des salaires. Mais il fallut se plier à la nature des choses sous la direction énergique et clairvoyante d'un chef décidé à supprimer les vieux errements et les solutions bâtarde.

Les principes soviétiques opposaient au bon rendement industriel bien d'autres obstacles et plus graves, notamment le dédoublement de l'autorité à tous les niveaux : un technicien et un contrôleur politique, souvent d'une ignorance totale et cependant maître des décisions en cas d'opinions divergentes même sur une question purement professionnelle. Encore ceci paraissait peu de chose là où sévissait le fléau du sabotage très rare. Il s'agissait donc bien d'une particularité russe ou simplement soviétique. Littlepage ne douta pas longtemps qu'il fut inhérent à la mentalité bolchevique et cela s'explique très bien chez des hommes qui ont grandi et vécu, plusieurs décades, dans la fermentation révolutionnaire des dernières générations du régime tsariste. Ils faisaient partie d'une conjuration secrète aux ramifications innombrables n'ayant d'autre but que de combattre par tous les moyens un gouvernement puissamment armé et disposant de forces de police, attentives, prêtes à tout; ainsi opposées les deux camps luttèrent sans merci et par tous les moyens.

Tant que les conjurés menèrent l'assaut, l'union entre eux était facile et les divergences partielles d'opinion ne marquaient guère. Mais victorieux avec leur chef Lénine, ces nouveaux lieutenants d'Alexandre, ne tardèrent pas à se quereller les uns vis-à-vis des autres. Le mal s'aggrava très vite en violence et en émiettement. Les conjurés de jadis le furent à nouveau, avec des âmes de révoltés, de plus en plus aigries.

La totale unité de parti et de doctrine en matière politique, sinon en toute matière de pensée et de sentiment, est un mythe de visionnaire, surtout dans des milieux où l'orgueilleuse conviction de l'infailibilité personnelle domine, appuyée sur des habitudes anciennes de terrorisme et d'insurrection. Sans hésitation ceux qui détiennent le pouvoir s'y maintiendront avec au moins autant d'insouciance des moyens que ceux qui veulent s'en emparer par idéologie ou intérêt. Toute arme, même la plus perfide et la plus cruelle, paraîtra excellente, à qui en attend la victoire. Le sabotage est une de ces armes, la plus séduisante parce que cachée et anonyme, aux mains de tous.

Pour juger ce que serait une seconde révolution entre ceux qui avaient fait la première, il fallait se rapporter à ce que celle-ci a représenté de manœuvres froidement préparées et de tueries immenses cruellement exécutées contre quiconque avait figure d'objectant, c'est-à-dire d'hérétique.

Dès lors, comment s'étonner que Staline ayant évincé les autres candidats à la succession de Lénine, surtout Trotski, ait consacré toutes les ressources de son esprit rusé, cruel, libéré des entraves périmées de la morale chrétienne, dite bourgeoise, pour anihiler dans son germe non seulement l'opposition de ses rivaux, mais tout ce qui, dans l'organisation de la vieille Russie, contrariait ses conceptions.

La police soutint l'ascension au pouvoir de Staline, disent les uns. Staline devenu le maître domine la police, disent les autres. Peu importe. Aujourd'hui il la tient d'une main ferme et malheur à qui voudrait lui barrer la route.

VALENTIN BRIFAUT.

(A suivre.)



Le deuil des paysages

Dieu me garde d'être insensible aux maux dont la guerre lapide les hommes; mais en voudra-t-on au poète de pleurer aussi la nature ravagée et la beauté des sites profanée? Les obus de 1940 n'ont encore atteint que de rares monuments de valeur, tel, à Helsinki, ce moderne temple d'Agricola dont l'intérieur, si l'eût animé un tabernacle, aurait pu servir de modèle, par la sobriété de sa décoration et la pureté recueillie de son atmosphère, aux églises neuves catholiques. Mais comme les paysages ont souffert et vont souffrir, dans ces régions nordiques où l'industrie et le progrès les avaient encore fort peu défigurés!

Il semble que doivent périr en cette tempête les plus beaux paradis de mon souvenir, ceux où, au passage de l'Ange, je me transporte le plus volontiers, reprenant mes libres courses en leurs libres solitudes. Voici déjà blessée et souillée de cadavres la Carélie bruissante de pins et d'eaux; voici vidées de leur âme Viipuri l'antique, Sortavala et Valamo boursoufflées de coupes vertes et de bulbes dorés! Petsamo, les pures retraites de l'extrême-nord, d'Ivalo à Inari et de Salmijärvi à Liinahamari, en rejetant la couverture de leurs neiges, vont révéler les blessures du fer et du feu, plus affreuses que celles que leur infligent chaque hiver les rituelles gelées.

Et maintenant c'est le tour de la Norvège... Bergen... Trondhjem... Narvik... Les fjords, dont le calme miraculeux s'amusait du cri enfantin des mouettes, leurs hautes parois de roc se renvoient maintenant et multiplient les échos des explosions. J'avais un peu oublié ces côtes échancrées et ces couloirs d'îles; l'image s'en était en moi embrumée peu à peu d'imprécision; mais le premier coup de canon a réveillé la princesse endormie; soixante-douze morceaux lyriques de Grieg animent soudain, comme un concert d'oiseaux une forêt enchantée, ma jeunesse et le temps où le *Soleil* brillait sur le Village!

Port millénaire, longtemps capitale de la Norvège, Bergen s'inscrit au fond d'un fjord, plate, mangée d'échancrures d'eau, dans le demi-cercle des sept montagnes qui lui ont valu son nom. Dans le vieux port, les barques de pêche dessinent sur un ciel humide une grêle géométrie de mâts et de voiles carguées. Des rochers de Flöien, on voit la ville s'éployer tout entière, polychrome, avec des tons de vieux retables craquelés, et entre les montagnes apparaît, lumières prisonnières, de beaux golfes enchâssés.

Après les hauts couloirs granitiques de fjords plus imposants, le bassin de Trondhjem offre le repos de ses vallonnements sages. A la latitude du Groenland, il se pare d'un été fertile. Sa cathédrale gothique, la plus belle et la plus vaste de Scandinavie, garde sous son maître-autel la tombe de saint Olav, et dans le chœur plusieurs tombes de rois. On se souvient que Christine Lavransdotter y vint implorer le pardon de ses péchés.

Narvik : j'ai bien senti le pouls de sa vie intense battre dans sa principale artère : la voie ferrée qui lui amenait le minerai de Suède. Tout au nord de cette Laponie suédoise dont j'ai évoqué ici, il y a deux ans, la sauvage grandeur, je voyais chaque jour, toutes les heures, des rames de wagons chargés de minerai barrer le paysage déclaré inviolable et converti en Parc national. De Riksgränsen à Narvik il n'y a pas loin. Entre les croupes des monts neigeux et les bleus lacs alpestres, devant de petites gares en planches, peintes et fleuries comme des étalages de Noël, glissaient en grinçant les longs trains électriques, dont le

bruit ressemblait parfois, de loin, à s'y méprendre, à la rumeur des torrents dans les canyons du paysage tourmenté.

Les rennes ne devront-ils pas bientôt, là aussi, fuir devant le bruit des armes? Et la Suède à son tour s'enflammant, comme il faudra craindre pour ce joyau : Stockholm, la très belle fiancée de la mer! La première fois que j'y vins, elle m'apparut du haut du ciel toute dorée. Chaque ville a sa couleur propre, sa nuance précise, née du subtil accord de sa pierre ou de sa brique avec l'air et le sol. Il y a des villes bâties en rose ou en gris, comme il y a des symphonies en *ré* ou en *fa*. Malgré des « passages » en blanc et en rouge, la symphonie stockholmiennne est écrite en or : un bel or mat, mélange de patine et de soleil pâle sur les pierres, un or discret, voilé, fané, comme un fond de vieille mosaïque. Ce vieil or est symbolique. Stockholm a un grand passé et des traditions d'authentique noblesse. Et cela même lui permet de se moderniser sobrement sans déchoir. Fleur de la civilisation scandinave à la fois simple et affinée, image du peuple suédois attaché à ses us et coutumes autant que tendu vers le progrès, la fière capitale a réussi l'harmonieuse fusion de tous les contraires. Ceinte de collines vertes et de flots bleus, elle campe dans un paysage souriant ses agglomérations serrées que dominent l'austère noblesse du vieux Château Royal et le rigide orgueil des buildings neufs. Les silhouettes des cargos et des grues affichent leur modernité dans le vétuste décor de Skeppsbron. Des échappées de vues inscrivent sur l'horizon des profils antiques et d'autres futuristes. Le vieux Stockholm se laisse encercler et pénétrer par le nouveau sans qu'on y trouve à redire. La ville grandit sans rien abdiquer de son passé, sans rien refuser à l'avenir. Aussi bien a-t-elle beaucoup plus d'atmosphère qu'Helsinki, dont la croissance trop brusque n'a pas permis la lente assimilation et l'unification spirituelle de ses traits disparates. De belles églises modernes et l'admirable hôtel de ville, qui reflète ses tons chauds, — rouge foncé et vert sombre —, dans les eaux du Mälär, ne détonnent point, malgré leur jeunesse, dans cet ensemble, où j'avoue préférer néanmoins, plus riches de rêve et de poésie, les vieux quartiers du port aux noms mythologiques, et surtout cet admirable coin que forme le *Birger Jarls Torg*, petite place presque provinciale, avec l'église des *Chevaliers* où l'on respire un air poudreux de vieille gloire, et l'exquis petit *Palais des Nobles*. Alliance de distinction et de simplicité, d'aimable gaieté et de force tranquille : telle est cette complexe réussite qui s'appelle Stockholm, un des plus harmonieux décors que le Temps ait jamais planté sur la scène du monde...

Moins beau que les autres pays nordiques, le Danemark m'est plus cher encore, peut-être parce qu'il fut ma première « découverte » et qu'il déclencha définitivement mon amour du Nord. Je l'ai parcouru un peu en tous sens, pendant trois mois, sans Baedeker, mais avec méthode, en m'attardant toutefois de préférence où m'y invitait ma fantaisie, la séduction de l'heure, l'imprévu du paysage. Les « forces motorisées » ne me semblent nulle part plus profanatrices. Car les îles danoises sont une Arcadie. Leurs fjords aux rives molles et pastorales; leurs côtes où les hêtres descendent jusque dans les *sunds*; leurs champs fertiles où le vent salé et les mouettes autour des machines agricoles rappellent la fraîche omniprésence de la mer; leurs pâturages où trois cents, quatre cents vaches beiges, attachées à leurs piquets alignés, broutent l'herbe ou les trèfles; les détroits que piquent les triangles aigus des voiles rouges ou blanches : que de sites paisibles qui interdisent par eux-mêmes l'idée de la guerre! L'histoire y parle d'aventures lointaines : rêvez près des mamelons funéraires, des pierres runiques, et de ces étranges *jaellstuer* (espèces de dolmens) dont les croupes grises ressemblent à un troupeau de pierre broutant la solitude. C'est plutôt

aux contes de fées, au petit Chaperon rouge et à Poucet que font songer les jolies cabanes coiffées de roseaux, où le mât au pavillon national et un vieux poirier montent la garde à côté du pignon aux colombages apparents. Et que la vision de paix encore que ces jolies églises de village, roses ou blanches, avec leurs toits bas à gradins, et ces villes propres où les rosiers grimpent partout, envahissant, sur les trottoirs, les façades des boutiques! Que pense aujourd'hui ce peuple habitué à un long bonheur bourgeois, ces accortes paysannes à bicyclette, ces jeunes filles de la ville pareilles à de jolis garçons, ces beaux facteurs en frac rouge vif, ces commerçants qui prodiguent les *tak!* (merci) aux acheteurs? Non seulement les landes, plutôt douloureuses, du Slesswig danois et les plateaux du Jutland auxquels j'ai trouvé l'atmosphère des *Hauts de Hurle-Vent*, mais les îles aimables de Lolland-Falster, Seeland, Fionie, sont vidées de leurs dieux familiers. Les *Belt* dont la brève traversée était si calme et si fraîche sont surveillés maintenant par des batteries ennemies; sur le *Lange Vey* de Copenhague résonnent les bottes des officiers gris de fer. Que vont devenir, ô Sorø, Eton danois, vos jolis petits étudiants habillés en officiers de marine? Rêve-t-on encore, à Elsenaur, sur cette proue dans la mer qu'est le Krøiborg, et peut-on évoquer encore, autour de sa tombe truquée, le spectre d'Hamlet sous les ombrages de Marienlyst?

Tout ce Danemark se tait maintenant, anxieux, sous le vol menaçant des oiseaux de mort...

Je veux bien que les temps présents ne conviennent guère aux poètes. Mais eux qui pensent et parlent par symboles, ne leur sera-t-il pas permis pourtant de rendre sensible, par ces images voilées d'un crêpe, l'immense désolation de la terre qui tremble du courroux ou de la peur de ses habitants affolés, comme un jour elle périra avec eux dans la déflagration dernière qui la fera voler en éclats, tel un énorme fruit trop mûr?

CAMILLE MELLOU.

Une impératrice sans couronne

Catherine Schratt, l'amie de François-Joseph
(1855-1940).

Prenez le *Handbuch des Allerhöchsten Hofes und des Hofstaates Seiner K. und K. Apostolischen Majestät*, le « Manuel de la Très Haute Cour et de la Maison de Sa Majesté Impériale et Royale Apostolique », parcourez-le d'un bout à l'autre, consultez l'index de ses noms, à commencer par Aargard (A. Z., consul honoraire à Tromsø, chevalier de l'ordre de François-Joseph depuis 1888), et Aal (Jakob, chef de bureau au Ministère de l'Intérieur à Oslo, fait chevalier de la Couronne de fer en 1874) jusqu'à Zybin (Vasily, conseiller aulique de S. M. le Tsar, chevalier de François-Joseph en 1897), et Zyborski (Guillaume, inspecteur du Cadastre) : vous n'y trouverez pas trace de dame Schratt Catherine, épouse de Kis. Et pourtant c'était elle qui voyait le plus souvent, le plus régulièrement François-Joseph; c'était elle seule chez qui l'Empereur abandonnait ses façons d'auguste automate et redevenait homme, l'homme simple, droit et intelligent qu'il était par nature.

L'atmosphère de la Cour des Habsbourg ne se prêtait pas à l'installation officielle de favorites, de maîtresses en titre. On

y respectait trop les convenances et on y méprisait trop les distinctions extérieures. Ce que Grillparzer a exprimé dans deux vers d'une beauté contestable, l'hommage à ceux qui *sein* et non pas *scheinen*, à ceux qui sont, et qui ne paraissent pas seulement ce qu'ils prétendent être, cet esprit dégagé des apparences — si opposé au formalisme français ou à la pédanterie tudesque — a facilité aux souverains autrichiens une attitude qui conciliait leur besoin de choisir librement leurs amitiés et leurs conseillers avec la nécessité de se mouvoir officiellement dans un cercle assez fermé d'aristocrates et de hauts dignitaires.

François-Joseph a soigneusement observé la tradition. Il était avare de ses poignées de main : les ministres en recevaient rarement, un comte non médiatisé n'était pas sûr d'en être honoré. L'Empereur ne rendait visite qu'à des personnes du rang le plus élevé. Il ne donnait du « Monsieur » qu'aux princes du sang, tandis que même un cardinal autrichien, un président du Conseil, un maréchal restaient, dans les lettres que leur adressait le monarque, son « cher Un tel ». Aucun ambassadeur, aucun ministre, aucun magnat ne pouvaient se flatter d'être admis à l'intimité de Sa Majesté Apostolique. Mais le « Très Haut Seigneur », *der Allerhöchste Herr*, se rendait chaque jour à pied dans la villa qu'habitait non loin de sa résidence à Schönbrunn M^{me} Catherine Schratt.

Il y prenait un déjeuner frugal ou une collation légère, goûtait la joie d'une conversation agréable et s'adonnait avec plaisir à une partie de cartes, en compagnie de partenaires qui ne figuraient point dans le Gotha. Ce que les Altesses et les Excellences auraient considéré comme le plus insigne des honneurs, sans jamais y accéder, des roturiers, des acteurs, des Juifs l'obtenaient chez M^{me} Schratt, à condition d'être bons joueurs et pourvus du tact indispensable. On vit ainsi au « jeu de Sa Majesté » — qui était le tarot, originaire de France, mais désuet dans sa patrie, pratiqué en Autriche par la vieille génération et par les petits bourgeois, tandis que les « modernes » préfèrent le bridge, si ce n'est le *rummy* —, on pouvait y saluer M. Edouard Palmer directeur général de la Banque des Pays de l'Europe Centrale, un monsieur bien pris de sa taille, avec des favoris à la François-Joseph, solennel et guindé, mais silencieux et excellent matador du tarot, l'acteur Henri Teweke, aux antécédents sémites, ami d'ancienne date de M^{me} Schratt, avec laquelle il avait débuté chez Laube au Théâtre Municipal de Vienne, et qui brilla plus tard sur la scène du *Deutsches Volkstheater*, enfin — de temps en temps — l'inoubliable Alexandre Girardi, le génial artiste du théâtre populaire, petit-fils d'un paysan de Cortina d'Ampezzo, fils d'un garçon-tailleur à Gratz et la coqueluche de toutes les demoiselles viennoises.

Ce dernier était grandement impressionné par la présence de l'Empereur. Quand il s'assit pour la première fois à la table de jeu, face à son Maître et Souverain, le célèbre comédien — que rien ne pouvait démonter ni sur la scène, ni dans la vie quotidienne — fut saisi d'un trac soudain. Ses mains tremblèrent, il commit erreur sur erreur, tantôt en n'employant pas ses atouts, tantôt en les gaspillant. François-Joseph commença à se fâcher contre son partenaire et finalement éclata : « Mais, Girardi, qu'est-ce que vous faites là? Vous jouez sans faire attention! » Alors, l'acteur regagna sa présence d'esprit et répondit dans son parler inimitable : « *Spieln Sie das erste Mal mit an Kaiser, Majestät, und machns dann kan Bledsinn!* » « Allez donc jouer pour la première fois avec un Empereur, Sire, et alors ne faites pas de gaffes! »

Girardi a offert à M^{me} Schratt la rare occasion d'intervenir auprès de l'Empereur, ce qu'elle évita par ailleurs en toute circonstance. Marié à la coquette et volage actrice Hélène Odillon, le pauvre favori de Thalie partageait le sort de Molière : il agréait

moins à sa propre femme qu'aux autres représentantes du beau sexe. M^{me} Odillon lui préférait les marquis et les grands fermiers de son époque et plus spécialement le baron de Rothschild. On était à l'époque où la plaisanterie assurait qu'après Rothschild l'empereur d'Autriche était l'homme le plus puissant de la monarchie. Lasse des innombrables scènes d'une jalousie fort justifiée que lui faisait son époux trop peu commode, M^{me} Odillon obtint avec l'aide de son roi de la finance que des psychiatres complaisants déclarassent Girardi privé de raison et ordonnassent son internement dans un asile. Le malheureux aurait été perdu, s'il n'avait pas fait appel à sa bonne camarade. M^{me} Schratt présenta le cas à l'Empereur et celui-ci prouva qu'il était quand même plus puissant que Rothschild. Girardi ne fut plus molesté. (M^{me} Odillon divorça, mena une vie assez mouvementée, fut blessée par un autre jaloux, lors d'un rendez-vous qu'elle accorda à un archiduc; paralysée depuis, l'ancienne vedette traîna une existence misérable jusqu'à nos jours : on la vit vendre des cartes postales dans des boîtes de nuit.)

Quel contraste entre cette véritable Bohémienne des tréteaux et l'honorable M^{me} Schratt ! Elle n'avait rien, ni d'une comédienne aux mœurs légères, ni d'une Pompadour intrigante et toujours intriguée. Fille d'un modeste fonctionnaire des P. T. T., elle descendait de petits bourgeois de Baden, la célèbre station balnéaire près de Vienne — une cousine de M^{me} Schratt a été longtemps femme de chambre chez mon grand-père maternel; l'amie de l'Empereur n'avait pas honte de recevoir sa parente ! — ; elle enchantait de bonne heure le public viennois par son charme naturel, sa fraîche beauté et une naïveté qui n'était pas truquée. Elle accomplit scrupuleusement ses devoirs professionnels et resta l'un des piliers du *Burgtheater* — le Théâtre Impérial qui était la première scène de langue allemande —, sans se prévaloir de ses rapports avec l'Empereur, sans tourmenter ses directeurs et ses collègues par des caprices de *star*. Elle vécut à l'écart du grand monde, dans un isolement voulu où ne pénétraient que des amis triés sur le volet, mais pris dans le même milieu du théâtre : à part Girardi et Tewele, il y avait là encore l'éternel jeune premier du *Burgtheater* Georg Reimers, M^{me} Stella Hohenfels et quelques autres acteurs de premier plan.

N'oublions pas, dans cette énumération, un habitué de la maison... le mari de M^{me} Schratt, M. de Kis, gentilhomme hongrois d'ancienne souche, dont le rôle effacé rappelle singulièrement celui de M. Geoffrin dans les salons de sa célèbre épouse, à cette différence près que le couple Kis-Schratt a vu les fruits de son hymen en la personne d'un M. de Kis cadet, qui fut pendant quelques années attaché au service diplomatique de la Double Monarchie et qui mène actuellement, si je suis bien informé, l'existence d'un riche particulier à Vienne où il demeure chez sa mère. (La femme de M. de Kis est une Franco-Russe, dont le fils habite la Belgique.)

Le désintéressement de M^{me} Schratt n'est-il pas certifié le mieux par cette carrière très modeste de son fils ? Elle n'a jamais rien demandé à l'Empereur et celui-ci en savait gré à sa seule et fidèle amie. Tous autour du monarque guettaient ses grâces, étaient prêts à lui soumettre des requêtes. « L'amie » — c'est ainsi qu'elle était désignée dans la correspondance entre François-Joseph et l'impératrice Elisabeth — restait muette. Elle ne recommandait personne aux grandes charges de l'Etat, elle ne trempait pas dans des combinaisons financières, elle ne se mêlait pas de politique. Elle soutenait le monarque par son sourire gracieux, par son talent d'écouter, d'entendre, de sous-entendre et... de ne rien entendre, si cela était nécessaire, par son don de parler et de ne pas parler, de dire et de ne rien dire. Ce n'était pas de sa faute si M^{me} Schratt finit quand même par assumer un certain rôle politique, car les conversations les plus

innocentes peuvent prendre une importance insoupçonnée, quand elles se font avec un empereur. Mais nous ne saurons jamais dans quel sens et dans quelle ampleur cette influence s'est exercée, ni à quelles occasions. M^{me} Schratt a promis de ne rien trahir. Elle a anéanti tous ses papiers, elle a décliné les offres les plus tentantes faites par des éditeurs américains. Et cela après la catastrophe de la Monarchie austro-hongroise, à un moment où l'amie de François-Joseph se trouvait dans une situation financière difficile.

L'Empereur n'était pas dépensier, c'était là son moindre défaut. Mais il ne péchait pas non plus par l'avarice. Il réserva à M^{me} Schratt une aisance enviable, sans la combler de richesses. Elle reçut en cadeau une belle villa face au parc de Schönbrunn, un magnifique hôtel à la *Ringstrasse*, une villa à Ischl — résidence d'été de la Cour —, une somme en papiers que l'on a évaluée à un million de francs-or, puis de beaux bijoux, dont une garniture d'émeraude célèbre à Vienne et restée propriété de l'artiste jusqu'à sa mort. L'inflation réduisit à zéro la valeur des titres et décima les revenus que M^{me} Schratt tirait de ses immeubles. Mais elle a surmonté cette période pénible et elle n'a jamais connu l'indigence (contrairement aux bruits qu'avaient répandus des journalistes en quête de sensation).

Tout se réunit donc pour donner à M^{me} Schratt l'aspect et le cadre d'une grande dame. Cette fille du peuple avait les allures les plus distinguées, une démarche de princesse, des manières de reine. Elle en avait aussi le tact, un tact qui venait du cœur et qui a résolu la tâche si ardue de ne froisser ni le chatouilleux François-Joseph, ni les collègues du théâtre impérial. Double épreuve qui n'est pas invalidée par la haine que vouaient à la « favorite » les courtisans, qui la traitaient de courtisane. Ceux-ci ne lui pardonnaient pas de toucher la main de l'Empereur, de lui parler la tête haute et les yeux dans les yeux, tandis qu'eux-mêmes lui adressaient leurs flagorneries, tremblants et le dos courbé. Mais les fidèles serviteurs, qui étaient presque des amis de leur Maître, s'entendaient tous à merveille avec l'ange tutélaire de l'Empereur : le comte Paar et le baron Bolfras, les deux aides de camp généraux, chefs de sa maison militaire ; le baron de Schiessl, chef de la maison civile ; le docteur Kerzl, médecin particulier de Sa Majesté ; le général comte Beck-Rzikovsky, chef de l'état-major et frère de lait de l'Empereur, tous jusqu'au digne valet de chambre M. Ketterl, aimaient et vénéraient presque M^{me} Schratt. Cependant que les Montenuovo et les Weikersheim, toute la seconde génération et la première filière des dignitaires de la Cour la détestaient et la méprisaient. Ils en fournirent un généreux exemple lorsqu'ils essayèrent d'interdire à M^{me} Schratt l'accès de la chambre mortuaire de François-Joseph le jour de sa mort, le 21 novembre 1916.

Alors le nouvel Empereur, Charles de sainte mémoire, eut un beau geste. Il offrit son bras à M^{me} Schratt et, impératrice sans couronne, elle prit congé de celui à qui elle avait ouvert une oasis d'un bonheur de particulier au milieu d'un désert de splendeurs et de misères impériales. Charles n'était cependant pas le seul de la famille impériale à sympathiser avec M^{me} Schratt. Après François-Joseph, c'était sans doute l'impératrice Elisabeth qui avait pour l'« amie » le plus de tendresse. C'est la bizarre compagne de l'Empereur qui lui avait choisi une remplaçante. Le problème psychologique de ce mariage singulier n'entre pas dans le cadre de cette nécrologie. Toujours est-il que François-Joseph et Elisabeth s'aimaient profondément jusqu'à leur mort, mais qu'ils ne pouvaient vivre ni ensemble, ni séparés, qu'ils se recherchaient en se fuyant et se fuyaient après s'être retrouvés. Qu'ils étaient du même sang — cousins par leurs mères —, mais qu'ils étaient désunis par une rare incompatibilité d'humeur. Elisabeth, pleine de pitié pour son mari, qu'elle négli-

geait et à qui elle voulait assurer ce bonheur qu'elle se sentait incapable de lui procurer, lui amena Catherine Schratt. Nous ne voulons pas pénétrer des secrets d'alcôve. Contentons-nous d'affirmer que les rapports entre François-Joseph et son amie ne furent jamais plus confiants, plus étroits qu'à une époque où tous deux ils avaient dépassé depuis longtemps les années de l'amour physique. Maîtresse de l'Empereur, M^{me} Schratt l'a peut-être été en son temps, mais cela était tout à fait secondaire. Elle restera dans l'histoire comme véritable et seule amie dans le sens le plus noble du mot.

C'est dans cette fonction qu'on la verra assise à une table où elle déjeune avec l'Empereur et l'Impératrice, à l'exclusion d'étrangers. Rien ne nous choque à cette intimité, à ce « triangle » qui pourrait prêter à des plaisanteries de mauvais goût. C'est là une idylle; une fée capricieuse, souvent méchante et trop orgueilleuse, et une autre petite fée, humble, bonne et dévouée entourant le prince qui a cessé d'être charmant, mais qui est heureux de s'accorder un bref moratoire de son automatisme impérial. Un petit instant de bonheur. Et puis c'est la corvée d'une mission de monarchie.

Catherine Schratt passera à la postérité comme rayon de soleil qui a pénétré à travers les ténèbres d'une tragédie impériale. Aujourd'hui qu'elle suit son auguste Ami, décédée au même âge de quatre-vingt-six ans qu'il avait atteint, elle nous apparaît sous le même aspect qu'à l'aube de sa carrière d'actrice, quand elle était la délicieuse naïve. Comme cette autre « Kathi », Catherine Fröhlich, l'éternelle fiancée de Grillparzer, à laquelle le poète a érigé un monument dans son *Ottocar*, elle incarne la grâce, la bonté, la simplicité, le désintéressement et le charme de cette Autriche, dont le même Grillparzer nous proclame : « C'est une bonne terre, fort digne de ce qu'un prince s'en empare... »

LOUIS DE QUATREFAGES.

SOFINA

Le Rapport du Conseil d'administration de cette importante entreprise sur l'exercice 1939 débute par ces considérations générales :

Au cours de ces dernières années — depuis 1920 — les techniques applicables à l'étude du marché et à la publicité commerciale ont beaucoup progressé. Ces développements sont encore assez mal connus hors les Etats-Unis et l'Angleterre; et dans ces pays même les méthodes nouvelles sont insuffisamment pratiquées.

Selon un lieu commun à la mode, l'ère du machinisme a su perfectionner la production, mais elle a négligé de porter la consommation à la hauteur des moyens de produire. Il y a une part de vérité dans cette assertion. Au cours du siècle dernier, la capacité de fournir s'est développée de période en période, plus vite que la demande potentielle; et pendant la guerre de 1914-1918, puis sous l'impulsion de l'autarcisme, des extensions anormales de l'équipement productif et des barrières contrariant les échanges internationaux ont accentué la disproportion. Mais ce déséquilibre n'est pas dû, comme certains l'imaginent, à une mauvaise répartition du pouvoir d'achat; dans un rapport antérieur, nous en avons indiqué les causes diverses. Notre étude nouvelle en souligne une des principales : la quantité et les mérites des biens et des services offerts sont mal connus des acheteurs possibles; et la nature, la qualité, la quantité des choses demandées sont trop ignorées de ceux qui pourraient les fournir.

Une entreprise moderne — qu'elle fournisse un article manufacturé ou de l'électricité — a autant le souci d'augmenter et de bien

répartir ses ventes que de réduire son prix de revient en perfectionnant sa production.

A mesure que le marché s'est élargi, les producteurs ont dû s'adresser plus fréquemment à une clientèle impersonnelle; et à mesure que les fournisseurs se sont spécialisés, que les besoins se sont diversifiés, il a fallu davantage que les consommateurs fussent avertis des adresses où ils trouveraient les articles répondant à leurs désirs et des particularités des marchandises offertes à leur choix. En même temps, la liberté des échanges, — que le protectionnisme, il est vrai, tend à restreindre de nouveau, comme le faisaient jadis les monopoles corporatifs — a rendu intéressante pour les acheteurs et nécessaire pour les vendeurs la connaissance des offres concurrentes.

Après avoir débuté par les enseignes, les petites affiches et les mercuriales, l'information commerciale n'a cessé de se développer depuis la fin du XVI^e siècle. Aujourd'hui des bureaux de documentation, publics et privés, et une multiplicité de revues et de feuilles professionnelles mettent à la disposition des vendeurs et des acheteurs une profusion de statistiques et d'autres données relatives aux facteurs qui conditionnent des marchés particuliers ou le mouvement général des affaires. Pourtant ces informations présentent encore de nombreuses lacunes, imputables en partie à l'incompréhension ou à la méfiance de ceux qui pourraient fournir les éléments complémentaires.

Les études sur la conjoncture foisonnent; mais, se fondant sur des indications fragmentaires ou peu sûres, elles accomplissent rarement leur objet, qui est de réduire pour les entrepreneurs les risques de l'imprévision.

Au surplus, le marché de chaque article et chaque secteur de ce marché demandent des enquêtes spéciales. C'est notamment en cette matière que la technique des recherches a marqué ces progrès récents auxquels nous avons fait allusion.

La discipline nouvelle de l'« analyse du marché » permet de préparer méthodiquement la propagande commerciale. Elle fait connaître les désirs et la capacité d'achat de la clientèle possible, et le degré auquel cette demande est satisfaite. Une fois les besoins connus, il est relativement facile de découvrir les moyens d'y répondre. La propagande intervient ensuite pour convaincre les amateurs que l'article offert répond à leurs désirs, et qu'il vaut la dépense.

De tout temps les vendeurs ont dû user de persuasion. Mais l'art d'attirer et de retenir l'attention, puis de déterminer à acheter, s'est perfectionné au point de devenir une véritable science. Les progrès des modes de communication et de présentation — qu'on songe aux enseignes lumineuses, au cinéma, à la radiophonie — en ont augmenté les moyens.

La réclame est aujourd'hui déjà un rouage important dans la distribution des biens et des services. Elle contribue à stimuler les échanges et à régulariser les marchés.

L'application d'une marque distinctive à une variété d'articles de grande consommation — pratique qui s'applique à une diversité croissante de marchandises — favorise jusqu'à un certain point la standardisation et la fabrication en masse. Elle donne, en outre, des garanties aux consommateurs puisque le sens des responsabilités est accentué chez le producteur ou le groupement de producteurs qui attache son nom à une spécialité.

Malheureusement la réclame n'a porté jusqu'ici que sur des articles trop peu nombreux. Des abus, qui tendent à disparaître, l'ont déconsidérée, tellement que beaucoup d'entreprises croiraient encore déroger si elles faisaient de la publicité. Cependant les pouvoirs publics, ainsi que des associations de fournisseurs, d'agences de publicité et même de consommateurs, veillent à éliminer la fraude de l'information publicitaire.

Un emploi plus large de la publicité commerciale serait souhaitable. Dès à présent, la réclame a rendu de signalés services à la communauté, non seulement en atteignant son but immédiat, qui est de promouvoir des ventes, mais en répandant des notions d'hygiène, la recherche du confort ou le désir de voyager. Par ailleurs elle fournit à la presse quotidienne et périodique des revenus sans lesquels journaux et revues devraient se vendre beaucoup plus cher.

La réclame n'est pas l'unique mode de propagande économique. Des institutions gouvernementales et académiques s'atta-



chent à enseigner des façons de mieux produire et de mieux vendre. Et commençant à comprendre que la prospérité, ou la vie même, de leurs entreprises peut dépendre de l'attitude de l'opinion publique à leur égard, de grandes industries et des associations de producteurs agricoles s'attachent à faire connaître la contribution qu'elles apportent au bien-être de la collectivité, et les obstacles qui les empêchent d'y contribuer davantage. C'est là une forme nouvelle de publicité dont il faut souhaiter que l'usage se répande.

En effet, l'opinion est très mal renseignée sur les réalités économiques. La paix sociale et les relations internationales sont troublées par l'ignorance où sont les hommes des services qu'ils pourraient se rendre réciproquement, et même des services que de fait ils se rendent.

A l'heure actuelle, des gouvernements aussi mènent une propagande intense pour justifier leur politique aux yeux de leurs nationaux et du monde. Il faut espérer qu'au lendemain de la présente guerre, ils mettront la même énergie, et peut-être un

peu plus de méthode, à diffuser des vérités économiques. Mais dans ce domaine comme dans tant d'autres, c'est l'initiative privée, consciente de sa force et de sa valeur, qui pourra exercer l'action la plus efficace.

CATHOLIQUES BELGES

abonnez-vous à

La revue catholique
des idées et des faits



FOURNISSEUR
BREVETÉ DE LA COUR

JOAILLIER-ORFÈVRE
HORLOGER

FABRICANT

COOSEMANS vous présente ses salutations empressées et vous invite à visiter jusqu'au 29 avril l'exposition d'une importante collection de montres et pendulettes, ainsi que les plus belles fantaisies en or et acier des marques Vacheron-Constantin et Faeger Le Coultre. En plus, un beau choix de pendules Atmos (le mouvement perpétuel).

25, AVENUE DE LA TOISON D'OR
BRUXELLES

MACHINES A COUDRE

ANKER
ANKER
ER

Prix avantageux

Meilleure qualité

Nombreuses références de couvents, pensionnats et communautés religieuses. — Prix spéciaux. — Leçons gratuites de couture et de broderie

J. VERHAEGHE 88, rue Saint-Georges
Tél. 136.63 GAND

Fruits Maison de gros Conserves

J. P. MUNAR

13, place de l'Ancien Canal, ANVERS

Tél. 223.55
Tél. 342.53

Registre du commerce
N° 1551

C. O. Postaux
1329.87

Adr. télégr. : Munar-Anvers

TOUS FRUITS FRAIS : ORANGES, CITRONS, POMMES, BANANES, PAMPLEMOUSSES, RAISINS FRAIS, etc. — TOUS FRUITS SECS. — CONSERVES DE FRUITS ET DE POISSONS.

Prix courant sur demande. Expédition dans toute la Belgique.

Société Générale de Belgique

Société Anonyme établie à Bruxelles par arrêté royal du 28 août 1822.

Montagne du Parc, 3

Rue Royale, 38

Rue Ravenstein

Adr. télégr. « Générale » Bruxelles.

BRUXELLES

Compte chèques postaux n° 261

| | |
|-------------------------------|------------------|
| CAPITAL fr, | 796.000.000.00 |
| RÉSERVES fr, | 1.164.210.000.00 |

| | |
|-----------------------------------|------------------|
| FONDS SOCIAL fr. | 1.960.210.000.00 |
|-----------------------------------|------------------|

CONSEIL DE DIRECTION :

MM. Alexandre Galopin, Gouverneur;
Gaston Blaise, Vice-Gouverneur;
Arthur Bemelmans, Directeur;
Auguste Callens, Directeur;
le baron Carton de Wiart, Directeur;
Willy de Munck, Directeur;
Albert d'Heur, Directeur;
Edgar Sengier, Directeur;
Edgard Stein, Directeur;
Adolphe Stoclet, Directeur;
Firmin Van Brée, Directeur;
Félicien Cattier, Vice-Gouverneur honoraire;
Jules Bagage, Directeur honoraire;
Edouard de Brabander, Directeur honoraire.

COLLÈGE DES COMMISSAIRES :

MM. Edmond Solvay;
Léon Eliat;
le baron Adrien de Montpellier de Vedrin;
le baron de Trannoy;
H. Vermeulen;
le comte de Patoul;
Henri Goffinet;
Comte L. Cornet de Ways Ruart;
Ivan Orban.

Le Secrétaire,
M. Raoul Depas.

Banque de Reports et de Dépôts

SOCIÉTÉ ANONYME

Siège social : BRUXELLES, rue des Colonies, 11

Capital : 50,000,000 francs

TOUTES OPÉRATIONS DE BANQUE ET DE BOURSE

Comptes de Chèques
Comptes de Quinzaine à Taux Variable
Prêts sur Titres

Coffres-Forts
Dépôts de Titres et de Valeurs
Lettres de Crédit

Bureaux de Quartier :

Rue du Midi, 8, Bruxelles;
Rue de l'Autonomie, 2, Anderlecht;
Parvis Saint-Gilles, 33, Saint-Gilles;
Square Salnetelette, 17, Bruxelles;
Boulevard Bischoffshelm, 38, Bruxelles;

Rue du Balill, 79, Ixelles.
Place Liedts, 18, Schaerbeek;
Rue des Tongres, 62, Etterbeek;
Rue Général Leman, 8, Etterbeek;

LOUIS STRUYVEN

TISSUS FILTRANTS

Cordes & Ficelles

SACS

Téléphone 1

TIRLEMONT

Mercurie Franco-Belge

15, boulevard Jacques Bertrand — CHARLEROI
TÉLÉPHONE 127.84 C. ch. postaux 156.620

TOUT POUR LE MÉNAGE ET CONGRÉGATIONS RELIGIEUSES
depuis les produits d'entretien jusqu'aux articles de luxe

Vêtements-Bonneterie-Lingerie-Produits d'entretien
Franco dans toute la Belgique

Laine à tricoter



QUAND IL GÈLE

et surtout quand il pleut, notre
climat exige des vêtements chauds.
La chaleur de la laine est la plus
saine.

GANTS, ÉCHARPES, CHANDAILS

résisteront à l'usage, si tricotés en

LAINES VESDRE

Filature Schillings

Société Anonyme — DOLHAIN, près Verviers

Fils Angora en tous genres

Angora 100 % pour tricotage à la main, bonneterie, ouvrages
de dame

Pelotes et Écheveaux—Fils classiques et fantaisie
Fils Angora pour sous-vêtements jusque 2/40 m/m

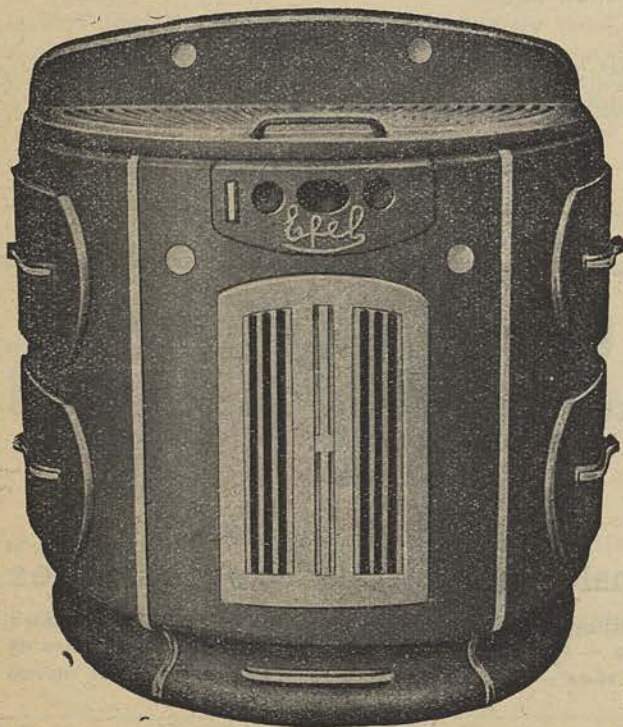
Une réalisation
merveilleuse des

FONDERIES DU LION

FRASNES-LEZ-COUVIN

Cuisiner — Rôtir — Chauffer avec 30 % d'économie garantie

Tous ces poêles peuvent brûler à feu continu



Poêles Parisiens
Poêles Flamands
Poêles Crapauds
Poêles Triangulaires
Cuisinières
Poêles Buffet
Foyers
Dressoirs



Brûlent n'importe quel charbon gras ou maigre



FOBRUX 238

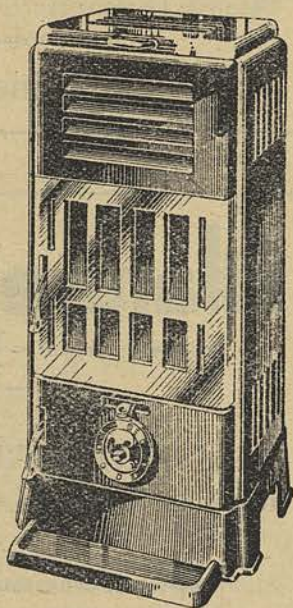
Poêles spécialement conçus pour le chauffage rationnel et économique des églises, écoles, salles de réunion, pensionnats, etc.



Les poêles GRANUM brûlent les petits anthracites de 10/20 avec le maximum de rendement.



Poêles,
Foyers,
Cuisinières.



GRANUM 1888

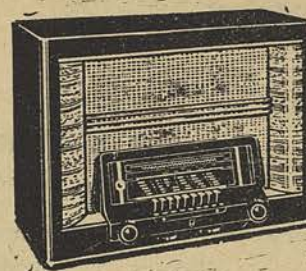


Les Fonderies
Bruxelloises, s.a.

[HAREN-les-BRUXELLES

PHILIPS

NOUVEAU PROGRAMME 1940



Des ondes courtes extraordinaires

New-York en plein jour
comme votre station régionale

UN RADIO - CLAVIER
SYSTÈME LINODYNE

Simple — Exact — Sûr — Parfait

Une musicalité encore meilleure



Fonderies et Ateliers de Construction
E. BRIALMONT
ST-TROND

Poêles brevetés BRIALMONT en 4 types.
Très grande économie de combustible.
Très grande générateurs de chaleur.
Rouleaux de tennis en 6 types.
Rouleaux de campagne de tous types à traction chevaline et tracteur.
Fontes spéciales pour moteurs Diesel.
Fonte résistant au feu, fonte pour la mécanique en général, au chrome, nickel, acier.

{DEMANDEZ MES RÉFÉRENCES!}

Chaussures "Hercule"

HENRI OLIVIER

Usine et bureaux : 106, rue Sur La Fontaine
Tél. 14003-25890 LIÈGE

Notre marque vendue depuis 45 ans est suffisamment connue pour ne pas insister quant à SA VALEUR

Stock permanent

ANALYSES DES DENRÉES ALIMENTAIRES

Georges Larochoymond

Ingénieur-Chimiste

Ex-chimiste du Comité de Ravitaillement Belge de Tournai
Ex-chimiste expert du Tribunal de Commerce de Tournai
Ex-chimiste expert du Tribunal de Commerce d'Anvers

42, rue Théodore Roosevelt, Bruxelles-Cinquanteaire
Téléphone : 33.60.61

Géo COENS

13, rue Chapelle de Grâce, ANVERS

Tél. : 209.58-349.C9 Télégr. : STEAROIL

HUILES et GRAISSES
animales et végétales comestibles

Oleo Oil — Premier Jus — Oleostéarine — Arachides — Soya
— Coco — Palmiste — Sésame — Hydrogénées — Farines de viande et os — Farines de poissons — Huiles de foie de morue médicinale et vétérinaire.

CÉRAMIQUES



de la lys

Marcke lez Courtrai

Carreaux céramiques de pavements en grès cérame fin

Société Anonyme Naamlooze Vennootschap
Belgique Téléphone Courtrai 629. Belgique
Compte chèque postal : 223.012. — Reg. du Com. : Courtrai 483

Jos. FIERENS

Kloosterstraat, 1

ANTWERPEN

Ruwe koffie

Rijst

Meelwaren

Specerijen

Rechtstreeksche invoer

Cafés crus

Riz

Féculents

Épices

Importation directe
Meilleures conditions

Cafés crus

WUYTS & INSTALLÉ

IMPORTATION
EXPORTATION
CONSIGNATION

Retraitement des Cafés du Congo

Rue des Aveugles, 20, ANVERS

Téléphone :
378.65 (4 lignes)

Reg. Com. :
Anvers 62

Adresse télégr. :
WINSTALLE

Léon HOUBION

48, rue des Français, ANS

VINS & SPIRITUEUX

Denrées Coloniales en gros

Particulièrement

Cafés Crus et Torréfiés

Torréfaction journalière

Adresse télégraphique : HOUBION-ANS.

Téléphone 605.55

Compte chèques-postaux n° 204.985

Registre du Commerce n° 2820.

LA BLANCHISSERIE NATIONALE

ÉTABLISSEMENT MODÈLE

90, avenue Adolphe Buyl — IXELLES

Téléphone : 48.95.39

Vastes installations pour blanchissage de tous linges
Blanchissage à l'air sur pelouse pour linges de corps
— Département spécial pour linge de famille —
Service journalier pour linges d'Hôtels, Restaurants
— Coiffeurs, Instituts, Pensionnats, etc. —

Albert DE WINTER

38, Longue rue Sainte-Anne — ANVERS

Téléphone : 269.26

Adr. télégr. : Winterbert

Cafés Crus

IMPORTATION
DES PAYS D'ORIGINE

NOTAMMENT

du Brésil, de Haïti, de Java,

du Congo belge, des Indes orientales

Les Établissements

Paul THIWISSEN, S. A.

13, rue Ste-Véronique, LIÈGE

Téléphone 168.96

se recommandent tout spécialement aux Missions
pour la fourniture

d'ouate, gaze, bandes et tous objets de pansements

CATALOGUE SUR DEMANDE

Confiturerie Nationale Belge

USINE A VAPEUR

Léon HORLAIT

Braine-le-Comte

Tél. : Braine-le-Comte n° 21 Reg. du Commerce : Mons 1157

Confitures de première qualité et de qualité courante
pour pensionnats et missions

Emballages hermétiques et stérilisés pour pays chauds

TOUS LES CHARBONS

des meilleures mines belges

ANTHRACITES - COKES - BRIQUETTES

JEAN MEEUS

15, Courte rue des Claires — ANVERS
Tél. 223.05

CHARBONS DE TOUTES PROVENANCES

COMPTOIR DES CHARBONS

Société de personnes à responsabilité limitée

58, rue de Stembert, 58, VERVIERS

Téléphones : 135,50 - 147,98 - 107,42

Compte Chèq. Postaux : 271486 O. B. C. : 9611 Registre du Commerce : 9704

GROS COKES-BRIQUETTES DÉTAIL

Franco gare par wagon dans toute la Belgique

Économiseur de Charbon pour Cuisinières

“ ARDEX ”

258, avenue Jean Van Hoorenbeeck, Auderghem - Tél. 48.05.78

- SES AVANTAGES:
1. Donne une meilleure chaleur
 2. Donne une économie de 35 à 45 %
 3. Permet un feu continu
 4. Évite le tamisage des cendres
 5. Donne un meilleur triage
 6. Permet d'utiliser le petit anthracite
 7. Est placé à l'essai

Particulièrement recommandé aux Instituts et Couvents

VINS des COTEAUX de l'HARRACH

des RR. PP Missionnaires d'Afrique
(Pères Blancs)

Spécialité de vins de messe et de dessert

Dépositaire :

Edw. Moortgat-Meeus

33, rue d'Hanswyck, 33, MALINES

Tél. 881

O. Chèq 178.03

Maison connue pour ses vins vieux de toute origine

AGENCE DE CHARBONNAGES

ANTHRACITES

Spécialité pour Chauffage Central

CHARBONS - COKES - BRIQUETTES

Prix spéciaux pour Communautés religieuses et pensionnats

TÉLÉPHONE
2 1 2 3 6

G. Mayan - Malevé
Namur, 46, rue Henri Lemaitre

Collèges, Pensionnats, Couvents, Communautés

Pour assurer votre ravitaillement par des maisons sérieuses
Adressez-vous aux firmes ci-dessous :

LE LYNX, Société Anonyme, à Bruxelles, 1 à 7, rue Adolphe Lavallée.

Maison HANIN-GILLES, S. A. à Marche-en-Famenne, 21, rue Saint-Laurent.

ou à ses filiales à Liège, rue des Franchimontois, 47.

à Dinant, place de Meuse.

à Arlon, rue Zénobe Gramme.

à Bomal-sur-Ourthe.

Maison ACHILLE MOUFFE, S. A., à Châtelet, r. des Brasseurs.

CENTRALE COLONIALE, S. A., à Anvers, 96, r. du Couvent.

VREVEN-BUNTINX, S. A. à Hasselt, boul. des Martyrs.

Visites des délégués sur demande, sans engagement.

Remise à domicile par camions.

Adressez-vous à la firme la plus proche pour faciliter le transport.



Pluie, rhumes ?

Pourquoi désormais les craindre, puisque les

Poudres Merveilleuses de la

CROIX ROSE

de la PHARMACIE DEPOORTERE St.-Nicolas-Waes

vous défendent et calment instantanément
maux de tête, toux et grippe !...

8 poudres 4 fr.
25 " 10 fr.

En vente dans toutes les pharmacies ou directement à l'adresse indiquée.



ESSAYEZ-EN UNE. VOUS N'EN VOUDREZ PLUS D'AUTRES

Toutes préparations médicales
Toutes spécialités

Pharmacie R. LEFEBVRE

12, Rue des Clairisses, 12

TOURNAI

Téléphone 100.78

Pansements et Accessoires

BUVEZ DU LAIT



C'EST LA SANTÉ!

SEALCONE S. P. R. L.
75, avenue Georges Rodenbach,
SCHAERBEEK-BRUXELLES

POUR LES

ÉCOLES

BOUTEILLES EN CARTON PARAFFINÉ

SEALCONE

du litre, 1/2 litre, 1/4 litre
et 1/6 litre

FABRIQUÉES EN BELGIQUE

SAIN ET ÉCONOMIQUE

Tél. 15.28.56

PHARMACIE

A. De Pannemaeker

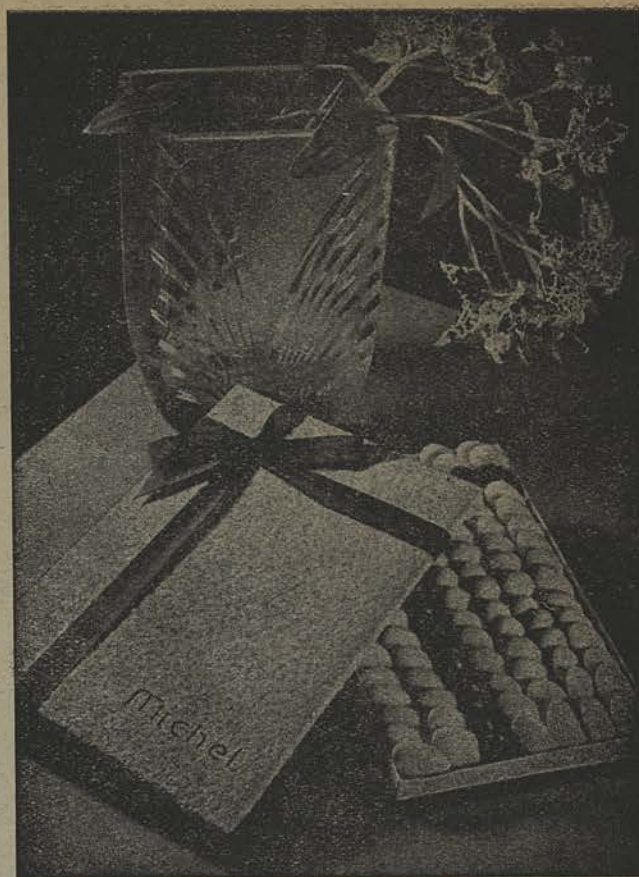
Maison fondée en 1878

GAND, rue de Bruges, 28-30, Burgstraat, GENT
Téléphones : 179.54 et 179.14

**Spécialités en gros
Dépôts et Monopoles**

Produits chimiques s/oachets. — Tous sérums. — Tous vaccins
Ampoules à tous médicaments. — Accessoires,

**Comptoir de
SPÉCIALITÉS PHARMACEUTIQUES**



Un baptême chic est toujours signé **NEUHAUS**

Présentation et qualité incomparables
23-25-27, Galerie de la Reine, Bruxelles - Téléphone 12.83.59

L'INDÉPENDANCE BELGE

Journal quotidien
de
Concentration nationale

Directeur politique :
René HISLAIRE

CINQ ÉDITIONS
PAR JOUR

CORRESPONDANTS DANS
LE MONDE ENTIER

13-17, rue des Sables
BRUXELLES
Tél. LINDEBEL-BRUXELLES

TÉLÉPHONES

17.20.73
17.20.74
17.20.75
17.73.10
17.55.53

DIFFÉRENTES ÉDITIONS DE
LES



SNUG

L'INDÉPENDANCE

JOURNAL BELGE
DE CONCENTRATION NATIONALE

**Raffinerie
Tirlemontoise
Tirlemont**



**Exigez le Sucre
scié-rangé
en boîtes de 1 kilo**

Ch. Le Jeune Limited

SOCIÉTÉ ANONYME

TOUTES ASSURANCES

Téléphone :
319.70 (4 lignes)

Télégrammes :
Charlejeune

BUREAUX :
17, rue d'Arenberg
ANVERS

La seule occultation rationnelle

ALERTEX

agrée par le Commissariat de la Protection Aérienne Passive



avant tout ordre, prière de visiter notre usine occultée

•Rue Puccini, 66, Bruxelles — Tél. 21.50.68